MANUEL

DES

BLIG

Marie Yardel

†

J. M. J.

NOTICE

SUR LA COMMUNION RÉPARATRICE

Et sur la Communion du premier Vendredi du mois

TROISIÈME DEGRÉ DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

Mon jour de COMMUNION RÉPARATRICE
est le .....

SOMMAIRE :

I. ORIGINE de la Communion réparatrice. — II. BUT. — III. APPROBATIONS. — IV. PRATIQUE. — V. AVANTAGES. — VI. LA COMMUNION RÉPARATRICE, troisième degré de l'Apostolat. — VII. ORGANISATION de la Communion réparatrice parmi les membres de l'Apostolat. — VIII. LA COMMUNION DU PREMIER VENDREDI DU MOIS. — IX. Extrait des Statuts de l'Apostolat. — Petite Liste de la Communion réparatrice. — Billet d'admission facultatif. — Publications recommandées.

I. — ORIGINE de la Communion réparatrice.

Quel beau spectacle offraient les chrétiens de la primitive Eglise qui, fidèles aux recommandations des Apôtres, n'assistaient jamais à l'ado-

BILLET D'ADMISSION DANS LA COMMUNION RÉPARATRICE

Les Associés de l'Apostolat n'ont besoin, pour gagner les Indulgences, d'aucune *inscription* spéciale, ni d'aucun *Billet d'admission* autre que celui de l'Apostolat, pas plus pour la *Communion réparatrice* que pour le *Rosaire* vivant de l'Apostolat; cependant, le Billet suivant pourra leur servir à préciser et à se rappeler plus facilement leur pieuse résolution.

M _____ *déjà admis dans l'*Apostolat *ou* Ligue du Cœur de Jésus *agrégée à l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, a été admis dans la* Communion réparatrice, *le* ____ *du mois d* _____ *de l'an 187* ____ *et communiera* _____

Vu et approuvé : † FLORIAN, ARCHEV. DE TOULOUSE.

QUELQUES PUBLICATIONS

Recommandées aux Associés.

1° NOTICE SUR LA COMMUNION RÉPARATRICE (présent opuscule) brochure de 16 pages. — Prix : 5 c. — Le cent, 1 fr. 50 c. ; *franco*, 2 fr. — Le mille, 14 fr. ; *franco*, 20 fr.

2° NOTICE SUR L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE, LIGUE DU COEUR DE JÉSUS. — Brochure de même format. — Mêmes prix.

3° NOTICE SUR LE ROSAIRE VIVANT *de l'Apostolat de la Prière* (*second degré de l'Apostolat*). — Brochure de même format. — Mêmes prix.

4° NOTICE ABRÉGÉE SUR LA COMMUNION RÉPARATRICE *et sur la Communion du premier Vendredi du mois* (*troisième degré de l'Apostolat.*) — Prix, *franco* : le cent, 60 cent.; le mille, 5 fr.

S'ADRESSER aux Directeurs locaux et aux Zélateurs ou Zélatrices de l'*Apostolat de la Prière*, et, à leur défaut, au DIRECTEUR Général de l'*Apostolat* et du *Messager du Cœur de* JÉSUS, RUE DES FLEURS, A TOULOUSE.

Toulouse. — Impr. L. Hébrail, Durand et Delpuech.

MANUEL
DES
RELIGIEUSES.

Qui renferme la maniere dont les Religieuſes doivent ſe conduire, & les maximes propres à les faire parvenir à la perfection de leur état.

Par le R. P. COLOMME, Barnabite.

A PARIS,
Chez l'AUTEUR.
On s'adreſſera au Portier.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MADAME

LA TRÈS-RÉVÉRENDE MERE

LOUISE-MARIE-THÉRESE

DE SAINT AUGUSTIN,

PRIEURE DES CARMELITES

DE SAINT DENIS.

MADAME,

Je prends la liberté d'offrir à votre piété un Ouvrage qui rappelle aux Epouſes de JESUS-CHRIST *les maximes propres à leur faire atteindre la perfection de leur état. Mais comme la voie du précepte eſt longue & pénible, j'ai ſouhaité d'y joindre la route plus abrégée & plus facile de l'exemple. C'eſt dans cette vue, MADAME, que je vous ai prié d'agréer l'hommage de mon travail.*

Les titres myſterieux ſous leſ-

quels Vous dérobez ce que la naiſſance a de plus grand, rappelleront toutes les vertus qui ſanctifient votre généreuſe & édifiante retraite. Eh ! quelle influence plus propre à faire pratiquer tout ce que mon Livre enſeigne ?

Vos ordres exprès que je dois reſpecter, MADAME, m'interdiſent ici tout éloge ; mais ni votre humilité, ni mon ſilence, ne peuvent empêcher que la très-Révérende Mere LOUISE-MARIE-THÉRESE DE *SAINT-AUGUSTIN, ne ſoit à la fois, & la condamnation d'un monde impie, & l'encouragement des Vierges qui vivent à l'ombre de la Croix, & l'édification de l'Egliſe entiere.*

Je ſuis, avec le reſpect le plus profond,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, COLOMME, Viſiteur général des Barnabites de France.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Manuel des Religieuſes ;* je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui ſoit contraire à la foi ou aux mœurs : la lecture qu'en feront les Religieuſes les inſtruira & les édifiera. A Paris ce premier Décembre 1778.

ADHENET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Pere COLOMME, Barnabite, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Manuel des Religieuſes ;* s'il Nous plaiſo't lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enrégiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enrégiſtrée, la durée du préſent Privilége

ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, portant réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la Permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du trente Août mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date dicelle; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege: qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il

leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier & Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le deuxieme jour de Juin, l'an de Grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre Regne le sixieme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXI, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1552, fol. 152, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege; & à la charge de remettre à ladite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Juin 1779.

GOGUÉ, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de D. C. COUTURIER pere, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

MANUEL
DES RELIGIEUSES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Vocation à la Vie Religieuse.

VOUS n'avez peut-être jamais réfléchi sérieusement, ma fille, sur la néceſſité de ne perdre jamais de vue votre vocation à la Vie Religieuse.

Pendant le tems qu'ont duré vos premieres épreuves, on a eu ſoin de vous faire comprendre combien il étoit important pour vous de connoître ſi le

desir que vous avez témoigné d'embrasser cet état venoit de l'esprit de Dieu.

Mais après vous y être engagée par des vœux solemnels, vous ne vous êtes peut-être plus occupée de votre vocation, & vous avez regardé votre profession Religieuse comme le terme de toutes les réflexions qu'exigeoit de vous un objet aussi important.

Le tems de votre noviciat a dû être employé à examiner sérieusement les raisons que vous aviez de croire que le Seigneur vous appelloit à la Vie Religieuse.

Et ce n'est qu'après vous être convaincue que c'étoit en renonçant au monde que le Seigneur vouloit vous sanctifier & vous faire parvenir à la perfection, que vous avez dû vous déterminer à l'émission de vos vœux.

Mais après les avoir prononcés, ne devez-vous donc plus vous occuper de votre vocation? Ne savez-vous donc pas que cette vocation doit être comme la base & le fondement de la fidélité avec laquelle vous devez remplir tous les devoirs de l'état que vous avez embrassé.

Oh! qu'il est facile de tomber dans

le relâchement, & de mener dans la religion une vie ſemblable à celle qu'on auroit menée dans le monde, quand on ne s'occupe plus de toutes les obligations qu'impoſe une vocation auſſi ſainte.

On ſe ſera gêné pendant le tems de ſes épreuves pour remplir ſes devoirs avec exactitude, pour s'accoutumer au joug de Jeſus-Chriſt, pour réprimer ſes paſſions, pour vaincre ſes habitudes.

Mais après qu'on s'eſt engagé d'une maniere irrévocable, on en reſte-là, comme ſi la vocation du Seigneur n'exigeoit que le ſoin de s'aſſurer ſi on eſt véritablement appellé.

Apprenez donc, ma fille, qu'outre cet examen ſérieux de la deſtination que le Seigneur a faite de vous, en vous appellant à la Vie Religieuſe, vous devez regarder votre vocation comme le motif le plus preſſant de travailler ſans relâche à votre perfection.

Combien ne voit-on point de Vierges appellées à l'état religieux, & conſacrées à Dieu par leurs vœux, qui cependant ne répondent pas au choix de Dieu ?

D'où cela vient-il, ſi ce n'eſt de ce qu'elles ne s'occupent pas de l'obligation où elles ſont de remplir chaque jour leurs devoirs, relativement à la perfection où elles ne peuvent jamais ceſſer de tendre?

Soyez perſuadée que la vie qu'elles menent dans la religion ne répond en aucune maniere aux engagemens qu'elles ont contractés avec Dieu, puiſqu'elles ne font aucun effort pour s'élever à la perfection.

Pour vous, ma fille, connoiſſez ce que c'eſt que tendre à la perfection; c'eſt ſe combattre continuellement pour remplir ſes devoirs d'une maniere agréable à Dieu. Ce combat continuel, qui mettra votre ame dans un état de vigilance & de ſouffrance, a été regardé par les Peres de l'Egliſe & les Maîtres de la Vie Spirituelle, comme un long martyre.

Il n'y a que ceux qui s'aſſujettiſſent à cette vigilance, qui reſſentent les rigueurs de ce martyre; mais une Religieuſe qui ne ſe gêne en rien, qui ne s'aſſujettit avec exactitude à rien, ne remplit plus ſes devoirs qu'avec lâcheté, & n'eſt plus dans l'ordre de la per-

fection à laquelle elle eſt appellée par l'eſprit de ſa vocation.

Accoutumez-vous donc à penſer que chaque fois qu'il s'agit de remplir quelque devoir particulier, c'eſt le Seigneur qui vous appelle ; & que c'eſt-là une ſuite de cette premiere vocation qui vous a retirée du monde, & qui vous a conduite dans la ſolitude.

CHAPITRE II.

Combien il eſt important d'être fidele à ſa vocation.

DANS tous les états de la vie, le bonheur de ceux que le Seigneur y a appellés dépend néceſſairement de leur fidélité à en remplir les devoirs ; ce n'eſt que cette fidélité qui maintient l'ordre que Dieu a établi dans tous ces différens états.

Comment les êtres inanimés contribuent-ils à la gloire de Dieu ? C'eſt en ſuivant invariablement leur deſtination ; le ſoleil, en éclairant l'univers ; la terre, en fourniſſant aux beſoins de

l'homme par sa fécondité ; les saisons, en se succédant ; les plantes, en se perpétuant ; les animaux, en servant à l'homme & en se multipliant.

Comment l'homme y contribue-t-il ? C'est en s'appliquant à connoître Dieu, à l'aimer & à le craindre, à se soumettre à sa loi, & à observer les préceptes qu'il lui a intimés.

C'est ainsi que s'observe l'ordre que Dieu a établi parmi les hommes ; & c'est par-là que l'homme contribue à la gloire de Dieu.

Mais si le soleil cessoit d'éclairer, la terre de produire ; si les saisons renversées ne suivoient plus l'ordre qu'elles ont suivi jusqu'à présent, ne pourroit-on pas soupçonner, ou que sa puissance est bornée, ou que sa volonté est changeante.

C'est donc de la conservation de l'ordre établi par l'arbitre souverain de l'univers, que dépendent, & la gloire de Dieu & les louanges qu'il reçoit de ses créatures.

Quel est l'état où le Seigneur est mieux servi ? C'est celui où l'ordre est mieux observé : c'est-là qu'on reçoit toutes les graces que le Seigneur des-

tine à ceux qui ſavent plier ſous le joug de J. C. : on s'y ſanctifie en le portant avec joie, & en ſentant le bonheur d'avoir un Dieu pour chef & pour guide.

On a été ſéparé du monde par une vocation que Dieu n'accorde pas à tant de millions de perſonnes qui ſe perdent dans le monde, & qui ſe ſeroient ſanctifiées dans la religion.

On a été appellé à la perfection du ſalut, & on a tout quitté pour marcher à la ſuite de Jeſus-Chriſt ; on a pris ſa croix pour la porter après lui.

Qui peut aſſez eſtimer une grace qui affranchit une ame de l'eſclavage du monde, de ſes ſcandales, de la fauſſeté de ſes maximes, & qui, en l'aſſujettiſſant au joug de Jeſus-Chriſt, ſi léger en comparaiſon de celui du monde, ne lui laiſſe d'autre ſoin que de travailler paiſiblement à ſa perfection.

Mais ſi l'ame vraiment appellée à la religion vient à déshonorer le choix de Dieu, ſi elle perd de vue le bonheur de vivre ſous ſon empire, ſi à la place d'une vie fervente elle s'accoutume à une vie lâche, ſi ſa conduite n'y eſt pas édifiante, elle s'écarte dès-lors des in-

tentions de Dieu & des vues de miséricorde qu'il avoit sur elle.

Bientôt elle ne goûte plus son état : d'où cela vient-il ? C'est, ma fille, ce qu'il est essentiel pour vous de bien pénétrer ; ses devoirs ont-ils changé de nature ? Ne sont-ils plus ce qu'ils étoient pour elle dans les premiers jours de sa vocation, dans les jours heureux de sa première ferveur ?

Ses devoirs sont toujours les mêmes, mais la maniere dont elle les remplit est bien différente ; elle a oublié insensiblement qu'elle vit sous l'empire de Dieu ; delà le peu d'ordre qu'elle observe dans la pratique de ses devoirs.

Doit-elle s'attendre que le Seigneur lui accordera les graces destinées à lui faire goûter le bonheur de son état, tandis qu'elle ne veut s'assujettir à rien, se contraindre pour rien ?

A-t-elle oublié que le service de Dieu exige bien plus d'exactitude & de ponctualité que le service des Rois de la terre ? Un Roi se contenteroit-il d'être servi comme elle sert le Seigneur, sans zele, sans empressement, sans exactitude ?

A quels reproches ne doit-on pas

s'attendre, ſi on aſſocie au ſervice du Seigneur l'inexactitude, la froideur, la lâcheté? ſi Dieu vous parle par les regles de votre état, ſi c'eſt par elles qu'il vous intime ſes ordres & qu'il vous fait connoître ſes intentions : obéiſſez-lui en Dieu comme il le mérite.

Quittez tout, ma fille, pour vous rendre où ſa voix vous appelle; ſoumettez-vous chaque jour à ſon empire, & dites-vous à vous-même comme le Prophete : *mon ame ne ſera-t-elle pas ſoumiſe à Dieu, puiſque c'eſt de lui que j'attends mon ſalut?* Pſ. 61.

CHAPITRE III.

De la maniere de ſe conduire aux approches de la Profeſſion Religieuſe.

MA fille, voici le tems de votre ſacrifice qui approche, tout le tems de vos épreuves a dû être employé à préparer la victime qui doit être immolée : ſi vous avez à vous reprocher de ne pas avoir aſſez travaillé ſur vous-même, renouvellez votre ferveur dans le peu de

tems qui vous reste, afin de vous rendre digne du Dieu auquel vous allez vous consacrer.

Connoissez toute la grandeur des engagemens que vous allez contracter avec Jesus-Christ ; tâchez de vous rendre semblable à lui, afin de lui être plus agréable.

Lorsqu'il est sorti du sein de sa gloire, pour racheter les hommes, il s'est assujetti aux miseres de notre foible nature, à ses humiliations, à ses besoins; il s'est humilié lui-même en se confondant parmi les pécheurs ; le monde qui l'a connu n'a apperçu en lui qu'un homme. *Philipp.* 2. 8.

Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, mais jusqu'à la mort ignominieuse de la Croix, *ibid.* 5. Soyez donc dans les mêmes sentimens où a été Jesus-Christ dont vous allez devenir l'épouse ; & comprenez toute la grandeur de cette alliance.

Pour cela, desirez de lui devenir semblable ; il s'est sacrifié sans réserve : proposez-vous de ne mettre aucune borne à votre sacrifice ; humiliez-vous comme lui, jusqu'à la mort de la Croix ; car en prononçant vos vœux, vous vous engagez à la porter toute votre vie, & à

mourir entre ſes bras. Oui, ma fille, vous porterez votre Croix toute votre vie ; vous ne vous appartiendrez plus à vous-même ; mais vous abandonnerez à Jeſus Chriſt, votre époux, tous les droits que vous aviez ſur vous-même, ſur vos penſées, ſur votre volonté, ſur vos actions, ſur vos ſens.

Il ne vous ſera plus permis de penſer que comme lui, d'agir & de vous conduire que comme lui ; comme il a été humilié par les hommes, après s'être humilié lui-même en devenant homme ; vous devez vous attendre à des épreuves & à des humiliations continuelles.

L'autorité que Jeſus-Chriſt tranſporte à votre Supérieure ſur vous, la rendra maîtreſſe abſolue de votre volonté ; il ne vous ſera plus permis d'agir que ſelon ſes ordres, de penſer que comme elle, de vous déterminer que par elle.

Ce n'eſt pas ſeulement de la part de votre Supérieure que vous aurez à ſouffrir, vous ne ſeriez juſque-là conforme à Jeſus-Chriſt que par la ſoumiſſion de ſa volonté à celle de ſon pere.

Vous aurez des épreuves continuelles à ſoutenir de la part de vos Sœurs, dont J. C. ſe ſervira quand il le voudra,

pour vous accoutumer à vous renoncer vous-même & à mourir à vous-même.

Car il a souffert non-seulement toutes les rigueurs de la justice de son pere, mais les calomnies, les outrages, les trahisons, l'injustice, les persécutions & la mort à laquelle il a été condamné par les hommes.

Il les a regardés comme les instrumens dont son pere se servoit pour lui faire expier les péchés des hommes, & pour les reconcilier avec sa justice.

Ainsi, ma fille, attendez-vous à être mise à de continuelles épreuves, par les assujettissemens à vos devoirs, par la bisarrerie & la diversité des caracteres, par les jugemens particuliers qu'on portera de votre conduite.

Vous aurez lieu de vous en appercevoir, & votre amour-propre en sera affligé; mais souvenez-vous, pour vous fortifier & pour vous consoler, que lorsque vous souffrirez, vous souffrirez avec Jesus-Christ; qu'il partagera vos amertumes & vos tribulations, & qu'il les terminera par sa gloire. *Ps.* 90. 15.

CHAPITRE IV.

Du ſacrifice qu'une Religieuſe doit faire à Jeſus-Chriſt de ſa volonté.

JESUS-CHRIST.

MA fille, en vous appellant à la religion par un effet de ma miſéricorde ſur vous, je vous ai fait enviſager votre conſécration comme la promeſſe ſolemnelle que vous faiſiez de me prendre pour votre époux, & de n'avoir dorénavant d'autre volonté que la mienne.

L'AME.

Oui, Seigneur, en quittant le monde, & en renonçant à tout pour vous ſuivre, j'ai conçu qu'un ſeul jour paſſé avec vous, valoit mieux que mille paſſés dans les tabernacles des pécheurs. *Pſ. 83.*

J'ai tâché de pénétrer tout ce que le choix que vous avez fait de moi avoit de glorieux & d'avantageux pour moi; vous m'avez trop honorée, Seigneur,

en me mettant au rang de vos épouſes ; je ne mérite pas un titre auſſi ſublime.

Je dirai donc, avec bien plus de raiſon, que la Vierge que vous choisîtes pour en faire votre mere, que je ne ſuis que votre humble ſervante ; heureuſe, & trop heureuſe encore, d'être attachée au ſervice d'un ſi grand Maître.

Diſpoſez de moi, Seigneur, comme vous le voudrez ; je vous offre ma volonté, & généralement toutes les puiſſances de mon ame, comme un holocauſte qui ne peut être précieux à vos regards que parce que vous en êtes le terme & la fin.

Je chanterai mon bonheur tous les jours de ma vie ; j'inviterai toutes les créatures à vous bénir avec moi ; mais, Seigneur, qui êtes la voie, la vérité & la vie, daignez m'apprendre à quel ſigne je dois connoître que vous exigez quelque choſe de votre humble ſuivante.

JESUS-CHRIST.

Ma fille, lorſque je vous ai inſpiré le deſir de vous conſacrer à moi, dans l'état que vous avez embraſſé, c'eſt par la pratique des regles de cet état ſous la conduite de vos Supérieures, que j'ai voulu recevoir vos ſervices.

Vous devez donc vous perſuader que ma volonté vous eſt manifeſtée par celle de vos Supérieures : la volonté qui vous eſt propre & que vous m'avez ſacrifiée, n'eſt pas encore éteinte en vous ; vous trouverez en elle des reſiſtances continuelles, & elle ſe trouvera ſouvent en contradiction avec la mienne.

Voilà à quoi vous devez vous attendre, c'eſt-là le cri d'une nature toujours prête à ſe roidir contre ma volonté. Cette oppoſition naturelle ne m'offenſera pas, lorſque vous aurez ſoin de la ſoumettre à mes ordres.

Mais ſi oubliant vos promeſſes vous en ſuivez les mouvemens pour vous conduire au gré de cette volonté contraire à la mienne, je ne verrai plus en vous qu'une créature infidelle qui reprend, malgré moi, une partie de l'holocauſte qu'elle m'avoit offert.

L'AME.

Ah ! Seigneur, ne permettez pas que je viole jamais mes ſermens, & que je me rende coupable d'un ſi grand crime ; j'aimerois mieux mourir cent fois que de rentrer ſous l'empire d'une volonté

aveugle, qui ne peut que m'égarer & me perdre.

Daignez, Seigneur, me faire connoître comment je dois vous obéir pour vous plaire, & quels ſont les ſignes de votre volonté.

JESUS-CHRIST.

Si vous cherchez à me plaire dans la pratique de l'obéiſſance, obéiſſez avec joie au moindre ſigne de ma volonté qui vous ſera manifeſtée par celle de votre Supérieure.

Ne vous permettez point de ſoumettre ſa volonté à votre jugement particulier; c'eſt elle qui vous intime mes ordres, elle eſt mon interprete & mon organe, & quand elle a parlé, il ne s'agit que d'obéir, parce que j'ai parlé par elle.

Quand le ſigne de vos devoirs ſe fait entendre, quittez tout pour les remplir, car on n'obéit pas à Dieu comme aux hommes; n'imitez point la lâcheté de celles qui oublient qu'elles vivent ſous mon empire, & qui retranchent toujours quelques momens du temps où j'exige qu'elles ſe rendent à ma voix.

Imitez au contraire l'obéiſſance que

j'ai pratiquée envers mon pere, dès le moment où il a dédaigné les ſacrifices de l'ancienne loi, & où le moment fixé dans ſes décrets pour la rédemption des hommes eſt arrivé, *alors j'ai dit me voici, il eſt écrit de moi, à la tête du livre, que je devois faire votre volonté. C'eſt auſſi, mon Dieu, ce que j'ai voulu, & je ne deſire que l'accompliſſement de votre loi au fond de mon cœur.* Pſ. 39.

Pratiquez donc, ma fille, la ſoumiſſion à ma volonté comme j'ai ſoumis la mienne à celle de mon pere: n'oubliez jamais qu'une gloire infinie doit être bientôt la récompenſe de votre ſoumiſſion & de votre fidélité.

Priere de l'ame.

Soyez béni, ô mon Dieu, du ſoin que vous prenez de m'inſtruire; je ſuis à vous, & vous avez toutes ſortes de droits ſur mon obéiſſance; ne permettez pas que je m'égare jamais dans des voies oppoſées à celle qui conduit à vous. Parlez, Seigneur, parce que votre ſervante vous écoute, elle eſt prête à vous obéir.

CHAPITRE V.

De quelle maniere une Religieuse doit recevoir les reproches de sa Supérieure.

MA fille, la Supérieure qui vous conduit est chargée de veiller sur vos actions, de vous relever dans vos chûtes, de vous fortifier dans vos foiblesses, de vous ranimer dans vos langueurs. *Hebr.* 13. 17.

Elle est chargée de me rendre compte de votre avancement dans la perfection; si par son inattention, & sa trop grande foiblesse pour vous, elle néglige de vous exhorter & de vous presser, si elle n'a pas soin de vous faire appercevoir vos défauts & de vous en reprendre, elle me rendra compte des imperfections dans lesquelles vous aurez vécu, & qui vous auront empêchée de vous élever au dégré de gloire que je vous destine.

Elle remplit donc l'obligation que je lui ai imposée de vous encourager & de vous animer, & de ne rien négliger pour vous faire avancer de jour en jour dans la voie de la perfection.

Lorſqu'elle vous fait un reproche, c'eſt moi qui vous le fais par ſon miniſtere, & vous n'avez d'autre parti à prendre, que celui d'écouter ſes avis avec patience & ſans murmure.

Si vous l'écoutez, c'eſt moi-même que vous écoutez, puiſqu'elle vous parle de ma part; c'eſt moi qui vous fais le reproche qui ſort de ſa bouche; ſi vous le mépriſez, je lis ce mépris dans votre ame, & vous méritez que je vous en puniſſe. *Luc.* 10.

Il peut arriver quelquefois que ſes reproches ne ſoient point fondés; votre Supérieure peut être ſurpriſe par de faux rapports, & alors il vous eſt permis de la déſabuſer.

Mais apprenez, ma fille, à vous juſtifier ſans émotion & ſans trouble: tâchez de vous perſuader que la perſonne qui lui a parlé ſur votre compte, ne l'a fait que dans la vue de votre plus grand bien. L'innocence & la vérité s'expriment tranquillement; elles n'ont beſoin que d'elles-mêmes pour ſe faire reconnoître.

N'oubliez jamais qu'ayant été accuſé devant Pilate comme un perturbateur & un ſéditieux, je n'ai pas ouvert la bouche pour confondre l'impoſture & pour me

plaindre ; on m'a accuſé d'empêcher de payer le tribut à Céſar, & j'ai gardé le ſilence. *Luc.* 23. 2.

Je me ſuis contenté de parler pour rendre témoignage à la vérité ; lorſque Pilate m'a demandé ſi j'étois Roi des Juifs, j'ai répondu que je l'étois, & je me ſuis borné à dire ce qui étoit vrai.

Je n'ai parlé ni avec indignation, ni d'une maniere à faire rougir les faux témoins qui m'accuſoient, ni le Juge qui recevoit leurs dépoſitions contre moi.

Quand la perſonne qui a averti votre Supérieure d'une faute que vous aurez commiſe l'auroit fait dans le deſſein de vous mortifier, vous n'en êtes pas moins obligée d'écouter tranquillement le reproche qu'elle vous a attiré.

Ses mauvaiſes diſpoſitions à votre égard, en la rendant coupable à mes yeux, ne vous diſpenſent pas d'enviſager dans ſa conduite les diſpoſitions de ma providence qui veille ſur vous, & qui vous ménage dans différens temps des occaſions de mérite par la pratique de la patience.

Ne cherchez point à découvrir quelle eſt la perſonne qui a parlé contre vous,

il doit vous être fort indifférent de savoir d'où est parti le coup qui vous blesse, & il doit vous suffire de ne pas ignorer que j'ai vu la main qui vous a frappée, & que je l'ai conduite. Dites donc, avec mon serviteur David : *j'ai gardé le silence, Seigneur, & je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre, parce que c'est vous qui avez agi dans la personne qui m'a attiré un reproche qui me fait souffrir.* Ps. 38. 10.

Si vous venez à connoître celle qui a averti votre Supérieure, ne vous en plaignez à personne, & tenez-vous en garde contre le ressentiment & le murmure, imitez mon silence & ma tranquillité.

Consolez-vous par la pensée que je partage votre amertume. Votre patience & votre douceur deviendront une instruction pour la personne dont vous avez à vous plaindre, principalement si elle n'ignore pas que vous êtes instruite des mauvaises dispositions qui l'ont faite agir.

Plaignez-la, si la charité n'a point été le mobile de sa démarche, & si quelqu'aversion secrette l'a portée à parler contre vous.

Je vois ce qui se passe dans son cœur,

& j'y découvrirai la transgression du précepte que je lui fais de vous aimer, & de ne rien faire qui puisse justement vous déplaire.

Je suis le protecteur de votre innocence, & je me suis réservé le droit de la venger.

Si le reproche qu'on vous a fait est bien fondé, regardez le bien comme un avertissement que je vous donne de devenir meilleure, & d'avancer dans la voie de la perfection.

CHAPITRE VI.

De l'obligation où est toute Religieuse d'édifier ses Sœurs par son exemple.

UN des principaux avantages de la Vie Religieuse, c'est celui que l'on trouve dans le bon exemple des personnes qui composent une Communauté vraiment Religieuse & fervente.

Cet exemple si édifiant y devient une leçon continuelle d'exactitude & de ferveur; c'est par lui qu'on se sent animé

à remplir ponctuellement tous ſes devoirs.

C'eſt en lui qu'on trouve un préſervatif contre le relâchement, un remede puiſſant pour ſe ranimer & pour ſe renouveller dans l'eſprit de ſa vocation quand on a perdu ſa premiere ferveur.

On ſe reproche intérieurement de ne point ſervir le Seigneur avec autant de zele & d'exactitude que telle ou telle perſonne qu'on a chaque jour ſous les yeux.

On ſe dit à ſoi-même, je ſuis dans le même état, j'ai les mêmes devoirs à remplir, je ſuis deſtiné au même bonheur, j'ai les mêmes graces pour y parvenir, les mêmes vertus à acquérir, les mêmes récompenſes à mériter.

Quels reproches n'aurai-je pas un jour à me faire ſi je me perds dans la ſource des graces, & avec tant de moyens de me ſanctifier?

Saint Auguſtin s'encourageoit dans la pratique de ſes devoirs, & dans les efforts qu'il faiſoit pour s'élever à la perfection, par l'exemple des perſonnes ferventes qu'il avoit ſous les yeux.

Pourquoi, diſoit-il, ne pourrai-je point faire ce que font tels & tels dont

l'exemple me touche ? Ces heureuſes impreſſions ſeront-elles pour moi ſans effet ?

Oh ! que l'exemple a de force quand on le conſidere dans l'ordre du Seigneur, qui ne veut s'en ſervir que pour ſoutenir notre foibleſſe & notre inconſtance dans la pratique du bien.

Que ne produit pas dans le monde l'exemple des ambitieux qui parviennent, des avares qui s'enrichiſſent, des orgueilleux qui s'élevent ?

A combien de folles entrepriſes ne donne pas lieu l'eſpérance de s'élever & de parvenir comme eux.

On ne craint rien, on riſque tout, on ſupporte tout, on s'engage de ſang froid dans des voies ſourdes & périlleuſes, où l'on marche long-temps au hazard.

On s'encourage contre un travail pénible, contre une vie rebutante, contre l'incertitude des ſuccès, quand on penſe que des hommes ſouvent avec moins de talens, avec moins de ſecours, ſont parvenus aux comble des honneurs & des richeſſes.

Les enfans de lumiere ſeront-ils donc moins prudens que les enfans du ſiecle, qui

qui s'épuiſent en deſirs pour les faux biens de la terre ſi difficiles à acquérir, & qu'ils ne doivent poſſéder que quelques inſtans.

Souvenez-vous, ma fille, que vous êtes faite pour le ciel, & que le Seigneur ne vous a fait paſſer du monde à la religion, que pour vous donner des moyens plus aſſurés d'y parvenir.

Quels reproches ne ſe font point aujourd'hui tant d'ames qui ſe ſont perdues dans la religion, & qui n'ont point ſçu profiter des exemples de celles qui s'y ſont ſanctifiées & qui y ſont parvenues à une ſublime perfection?

Leur arrêt eſt prononcé, il n'y aura plus de temps pour elles, plus d'exemples à ſuivre, plus de graces à mettre à profit, plus de moyens de ſanctification à employer. *Apoc. x. 6.*

Triſtes, mais inutiles réflexions pour elles, il leur paroiſſoit ſi difficile de s'aſſujettir au joug du Seigneur & de le porter avec patience, & maintenant elles penſent qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé.

Combien ne s'en trouve-t-il pas maintenant qui négligent comme elles les moyens d'avancer dans la perfection, qui nourriſſent comme elles tous les

défauts qu'elles ont apporté du monde ?

Combien n'en voit-on point, qui après avoir passé plusieurs années dans la religion, conservent la même humeur, sont aussi sujettes aux mêmes emportemens & à la même colere.

A quoi leur servira-t-il d'avoir vécu dans une communauté édifiante, si elles n'en sont point devenues meilleures & plus conformes à l'esprit de Jesus-Christ ?

La moindre contrariété suffit pour réveiller leur humeur & pour les mettre hors d'elles-mêmes : que faudroit-il donc pour les voir tranquilles ? Faudroit-il que le Seigneur disposât si bien les choses qu'elles n'eussent aucune contrariété à soutenir ?

Ne sera-ce qu'à cette condition qu'elles auront consenti à porter le joug du Seigneur ?

Et quels sont les sujets les plus ordinaires de leur emportement, & de leur impatience ? Une parole peu ménagée, une légere marque d'inconsidération, un ton, un signe, quelquefois même le silence.

Quel fléau dans la religion que des personnes de ce caractere ! ou si elles conviennent qu'elles doivent souffrir les épreuves & les contrariétés par où il

plaît au Seigneur de les faire paſſer ? Quelles conviennent donc de bonne foi quelles ſont en contradiction & avec Dieu & avec elles-mêmes.

Pour vous, ma fille, profitez & des bons exemples pour les ſuivre & des mauvais pour les éviter, & n'oubliez jamais ces paroles d'un Prophete, parlant de l'impie, *il a fait l'iniquité dans la terre des Saints, il ne verra point la gloire du Seigneur.* Iſaï, xxvj. 10.

CHAPITRE VII.

De l'obligation où ſont les Supérieures de s'aſſujettir à la regle, & de maintenir les Particulieres dans l'autorité que la regle leur donne dans leurs emplois.

C'EST ma providence qui vous a miſe à la tête de votre Communauté ; c'eſt pour trouver ma gloire dans votre adminiſtration que je vous ai miſe à la tête des autres, c'eſt auſſi pour vous y faire trouver des moyens de vous ſanctifier vous-même.

Mais ce n'eſt pas ſeulement de votre

propre ſanctification que vous devez vous occuper ; en qualité de ſupérieure vous devez étendre vos ſoins ſur le SALUT & la perfection des autres ; tout le bien qui ne ſe ſera pas fait par votre faute, tous les abus qui ſe feront introduits par votre négligence, vous m'en répondrez un jour, & vous m'en rendrez un compte rigoureux.

Lorſque vous êtes entrée en religion, vous vous êtes aſſujettie à la regle de l'état que vous avez embraſſé, vous l'avez obſervée juſqu'à préſent comme particuliere.

Mais maintenant il s'agit non-ſeulement de l'obſerver, mais vous devez travailler à la faire obſerver.

Votre exemple eſt le moyen dont je veux me ſervir pour ſanctifier toutes les perſonnes ſur leſquelles je vous ai confié mon autorité.

Comment pourriez-vous exiger la pratique des obſervances auxquelles vous ne ſeriez pas vous-même aſſujettie & dont vous vous permettriez de vous diſpenſer ? Rien n'eſt plus propre à contenir les particulieres dans la régularité que l'exemple d'une ſupérieure.

Comme l'autorité la met à la tête des

autres, ſa régularité doit ſe montrer dans les moindres obſervances, elle doit pour cela être la premiere à tous les exercices.

Si ſa négligence devenoit pour les autres un prétexte de ne s'y rendre qu'avec lâcheté, c'eſt à elle que je m'en prendrois.

Songez donc que quoique chaque perſonne ſoit obligée de tendre à la perfection en rempliſſant ſes devoirs du mieux qu'il lui eſt poſſible, vous êtes indiſpenſablement obligée de les entretenir dans la ferveur par votre exemple.

Veiller, exhorter & prier, voilà votre devoir par rapport aux autres; pratiquer avec beaucoup d'exactitude votre regle & ne point vous en diſpenſer ſans une cauſe légitime, voilà votre obligation par rapport à vous-même.

N'imitez point ces perſonnes, qui, plus occupées des fonctions des autres que de leur propre devoir, s'imaginent être plus en état de les remplir que celles qui en ſont chargées.

Comme ma providence vous a miſe au-deſſus des autres, elle a préſidé pareillement au choix qui a été fait des autres pour les différens emplois.

C'eſt elle qui leur a menagé les graces qui leur ſont néceſſaires pour s'en acquitter comme il faut.

Que ſeroit-ce ſi une ſupérieure, peu contente de l'autorité que ſa place lui donne, exigeoit qu'il ne ſe fît rien que par ſon ordre exprès.

La regle qui lui donne l'autorité dont elle jouit, la donne pareillement à celles qui ſont chargées de différentes fonctions.

Et quoique leur autorité ſoit ſubordonnée, elles l'exercent néanmoins en vertu de la regle, qui fixe l'étendue de leur pouvoir.

Il y a des choſes qui ne dépendent que de vous, & la regle vous y autoriſe, mais il y en a d'autres pour leſquelles la regle vous preſcrit de n'agir que de concert avec celles que leur âge & leur expérience rend capables de mieux ſentir ce qui convient.

C'eſt en ſuivant cette regle qu'une ſupérieure entretient la paix & le contentement dans une maiſon.

Mais à combien de mécontentemens & des murmures ne donne t-elle pas lieu lorſqu'elle prive les particulieres du droit qu'elles ont de participer aux diſpoſitions qui ſe font.

S'il faut juger d'un arbre par ſes fruits, que doit-on penſer d'une conduite qui produit de ſi mauvais effets ?

Et il ne faut pas dire que ſi les particulieres étoient plus ſoumiſes, ces murmures n'auroient pas lieu : c'eſt ma providence qui a preſcrit l'étendue & les bornes de l'autorité qu'elle confia à ceux qu'elle choiſit pour commander.

N'imitez point ces ames plus jalouſes d'étendre leur autorité ſur les ruines de celle que la regle attache aux différens offices, que de procurer ma gloire qui exige que tout ſe faſſe conformément à l'ordre.

Vous êtes chargée de maintenir l'eſprit de la regle, n'allez donc point le détruire en le changeant à votre fantaiſie.

Vous n'aurez point à vous plaindre des perſonnes que vous conduiſez, lorſque vous agirez vous-même conformément à la regle.

Elles ne murmureront que lorſque vous les renverſerez vous-même, & que vous ne vous y conformerez pas par un gouvernement qui n'eſt pas deſpotique & qui a ſes bornes.

Si pour vous contenir vous-même dans les juſtes bornes de l'autorité que

la regle vous donne, la plus grande partie de votre Communauté réclamoit contre l'abus que vous en feriez, peut-être seroit-on assez injuste pour l'accuser de rébellion?

Cette réclamation cependant ne renfermeroit que l'usage du droit naturel qu'ont tous les Religieux de réclamer contre l'abus de l'autorité que la regle donne avec prudence à celui qui conduit.

L'étendue arbitraire qu'un supérieur donne à son autorité est une infraction formelle de la regle qui lui prescrit des bornes.

CHAPITRE VIII.

Du soin qu'une Supérieure doit prendre d'agir avec douceur à l'égard des Religieuses, & des moyens de conserver cette douceur à l'égard de celles dont le caractere est difficile.

JESUS-CHRIST.

MA fille, apprenez que l'esprit de Dieu est un esprit de douceur, & tâchez de la conserver dans les soins que vous devez

prendre de ramener à la pratique de la regle celles qui s'en écarteront.

Ayez ſoin de les reprendre dans un eſprit de douceur, & évitez de vous livrer à votre humeur, lorſque vous ſerez obligée de les ramener à l'ordre. Ce n'eſt pas à votre humeur que vos filles ſe ſont ſoumiſes par le vœu de l'obéiſſance, ce n'eſt qu'à l'autorité que je vous ai donnée ſur elles. *Gal.* 6. 1.

C'eſt à moi qu'elles prétendent obéir en vous obéiſſant, c'eſt moi qu'elles penſent écouter, lorſque vous les avertiſſez & que vous les reprenez.

Faites-moi donc parler comme je leur parle moi-même dans les reproches que je leur fais par le miniſtere de leur conſcience.

Ménagez leur délicateſſe & leur fragilité en ne mêlant rien d'aigre & de trop humiliant dans les reproches que vous êtes obligée de leur faire.

Que devez-vous vous propoſer en les reprenant ? C'eſt de les rendre plus attentives à bien remplir leurs devoirs, & à me les rendre plus agréables.

Si vous vous trouvez contrainte de punir l'indocilité, & de la ramener à l'obéiſſance, employez la fermeté ; mais

ne lui associez jamais les paroles outrageantes ni l'emportement ; elles sont étrangeres à l'autorité dont vous êtes revêtue ; & en les employant, vous blesserez des cœurs que vous ne réussirez peut-être jamais à guérir.

L'humeur & des reproches amers ne sont propres qu'à irriter, & à entretenir l'esprit d'indépendance; si vous réussissez à inspirer de la crainte, vous ne ferez pas revivre pour cela l'amour du devoir; & il n'y a que cet amour qui m'honore. *S. Aug.*

Ce n'est point par rapport à vous que vous devez travailler à soumettre l'indocilité; ne vous attachez donc point à lui faire craindre votre humeur ; mais tâchez de la gagner par rapport à moi, & par les motifs qui doivent l'engager à vouloir dépendre de moi.

Si vous êtes obligée de punir, ne le faites jamais sans user d'indulgence, & sans laisser appercevoir la peine que vous en ressentez; par-là vous conduirez une ame au repentir, & vous vous procurerez la douce satisfaction de pardonner sur la promesse qu'on fera de se mieux conduire à l'avenir.

L'indulgence dont vous userez dans

de ſemblables occaſions imitera celle dont j'uſe à votre égard & à l'égard des hommes qui m'offenſent & qui me témoignent le regret de m'avoir déplu.

Si les fautes que vous ſerez obligée de relever ſont ſecretes, avertiſſez en particulier la perſonne qui en eſt coupable, & ménagez ſa délicateſſe, en lui laiſſant appercevoir que vous conſervez de l'eſtime pour elle. Plus vous lui paroîtrez ornée des vertus propres à une Supérieure, plus elle vous deviendra ſoumiſe.

Etudiez les différens caracteres des perſonnes que vous conduiſez; la même conduite n'eſt point convenable pour toutes.

Imitez l'Apôtre des nations qui ſe faiſoit tout à tous pour les gagner tous; car vous devez être animée d'un zele ardent pour le ſalut des filles que vous conduiſez, & d'un grand deſir de leur perfection. *1 Cor. 9. 19.*

Si vous êtes obligée de reprendre les anciennes, ne le faites qu'avec beaucoup de ménagemens; évitez de leur parler avec ſéverité; mais avertiſſez-les comme vos meres. *Tim. v. 1.*

Si parmi les filles que vous conduiſez,

il s'en trouve quelqu'une dont le caractere ſoit difficile, gardez-vous bien de diſputer avec elle, ce ſeroit compromettre l'autorité que vous avez ſur ſa conduite.

Si elle s'emporte, malgré votre tranquillité & votre douceur, renvoyez-là, & aſſignez-lui un autre moment où elle ſera plus diſpoſée à vous écouter.

Mais conſervez la tranquillité, & ne vous laſſez point de la reprendre avec douceur; rien n'eſt plus propre à confondre & à ramener une perſonne emportée, que de lui oppoſer la patience & la tranquillité. *Prov. xv. 1.*

Si tous ces ménagemens ne la gagnent point, laiſſez lui entrevoir qu'elle vous mettra dans la néceſſité de rendre ſa déſobéiſſance publique, & de lui faire ſubir la peine qu'elle mérite.

Joignez la tendreſſe à vos avertiſſemens, elle ne pourra point s'empêcher de reconnoître que vous n'agiſſez ni par paſſion, ni par animoſité; mais que c'eſt uniquement l'eſprit de Dieu qui vous anime pour la ramener au bon ordre.

CHAPITRE IX.

De l'élection de la Supérieure, & de l'obligation où ſont les Vocales de donner leurs ſuffrages à celle qui leur paroîtra la plus propre à maintenir la Regle par ſes paroles & par ſes exemples.

MA fille, ne regardez point le choix que vous devez faire d'une Supérieure comme une choſe indifférente, & gardez-vous bien de vous conduire par un motif humain.

Ce n'eſt point l'inclination particuliere que vous vous ſentez pour quelqu'une de vos Sœurs que vous devez conſulter; ſi vous le faiſiez, & ſi vous vous déterminiez par un ſemblable motif, vous entendriez mal vos véritables intérêts.

Ce n'eſt ni la chair, ni le ſang, ni votre propre volonté, que vous devez conſulter dans un choix ſi eſſentiel pour ma gloire & pour l'utilité de toutes celles qui doivent dépendre d'elle. *Joan. 1. 13.*

Vous ne chercheriez en cela que votre propre ſatisfaction, & peut-être le deſir que vous auriez de trouver en elle plus de ménagement & d'indulgence.

Cette indulgence deviendroit pour vous en mille occaſions un prétexte de vous relâcher & d'abandonner le ſoin de votre perfection.

Et dans ces occaſions, peu vous importeroit que le bon ordre s'obſervât, que la regle fût ſuivie, que l'on avançât dans le chemin de la perfection ; ce qui vous intéreſſeroit davantage, ſeroit l'aveugle condeſcendance d'une Supérieure qui préfereroit ſon repos particulier au ſoin de maintenir le bon ordre.

N'ayez point à vous reprocher des motifs humains dans la préférence qui déterminera votre ſuffrage.

Vous auriez à me répondre un jour du bien qui ne ſe ſeroit pas fait ſous le gouvernement d'une Supérieure que vous auriez choiſie ſans diſcernement & ſans piété.

Mon intention, en vous appellant à la religion, a été de vous y faire concourir à ma gloire, & de vous aſſujettir à tous les devoirs qui peuvent me la procurer.

La trouverois-je cette gloire dans le gouvernement d'une Supérieure qui ne ſeroit occupée que de ſes propres intérêts, & qui n'auroit pas les qualités néceſſaires pour gouverner ſelon mon eſprit ?

Prenez garde ſur-tout ſi celle à qui vous vous trouveriez portée à accorder votre ſuffrage, n'a point laiſſé entrevoir l'aveugle deſir de devenir la Supérieure des autres.

Un ſemblable deſir ſuppoſe toujours ou une préſomption téméraire, ou une ambition qui ne réfléchit pas ſur les devoirs qu'impoſe l'obligation de répondre un jour de la conduite des autres.

Cherchez parmi vos Sœurs celle qui eſt la plus exacte à ſes devoirs, celle qui eſt la plus obéiſſante & la plus humble ; elle conduira avec douceur ; elle perſuadera plutôt le devoir qu'elle ne l'exigera.

Elle reprendra ſans amertume ; elle maintiendra l'autorité & la fera reſpecter par ſes exemples.

Tout ira bien ſous ſa conduite ; comme elle n'aura point recherché l'élévation, elle ne craindra point que ſon exacti-

tude à maintenir le bon ordre ne ralentiſſe dans les autres la diſpoſition à lui donner leurs ſuffrages dans quelqu'autre occaſion.

Elle ſera Supérieure & regrettera de n'être plus au rang des Particulieres.

Bien loin d'être flattée de ſe trouver à la tête des autres, elle gémira à la vue du compte qu'elle doit rendre un jour de leur conduite.

Cette réflexion lui fera ſupporter avec patience les imperfections des autres, elle demandera par des prieres ferventes, qu'aucune de celles dont elle eſt chargée ne périſſe.

Elle veillera ſur elle-même, pour ne donner aucun mauvais exemple dont elles puiſſent s'autoriſer au relâchement.

Voilà, ma fille, la conduite que tiendra une Supérieure qui ne ſera parvenue au gouvernement, ni par brigue, ni par artifice.

Quelle conſolation dès-lors, pour toute Religieuſe, qui ne cherchant que le bon ordre, aura contribué à ſon élévation.

Mais, quels reproches au contraire ne devroient point ſe faire celles qui

†

J. M. J.

LA PRIÈRE DU P. ZUCCHI

O Domina mea! ô mater mea! tibi me totum offero, atque ut me tibi probem devotum, consecro tibi, hodiè, oculos meos, aures meas, os meum, cor meum, planè me totum: quoniam itaque tuus sum, ô bona Mater, serva me, defende me, ut rem ac possessionem tuam.

O ma Souveraine! ô ma mère! je m'offre tout à vous; et, pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre, aujourd'hui, mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même: puisque je vous appartiens, ô ma bonne mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.

Aspiratio in quâvis tentatione.

O Domina mea! ô mater mea! memento me esse tuum; serva me, defende me, ut rem ac possessionem tuam.

Aspiration dans les tentations.

O ma Souveraine! ô ma mère! souvenez-vous que je vous appartiens; gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien et votre propriété.

prie en vous ; de sorte que vous n'êtes point menteur, quand, dans vos prières, vous dites à Dieu : Père! et à Marie : Mère! — Et quand vous priez ainsi, le cœur de Dieu et les entrailles de Marie s'émeuvent comme à la voix de Jésus-Christ.

Donnez souvent à Marie ce nom de Mère; dites, avec assurance, comme saint Stanislas Kostka : « La Mère de Dieu est ma Mère, » et joignez à la prière *O ma Souveraine* cette filiale et naïve invocation du vénérable évêque d'Ariano, à laquelle le Saint Père a récemment (22 juillet 1860) attaché des indulgences :

Vergine immacolata, Maria, Madre di Dio e Mamma nostra, pregate per noi Gesù.

Vierge immaculée, Marie, Mère de Dieu et notre bonne Mère, priez pour nous Jésus.

Vu et approuvé :

✝ AUGUSTE, *évêque du Puy.*

LA PRIÈRE DU P. ZUCCHI

(60 pages in-32)

PAR UN P. DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

10 exemplaires, *franco*, par la poste.....		0 f.	80
100	id. id.....	7	25
1000	id. id.	72	50

ABRÉGÉ DE LA BROCHURE

1000 exemplaires, *franco*..... 4 fr. 50

C'est le prix d'impression augmenté des frais de port.

Adresser les demandes au Supérieur du séminaire de Vals-près-le-Puy (Haute-Loire). Affranchir.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU.

auroient élu une Supérieure peu régugiere, & peu disposée à maintenir l'esprit de régularité ?

Quel compte n'auroient-elles pas à rendre un jour, des abus qui se seroient introduits dans leur Communauté, où de ceux qu'une criminelle indulgence auroit tolerés ? car toute société religieuse qui ne se conduit point selon la regle, n'est plus conforme aux vues du Seigneur, & ne sçauroit s'élever à la perfection qui lui devient propre par la nature de ses regles.

CHAPITRE X.

Des amitiés particulieres, & des fautes qu'elles occasionnent parmi les Religieuses.

GARDEZ-VOUS de former des amitiés particulieres, & n'ouvrez votre cœur qu'à celles qui prennent leur source dans la charité.

Celles-ci, se rapportent à Dieu, parce que, c'est par rapport à lui qu'on aime les créatures.

On les regarde comme l'ouvrage de ſes mains, comme rachetées au prix d'un ſang tout divin, comme deſtinées à la même gloire à laquelle on aſpire ſoi-même.

On leur déſire le bonheur d'y parvenir, on prend garde de ne leur donner aucun mauvais exemple, qui puiſſe être pour elles un obſtacle à leur ſalut & à leur perfection.

On vit paiſiblement avec elles, on ſupporte leurs défauts, on eſt patient dans les contrariétés qui en proviennent, on cache leurs fautes, on s'en afflige bien loin de s'en réjouir.

On tâche de les excuſer lorſqu'elles manquent, de diminuer leurs torts, bien loin de les exagérer, on ne s'aigrit point contre elles, on leur parle avec complaiſance & avec douceur.

Des amitiés ſemblables ſont conformes au cœur de Dieu, qui aime tous les hommes, qui fait lever ſon ſoleil ſur les méchans comme ſur les bons. Et qui veut que les hommes s'aiment les uns les autres comme il les aime.

Il n'en eſt pas de même des amitiés particulieres qui ſe forment entre deux ou trois perſonnes dans une Communauté religieuſe.

Ce n'eſt jamais qu'au dépens de la charité qui doit regner entre les membres d'un même corps, parce que cette charité doit être univerſelle ; elle doit s'étendre également ſur tout, & elle exclut rien.

Ces amitiés ne ſe forment ordinairement que parmi les ames foibles encore dans la vertu, elles prennent leur ſource dans la reſſemblance de leurs défauts, dans l'antipathie qu'elles nourriſſent contre quelques autres, quelque fois même contre leur Supérieure, ou dans l'amitié déſordonnée qu'elles ont pour quelque perſonne.

Vous ne ſçauriez trop vous garantir de ces ſortes d'amitiés ; elles ont perdu & perdent encore une infinité d'ames.

Les Religieuſes doivent aimer également leurs ſœurs, chacune a droit à l'amitié des autres, & ce droit s'étend à une égalité de ſentimens.

Pourquoi n'aimerez vous point telle perſonne, autant que telle autre, je ne dis pas d'une amitié d'inclination, que le caractere de cette perſonne eſt incapable d'inſpirer ; mais d'une amitié qui prend ſa ſource dans la cha-

rité, dont Dieu nous fait un précepte pour toutes vos sœurs.

Direz-vous que s'il ne s'agit que de cette amitié qui vient de la charité, vous l'avez également pour toutes.

Si cela est, rempliſſez les devoirs qu'elle vous impoſe, & n'en faites pas un ſentiment ſi bien concentré dans votre cœur, qu'il ne ſe manifeſte au dehors en aucune maniere.

Mettez en parallele vos manières & votre façon d'agir à l'égard de cette amie particuliere, avec la conduite que vous tenez à l'égard de toutes vos autres ſœurs.

Prenez-vous le même intérêt à leurs ſatisfactions & à leurs peines? Pouvez-vous vous rendre ce témoignage, que vous vous affligez également de ce qui les afflige, & que vous partagez de la même manière, la ſatisfaction qu'elles reſſentent?

Si vous êtes forcée de convenir de la différence qui ſe trouve entre les ſentimens que vous entretenez pour les unes & pour les autres; convenez que vous n'êtes plus dans l'ordre de la charité.

Cette charité vous preſcrit, une égalité de ſentimens, & l'égalité de ſentimens doit vous inſpirer une égalité de conduite.

Pourquoi préférez-vous l'amitié d'inclination qui eſt toute humaine, & qui n'eſt d'aucun prix devant Dieu, à celle de la charité qui ſe rapporte à Dieu & que Dieu doit couronner un jour ?

Mais, ſi vous vous appliquez à conſidérer des yeux de la foi, la conduite que ces amitiés particulieres vous font tenir, ne ſerez-vous pas forcée de convenir qu'elles deviennent chaque jour la ſource d'une infinité de fautes ?

Avec qui vous permettez-vous de tomber ſi ſouvent dans la médiſance, de former des ſoupçons & des jugemens téméraires, de faire ou d'écouter mille faux rapports ſur les perſonnes pour qui vous n'avez point cette amitié d'inclination, pour qui vous nourriſſez peut-être un éloignement ſecret ?

Qui rendez-vous confidente & dépoſitaire de vos murmures ?

Avec qui vous permettez-vous de violer le ſilence, de vous abſenter des

exercices de la Communauté, ou de ne vous y rendre qu'avec si peu d'exactitude? N'est-ce pas avec celles avec qui vous avez formé des liaisons particulieres?

Que voulez-vous d'ailleurs que pensent vos autres Sœurs de la préférence que vous donnez à telle personne sur elles? Ne seroient-elles pas en droit de vous en demander raison?

Et si vous les mécontentez par une préférence aussi injuste, n'aurez-vous pas à répondre des animosités & des murmures que vous aurez fait naître dans leurs ames?

Voilà à quoi vous ne pensez pas dans l'illusion où vous êtes au sujet de ces amitiés particulieres.

Prenons garde, disoit l'Apôtre, de ne donner à qui que ce soit aucun sujet de s'offenser. 2. *Cor. vj.* 3.

S. Basile défendoit dans sa regle à tous les Religieux les amitiés particulieres, & il les regardoit comme une injure faite à tous les autres Religieux d'une Communauté. *Basil. Serm.* 1 & 2 *de Inst. Mon.*

Il vouloit qu'on arrêtât par les châtimens un Religieux qui auroit mal édifié

ſes Freres par les liaiſons particulieres qu'il auroit formées avec quelques autres Religieux.

Dans les perſonnes parvenues à un certain âge, ces liaiſons ſont ſouvent le fruit de l'ambition & des vues particulieres qu'on a de s'élever ou de ſe maintenir dans l'élévation, ou de s'aſſurer un certain nombre de ſuffrages pour réuſſir dans ce que l'on deſire.

On ne ſauroit concevoir les maux que cette ambition produit dans les Supérieures même, ou dans celles qui aſpirent à le devenir.

On n'attend plus le choix de Dieu, on ne cherche qu'à s'aſſurer le choix des créatures.

Dès-lors, une Supérieure deviendra tolérante ; elle verra le mal, & prendra ſur elle de le diſſimuler, pour ne point mécontenter celles dont elle cherche à s'aſſurer les ſuffrages.

Une Particuliere connoiſſant le foible & l'ambition de ſa Supérieure, ſe relâchera ſur tout, bien perſuadée qu'elle n'aura à eſſuyer aucun reproche.

C'eſt ainſi que le mal gagnant de l'une à l'autre, bientôt le relâchement s'accroîtra : ce ne ſera plus cette Commu-

nauté autrefois si fervente, si occupée du soin de plaire à Dieu, & de tendre sans cesse à la perfection.

Craignez, ma fille, un semblable désordre, & si vous le voyez s'introduire dans votre Communauté, ayez assez de prudence pour vous en garantir, assez de piété pour en gémir, & assez de force pour ne point vous laisser séduire par un exemple si contraire à l'esprit de Dieu.

CHAPITRE XI.

Nécessité de la mortification pour avancer dans la perfection.

NE perdez jamais de vue que vous n'êtes entrée en religion que pour y vivre sous l'étendard de la Croix.

Vous n'y êtes pas entrée pour y vivre au gré de vos desirs, puisque vous avez renoncé à votre propre volonté. Mais outre la dépendance visible dans laquelle vous vivez par votre soumission à la Supérieure qui vous conduit, vous devez pratiquer une soumission intérieure

à

à la volonté de Dieu, dont elle n'eſt que l'Interprete.

Cette ſoumiſſion cachée conſiſte dans la conformité de vos penſées & de votre volonté à celle de Dieu ; c'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffit pas de faire extérieurement ce que votre Supérieure exige ; mais qu'il faut le faire intérieurement & volontairement, parce que Dieu le demande.

Ce n'eſt pas peu de choſe de ſoumettre ainſi les réſiſtances de l'amour-propre, & d'une nature indocile & orgueilleuſe toujours prête à ſe roidir contre les ordres de Dieu.

Et c'eſt en cela que conſiſte l'eſprit de mortification ſi néceſſaire pour avancer dans la voie de la perfection.

C'eſt ce que Jeſus-Chriſt a exigé de quiconque veut marcher après lui & le ſuivre. *Si quelqu'un*, diſoit-il, *veut venir après moi, qu'il ſe renonce lui-même, qu'il porte ſa croix & qu'il me ſuive.* Math. xvj. 24.

Ce n'eſt pas au reſte, ma fille, à l'égard de votre Supérieure ſeulement que vous devez pratiquer la mortification, en lui ſoumettant votre volonté ; vous devez la pratiquer encore à l'égard

de toutes vos Sœurs, lorſque Dieu voudra s'en ſervir pour vous affliger & vous mortifier.

Il eſt le maître de ſe ſervir de qui il voudra, de vos égales & de vos inférieures même ; & lorſqu'il permettra qu'elles vous contrarient, c'eſt à vous à reſpecter le choix de Dieu.

Lorſqu'il s'eſt ſervi des Juifs pour affliger ſon propre fils, pour l'accuſer, le condamner, & le crucifier, il a ſoumis ſa volonté à celle de ſon pere.

S'il a permis qu'un Apôtre perfide le trahît ſous les dehors de la vénération & de la tendreſſe, il n'a pas refuſé l'infâme baiſer qui devoit le faire connoître par une troupe mutinée chargée de le ſaiſir & de le prendre.

Non-ſeulement il ne lui a pas reproché ſa trahiſon, mais il n'a employé ſon égard que le langage de la pitié & de la tendreſſe.

Imitez ſa conduite, ma fille, lorſque Dieu permettra que vous ayez à vous plaindre d'une parole indiſcrette, & qu'on ait manqué à votre égard aux ménagemens qui vous ſont dus.

S'il permet qu'on vous faſſe ſouffrir, il ſe réſerve de venger les outrages que

vous aurez reçus ; mais il exige que vous vous ſoumettiez à l'ordre de ſa providence, & que vous étouffiez les murmures de votre amour-propre.

C'eſt par-là qu'il veut vous conduire à la perfection à laquelle vous ne pouvez jamais ceſſer de tendre.

Que feriez-vous en rendant le mal pour le mal, en éclatant contre la perſonne qui vous manque ; & en lui faiſant perdre l'envie de revenir à la charge ?

Seroit-ce-là la conduite d'une Vierge conſacrée à Dieu, qui s'eſt engagée à marcher ſur les traces de Jeſus-Chriſt, & à imiter ſa douceur ?

Eſt-ce ainſi que ſe ſont conduits les Apôtres & les Martyrs ?

Ont-ils regardé leurs perſécuteurs & leurs bourreaux, comme des hommes acharnés à les tourmenter & à les perdre ?

Non : mais ils les ont regardé comme des inſtrumens dont Dieu vouloit ſe ſervir pour les faire parvenir à ſa gloire.

Combien de fois n'ont-ils pas plaint leur aveuglement & leur injuſte fureur ? Ces hommes cruels leur ont paru dignes de leur compaſſion, parce qu'ils n'igno-

roient pas que Dieu devoit punir un jour leur injuſtice & leur barbarie.

Plaignez de même les perſonnes dont vous avez à vous plaindre ; en permettant qu'elles s'écartent des bornes de la modération, & qu'elles violent à votre égard les regles de la charité, Dieu vous offre des occaſions de mérite, & des moyens de perfection.

CHAPITRE XII.

De la Médiſance.

LA médiſance eſt répandue dans le monde ; elle y trouble la ſociété, elle empoiſonne les converſations ; elle briſe les liens qui uniſſent les hommes, la vertu la plus ſolide n'y eſt pas à l'abri de ſes traits.

Si ſes dehors en impoſent, la médiſance s'en prend aux motifs qui la font agir, & répand ſur eux un mortel poiſon.

La profeſſion de l'état Religieux n'eſt pas toujours exempte d'un vice auſſi déteſtable, la jalouſie s'en ſert pour cenſurer tout ce qui lui fait ombrage.

Ecoutez, ma fille, les conseils que j'ai à vous donner, & servez-vous-en pour vous en préserver.

Souvenez-vous que si vous devez rendre un compte rigoureux de la moindre parole inutile, vous avez infiniment plus à craindre pour celui que vous aurez un jour à rendre des médisances dont vous ne connoissez peut-être pas tout le danger?

Pourquoi vous entretenez-vous si facilement des fautes de vos Sœurs, de leur caractere, de leurs défauts, des fautes qu'elles commettent.

Faites-vous attention que ces fautes sont bien plus légeres que celles dont vous vous rendez coupable en les censurant.

Car par-là vous diminuez l'estime qu'on avoit pour celle de vos Sœurs dont vous relevez les imperfections, & vous manquez aux devoirs de la charité qui ne s'aigrit de rien, & qui supporte tout.

Êtes-vous exempte de défauts? N'avez-vous peut-être pas à gémir de ceux que vous ne pardonnez pas aux autres? N'en avez-vous pas de plus contraires à la sainteté de votre état?

N'apprendrez-vous jamais à garder le ſilence ſur des fautes dont, après tout, vous ne ſerez jamais tenue de rendre compte ?

Il n'en ſera pas de même de vos médiſances.

Le Médiſant eſt en abomination aux yeux de Dieu, & il n'entrera jamais dans le ſéjour de la charité & de la gloire. Rom. 1. 30.

Direz-vous pour vous juſtifier que vos médiſances ne roulent que ſur des fautes légeres, ſur des ſimples imperfections, ſur des défauts peu conſidérables ?

Mais ne ſont-ce pas là autant de raiſons qui doivent vous porter à uſer d'indulgence envers vos Sœurs, & à leur faire grace de quelques défauts qu'elles n'apperçoivent peut-être pas elles-mêmes ?

D'où vient d'ailleurs le mauvais tour que vous donnez à leurs actions ſouvent les plus indifférentes, les motifs blâmables que vous leur attribuez, & qui leur ſont peut-être inconnus ?

Mettez ſur la même balance d'un côté des fautes qui n'ont peut-être d'autre principe que leur fragilité ; de l'autre, la

malignité qui vous porte à les aggraver, l'imprudence avec laquelle vous les répandez, le mauvais exemple que vous donnez.

Vous aviez laissé la médisance dans le monde lorsque vous l'avez quitté; elle y est encore, & elle y sera toujours. Pourquoi l'avez-vous introduite dans la religion, où elle ne devoit jamais trouver d'entrée?

Une personne obligée par état de tendre à la perfection, peut-elle se permettre des fautes qui l'en éloignent, & qui suffiroient pour perdre une personne du monde?

De quel œil pensez-vous que Dieu regarde l'habitude de médire dans une personne Religieuse dont la vie innocente devoit le glorifier?

C'est à vous & à celles qui, comme vous, vivent dans cette malheureuse habitude que le Seigneur imputera un jour le peu de gloire qu'il retirera de la régularité de votre maison.

Comment vit-on dans une maison bien réguliere, car il s'en trouve; comment s'y conduisent les personnes qui y sont rassemblées?

Malgré la régularité où l'on vit dans

ces heureuſes retraites, il s'y commet des fautes; c'eſt à la Supérieure qui les apperçoit à avertir & à reprendre les perſonnes qui les ont commiſes.

Mais les Particulieres ſe taiſent & n'en font point le ſujet de leurs railleries & de leurs cenſures.

Elles ne s'occupent que de celles qui échappent à leur fragilité; elles en gémiſſent & cherchent à excuſer les fautes des autres.

Elles ſavent même ſe les rendre utiles par le ſoin qu'elles prennent de s'en garantir.

S'il arrivoit que quelqu'une en fît le ſujet des converſations, les bouches des autres s'ouvriroient auſſi-tôt pour diminuer leurs torts, & pour arrêter le cours de la médiſance en parlant de leurs vertus.

Si c'eſt-là l'image d'une ſociété bien réguliere, pourquoi, ma fille, n'en ferez-vous point la regle de votre conduite?

De quoi vous occuperez-vous aux approches de votre mort? Sera-ce des fautes des autres, ou ne ſera-ce pas plutôt de celles qui vous auront échappé & dont vous ſerez ſur le point de répondre.

Peu vous importera pour lors que les autres ſe ſoient conduites bien ou mal, vous ne ſerez occupée que de vos fautes perſonnelles & de celles que vous aurez occaſionnées par votre exemple.

Evitez donc avec ſoin la médiſance ; commencez, dans la premiere occaſion qui ſe préſentera, à pratiquer les regles de la charité chrétienne.

Faites attention que le Seigneur s'eſt réſervé le jugement des hommes ; lui ſeul connoît juſqu'à quel point une perſonne eſt coupable ; il diſtingue les juſtes dimenſions de nos fautes.

Il n'en eſt pas de même de l'homme qui n'apperçoit que les dehors & la ſurface des actions, mais qui en ignore l'intérieur & le principe.

Ce qui paroît repréhenſible au dehors ne l'eſt pas toujours dans le motif qui fait agir.

Le défaut de réflexion & de lumiere diminue ſouvent à ſes yeux une faute qui, dans ſes dehors paroît inexcuſable.

Abandonnez donc à Dieu le jugement des fautes des autres ; & ſi vous en êtes exempte, craignez pour celles auxquelles vous êtes ſujette, & dont vous devez vous préparer à rendre compte.

CHAPITRE XIII.

De l'antipathie & de ſes remedes.

MA fille, appliquez-vous à connoître votre cœur, & à juger ſainement des diſpoſitions où il ſe trouve, par rapport aux différentes perſonnes avec qui vous êtes obligée de vivre.

Une certaine ſympathie qui vient de la reſſemblance des caracteres, unit ſouvent deux perſonnes, & forme entre elles les liens d'une amitié toute humaine.

Cette amitié, n'a qu'un principe naturel, & elle a beſoin d'être conduite ſelon les regles de la religion & de la foi.

Elle porte l'homme à s'attacher à l'homme, par rapport à lui ſeul, & Dieu n'entre pour rien dans les motifs d'un ſemblable attachement.

L'antipathie au contraire qui naît de la diverſité des caracteres, ou des travers qu'on découvre dans l'eſprit & le cœur des autres, empêche de s'y atta-

cher, & entretient une ame dans l'éloignement & la froideur.

Cette antipathie n'eſt pas en elle-même un ſentiment raiſonné, & ſon principe ne dépend point de l'homme, qui ne ſcaurait être affecté de la même maniere, des objets qui ſont en lui des impreſſions ſi différentes.

Ces impreſſions previennent l'acte de la volonté, ce qui ſuffit pour qu'un chrétien, & à plus forte raiſon une perſonne religieuſe, doive tout entreprendre pour les combattre & pour les vaincre.

Si vous vous ſentez de l'éloignement & quelque averſion ſecrete pour quelqu'une de vos ſœurs, examinez ſérieuſement les motifs qui la font naître.

Rien de plus bizarre, que les fondemens ſur leſquels elle eſt quelquefois appuyée : tantôt c'eſt l'air & la figure qui déplaiſent, tantôt le ſon de la voix révolte ; le maintien, la démarche d'une perſonne nous impatiente.

Et il faut convenir qu'il n'eſt rien de plus déraiſonnable qu'une averſion qui n'eſt appuyée que ſur de ſemblables fondemens.

Celle qui eſt fondée ſur une diverſité de caractere entiérement oppoſé au

nôtre, ſur l'amour-propre dont une perſonne paroît quelquefois remplie, ſur les prétentions qu'elle laiſſe entrevoir, ſur la ſupériorité qu'elle affecte, ſur le trop grand ſoin qu'elle prend de ſoutenir ſes idées & de les faire prévaloir, cette averſion, dis-je, paroît plus raiſonnable, & en cela elle eſt plus difficile à acquérir.

Il faut avoir bien de la vertu pour vivre tranquillement avec des caracteres de cette trempe, qui ſemblent faits pour donner un continuel exercice à la vertu des autres, & qui renouvellent chaque jour des impreſſions déſagréables qui offenſent, & qui augmentent l'averſion des cœurs.

La religion exige la plus grande vigilance ſur ſoi, pour renfermer dans ſon cœur des ſentimens qui deviennent le ſujet d'un combat continuel.

Peut-on aimer les défauts ? L'arrogance, la préſomption, les prétentions continuelles, l'orgueil qui s'arroge tout, & qui n'accorde qu'à regret, peuvent-ils ſe montrer ſous des dehors aimables ?

Que des perſonnes de ce caractere ſe condamnent à ne plaire à perſonne,

à ne lier avec perſonne ; qu'elles apprennent à eſtimer la vertu de celles qui vivent tranquillement avec elles, c'eſt tout ce qu'elles ſont en droit d'attendre, & ce droit même pourroit peut-être leur être conteſté.

Ces ſortes de perſonnes ſi remplies d'elles-mêmes, ſi contentes de leur mérite, n'ont beſoin de perſonne, elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes, elles ſont un monde entier à elles-mêmes.

Si vous trouvez dans votre état, ma fille, des perſonnes de ce caractere, propoſez-vous de renfermer au-dedans de vous-même, l'éloignement que vous vous ſentez pour des défauts ſi contraires à la douceur & à la paix.

Ne vous contentez pas de ſouffrir intérieurement, & de n'avoir d'autre témoin de votre peine que Dieu ſeul. Pratiquez aux yeux de cette perſonne orgueilleuſe, la douceur & l'humilité. Peut-être lui inſpirerez-vous par votre exemple, l'amour d'une vertu dont elle eſt ſi éloignée.

Combattez même l'antipathie que ces défauts vous inſpirent pour la perſonne en qui vous les remarquez ; ne

vous permettez jamais d'en faire le ſujet de vos médiſances.

Si vous avez un caractere plus heureux, vous le tenez de Dieu, & il ne vous l'a donné que pour ſa gloire; or le Seigneur ſera glorifié de votre ſilence & de la patience que vous pratiquerez avec une perſonne moins favoriſée que vous, moins heureuſe que vous.

Si votre antipathie pour quelqu'une de vos ſœurs, n'eſt pas raiſonnée; ſi elle n'eſt fondée que ſur l'air, la figure, le maintien, le ſon de la voix, & ſur des raiſons auſſi frivoles, condamnez-vous vous-même, & faites en ſorte de vous perſuader qu'il n'eſt rien de plus déraiſonnable que votre averſion pour elle.

Vous imaginez peut-être que toutes les manieres de cette perſonne qui vous déplaiſent, ſont affectées; & n'ont d'autre but que de vous faire ſouffrir.

Mais qui vous a dit que ſes manieres ne ſont pas auſſi naturelles que les vôtres, car vous n'imaginez pas préſenter quelque choſe d'affecté dans votre maintien & dans vos façons.

Qui vous a dit qu'il n'en eſt pas

de même de la perſonne qui vous déplaît ; ne peut-il pas même ſe faire qu'elle ſe trouve affectée pour vous, comme vous l'êtes par rapport à elle ?

Si vous en êtes convaincue, ne croiriez-vous pas avoir à vous plaindre des ſentimens qu'elle prendroit pour vous, ſous le prétexte d'un extérieur qui lui déplaît, ſans que vous ayez rien à vous reprocher ?

Si enfin votre antipathie pour quelqu'une de vos ſœurs, vient de ce que le Seigneur l'a plus favoriſée que vous, en lui accordant des qualités ou des talens qui vous manquent, reconnoiſſez l'injuſtice de votre chagrin, en conſidérant que peut-être quelqu'autre eſt chagrine, & nourrit un éloignement ſecret pour vous, pour des talens que vous avez & qui lui manquent.

Eſt-elle en droit de vous reprocher le bien que le Seigneur vous a fait ? Et vous eſt-il permis à vous-même, de trouver à redire à celui qu'un autre a reçu ?

De quelque nature enfin que ſoit votre antipathie, il s'agit d'y apporter remede, & vous ne ſçauriez trop vous

appliquer à ſuivre les conſeils que je vous donne.

Il arrive ordinairement qu'on évite de ſe trouver avec la perſonne pour laquelle on ſe ſent mal diſpoſée ; on ne lui parle qu'avec froideur & avec réſerve.

C'eſt-là le moyen le plus propre d'entretenir & de perpétuer une antipathie qui bleſſe également, & la religion & l'humanité.

Cherchez au contraire à vous trouver avec elle, à vous accoutumer à ſon caractere, ne vous refuſez point à lui parler, mais gardez-vous bien de conteſter avec elle, vous ne feriez qu'aigrir le mal au lieu d'y porter remede.

Ne vous entretenez qu'avec Dieu, de tout ce qu'elle pourra vous faire ſouffrir.

C'eſt lui qui vous l'a donnée pour compagne, & il a eu en cela des vues de miſéricorde ſur vous ; il a voulu mettre votre patience à de continuelles épreuves, qui n'auront qu'un temps.

Mais, le mérite que vous acquerrez par votre patience, ſera couronné par une gloire qui ne finira point.

Plaignez la perſonne qui vous exerce, priez pour elle, peut-être obtiendrez-vous que le Seigneur lui ouvre les yeux, ſur l'oppoſition qui ſe trouve entre ſon caractere & celui de Jeſus-Chriſt, qu'elle doit tâcher d'imiter.

Rappellez enfin, que votre vie eſt un long martyre, ſouffrez donc comme les martyrs, & ſachez poſſéder votre ame dans la patience. (*Luc.* 21. 19).

CHAPITRE XIV.

De l'obligation de ſupporter les défauts des autres.

MA fille, conſiderez que toutes les perſonnes qui ſe ſont engagées dans l'état religieux, y ſont entrées avec leurs défauts.

Elles y ont contracté par leur profeſſion religieuſe, l'obligation indiſpenſable de les combattre ſans ceſſe & de tendre par-là à la perfection.

Ces défauts donnent un continuel exercice aux perſonnes vraiment religieuſes; ils ſervent à les humilier à

la vue des fautes dont ils deviennent la ſource.

Tâchez de bien concevoir l'obligation où vous êtes de ſupporter les défauts des autres ; c'eſt-là le conſeil de l'Apôtre ; la raiſon & la religion l'exigent également. *Eph. IV.* 2.

La raiſon vous rappelle que vous deſirez naturellement que les autres ſupportent vos défauts & que vous devez par conſéquent ſupporter les défauts de vos ſœurs. C'eſt-là un engagement réciproque que vous avez contracté avec toutes les perſonnes qui vous ſont unies par les liens d'un même état.

La religion vous dit que vous devez faire à l'égard de vos ſœurs, ce que le Seigneur fait à votre égard & au leur, il les ſupporte avec leurs défauts.

Elle vous dit, qu'en vertu du précepte que Jeſus Chriſt vous fait, d'aimer votre prochain comme vous-même, vous devez avoir pour leurs défauts, la même indulgence que vous avez pour les vôtres, que vous devez même en avoir d'avantage.

Il vous eſt libre de publier vos défauts, de vous en entretenir avec vos

ſœurs, parce que ces défauts vous appartiennent, au lieu que les défauts de vos ſœurs ne vous appartiennent pas, & il ne dépend point par conſéquent de vous, d'en faire le ſujet de vos converſations, & d'en diſpoſer ainſi à votre gré.

Cette réflexion que je vous préſente en peu de paroles, a néanmoins une très-grande étendue, & ſi vous vous appliquez à la bien pénétrer, elle ſeule ſuffira pour vous faire éviter un nombre infini de fautes.

On ne ſçauroit pratiquer l'amour envers le prochain tel que Jeſus-Chriſt l'exige, lorſqu'on ſe fera une malheureuſe habitude de cenſurer les défauts des autres.

Et ſans cet amour de ſupport qui n'eſt autre choſe que la charité elle-même, l'eſprit de Dieu n'eſt plus dans une Communauté Religieuſe, parce que cet eſprit eſt un eſprit de charité qui ſupporte tout.

C'eſt cette charité, diſoit Saint Jérome, *qui fait les Religieux ; ſans elle, les Monaſteres ſont des enfers, & ceux qui les habitent ſont des démons ; avec elle au contraire, les Monaſteres ſont*

des paradis ſur la terre, & ceux qui y demeurent, ſont des anges.

Entrons dans une Communauté, voyons ce qui s'y paſſe, ſuivons les Religieux dans leurs exercices, obſervons-les dans leurs converſations ; ſi nous trouvons parmi eux le ſupport mutuel, ſoyons aſſurés que l'eſprit de Dieu regne parmi eux.

Mais ſi au contraire, ce ſupport ſi néceſſaire, qui forme le lien d'une ſociété religieuſe, ne ſe trouve point parmi eux ; vous n'entendrez dans les converſations, ſoit communes, ſoit particulieres, qu'une cenſure continuelle de la conduite d'autrui.

Tout royaume diviſé, diſoit J. C., *ſera déſolé. Luc. xj. 17.* Toute Communauté Religieuſe dont les membres ne ſeront pas unis par le ſupport mutuel, eſt un royaume de ſatan qui ne ſçauroit long-temps ſubſiſter.

Une perſonne qui croyant trouver la paix & l'union dans une Communauté, n'y trouve au contraire que la diviſion, voudra-t-elle s'y engager ? N'ira-t-elle pas chercher dans une maiſon plus religieuſe, ce qu'elle ne trouve pas dans celle-ci ?

Celles qui s'y ſont engagées ſans avoir bien connu l'eſprit qui y regnoit, ne gémiront-elles pas de ne pouvoir plus rompre des liens qui les attachent à un état où elles ſe trouvent ſi mal aſſociées ?

C'eſt aux Supérieures à remédier à un déſordre ſi contraire à l'eſprit de la charité, & à uſer d'une grande prudence pour faire revivre parmi les filles qu'elles conduiſent, cette réſerve ſur les défauts des autres, ſans laquelle la paix ne ſçauroit ſubſiſter parmi elles.

Car ſans cela elle verra les diviſions & les haines s'introduire, ſe fomenter & s'accroître dans une maiſon où la paix, l'union & la bonne intelligence devroient regner.

Si les défauts d'une de vos ſœurs vous choquent perſonnellement, regardez-les comme autant d'occaſions d'épreuves par où le Seigneur veut vous faire paſſer, & comme autant de ſources de mérite par la pratique de la patience.

Si ces défauts deviennent un mauvais exemple dans votre Communauté, & ſi vous n'avez pas lieu d'eſpérer que celle dont la conduite vous bleſſe, profitera d'un avertiſſe-

ment que vous lui donnerez, avertissez-en la Supérieure, & reposez vous sur elle.

Mais, en ayant recours à son autorité, n'écoutez ni votre humeur ni votre intérêt personnel, un motif plus relevé doit vous conduire dans une démarche semblable.

Faites-là pour la gloire Dieu, qui se trouve intéressée au bon ordre qui doit regner parmi vos Sœurs, ne le faites ni avec aigreur ni par passion, le Seigneur bénira la pureté de vos intentions.

Un motif bien pressant qui doit vous engager à supporter les défauts des autres, c'est que tout le temps de la vie leur est donné pour les corriger.

Telle personne qui vous paroît toujours la même, est souvent aux yeux de Dieu, bien changée & bien différente de ce qu'elle étoit dans son entrée en religion.

Vous ne voyez que la surface de sa conduite, ses actions extérieures, mais vous ne pénétrez pas dans son intérieur, où le Seigneur apperçoit moins d'attache à sa volonté, & un regret plus

ſenſible à la vue des fautes qui lui échappent.

Il ſuffira pour ſon ſalut & pour ſa perfection qu'elle ſoit réformée ſur ſes défauts, lorſque le Seigneur la retirera de ce monde. *Luc XII. 43.*

Que prétendez-vous? Exigez-vous qu'elle ſoit ſi bien corrigée qu'elle ne tombe plus dans aucune des fautes que ſes défauts lui font commettre.

Mais avec tous les efforts que vous avez dû faire pour vous corriger de ceux auxquels vous êtes ſujette, avez-vous ſi bien réuſſi à vous réformer, que vous ne retombiez plus dans aucune faute.

Ne vous en échappe-t-il pas ſouvent pour leſquelles vous voulez qu'on uſe envers vous d'une indulgence que vous refuſez aux autres?

On peut conſerver la paix avec des perſonnes dont les défauts nous bleſſent, quand on ſait les ſupporter.

L'Apôtre S. Paul écrivant aux Galates, les exhortoit à ſe ſupporter les uns les autres, & à conſerver par-là l'union de l'eſprit dans le lien de la paix. *Gal. vj. 2.*

CHAPITRE XV.

De l'oubli du monde.

N'OUBLIEZ jamais que c'eſt par une prédilection toute gratuite que le Seigneur vous a ſéparée du monde, *& vous a choiſie pour faire de vous ſon peuple particulier.* Deut. vij. 6.

En vous appellant à l'état religieux, il vous a ſouſtraite aux dangers que vous y auriez trouvés pour votre ſalut.

Le torrent de la coutume vous auroit entraînée, le charme des exemples vous auroit ſéduite, les paſſions auroient été pour vous un piege continuel dont il vous auroit été bien difficile de vous défendre.

Vous auriez vécu dans l'eſclavage du monde, & il ne vous ſeroit peut-être jamais venu dans l'eſprit de vous récrier contre ſa tyranie, parce que vous l'auriez aimée.

Vous ne vous y ſeriez occupée que de la fortune & des moyens d'y parvenir; vous n'auriez ſoupiré qu'après les plaiſirs

plaisirs & les satisfactions humaines, ou si vous aviez mis des bornes à votre ambition, vous vous seriez accoutumée à une vie molle, délicate & sensuelle, qui ne sçauroit être celle d'un Chrétien.

C'est ainsi que vos jours se seroient écoulés dans l'oubli de Dieu & de votre salut.

Et ne dites point que vous auriez pu y mener une vie bien chrétienne; combien s'en trouve-t-il qui, avec le même pouvoir d'y bien vivre, y vivent néanmoins très-mal, & marchent tranquillement dans la voie large qui les conduit à leur perte ?

Et eu égard au nombre infini des personnes qui s'y perdent, combien peu s'en trouve-t-il qui embrassent les exercices de la vie chrétienne, & qui les rempliſſent avec fidélité ?

Vous devez donc rendre à Dieu de continuelles actions de graces de vous avoir séparée d'un monde qui ne le connoît pas, & dont les maximes contrediront toujours celles de l'Evangile.

Oubliez donc le monde, ma fille, oubliez tout ce que vous y avez vu avant de le quitter, la vanité qui séduit, les dehors trompeurs de l'amitié,

l'intérêt ſordide, les projets de l'ambition, les déguiſemens du menſonge, les ſoupçons de l'avarice, le libertinage & le déſordre.

Il meurt chaque jour dans le monde une infinité de perſonnes qui n'ont eu de Chrétien que le nom, & à peine s'en trouve-t-il quelqu'une qui meure de la mort des Juſtes.

Ne regrettez donc pas le monde, ne vous occupez plus du monde; vous êtes aſſez heureuſe pour avoir échappé à ſes dangers : n'imitez point la femme de Loth, à qui un regard indiſcret ſur Sodome coûta la vie.

Vous êtes ſur la montagne & à l'abri des naufrages ſi ordinaires dans la mer orageuſe du monde : oubliez tout ce que vous y avez laiſſé, ou ſi vous vous en ſouvenez encore, que ce ne ſoit que pour attirer ſur les perſonnes qui vous ſont cheres les graces dont elles ont beſoin.

Celui qui ne hait pas le monde, qui ne hait pas même ſon pere, ſa mere, & même ſon ame, diſoit Jeſus-Chriſt, *ne peut être mon Diſciple*. Luc. xiv. 16.

Ne vous occupez plus des liaiſons que vous y avez formées, des lieux où

vous vous y êtes trouvée, des amuſemens auxquels vous vous y êtes livrée, des plaiſirs que vous y avez goûtés.

Ou ſi les images s'en retracent encore à votre eſprit, écartez-les promptement, & ne vous permettez point de réfléchir ſur la vanité du monde & ſur des fautes que vous devez peut-être encore pleurer.

Craignez qu'en vous en occupant, toute ſéparée que vous en êtes, votre cœur ne s'y attache de nouveau.

Ne recherchez point la viſite de vos parens. De quoi pourront-ils vous entretenir, que de leurs chagrins ou de leurs plaiſirs? Et ces entretiens ſont-ils bien conformes à l'eſprit de votre état? Ne vous affligerez-vous pas avec eux? Ne vous réjouirez-vous pas avec eux? Et ne perdrez-vous pas ainſi la tranquillité de l'ame?

Il eſt naturel, dit-on, de s'intéreſſer à ſes parens; & c'eſt parce que cet intérêt eſt naturel qu'une perſonne Religieuſe doit s'en défendre.

Intéreſſez-vous à leur ſalut; voilà qui eſt conforme à l'eſprit de votre état; priez pour eux, ſollicitez pour eux les graces qui leur ſont néceſſaires pour ſe

ſauver : votre triſteſſe, s'ils ſont dans la peine, ne les ſoulagera pas ; elle vous empêchera de vacquer à vos exercices ſpirituels avec le calme néceſſaire pour les bien remplir ; c'eſt ainſi que vous leur deviendrez moins utile à meſure que vous vous occuperez de leurs chagrins.

CHAPITRE XVI.

Des Récréations.

L'ESPRIT a beſoin de délaſſement ; quelque ſaint que puiſſe être l'état de l'homme ſur la terre, le délaſſement lui eſt permis, parce qu'il lui eſt néceſſaire.

L'eſprit eſt comme un arc qui demeurant trop long-temps tendu, peut venir à ſe relâcher, & à perdre ſa force.

Les Fondateurs des Ordres religieux ont voulu que leurs Diſciples euſſent un certain temps de récréation, & ce temps ſuit immédiatement celui du repas.

Evitez, ma fille, dans vos récréa-

tions, tout ce qui pourroit être contraire à la modeſtie religieuſe.

Il ſieroit mal à une épouſe de Jeſus-Chriſt, de ſe livrer à la diſſipation, dans un temps où ſon eſprit ne doit ſe délaſſer que dans la vue de s'entretenir dans le ſervice du Seigneur.

Les récréations d'une fille qui a quitté le monde, doivent être toutes différentes de celles que prennent les gens du monde, de celles même qui paroiſſent permiſes aux gens du monde.

Evitez particuliérement ce qui ne ſçauroit être permis dans tout autre temps, les conteſtations, les médiſances, les liaiſons particulieres.

Le temps de la récréation doit réunir tous les membres d'une Communauté, vous vous devez également à toutes les perſonnes qui la compoſent.

Evitez donc toute affectation de vous trouver ou de converſer plutôt avec les unes qu'avec les autres, vous devez les aimer toutes également, parce que vous devez les aimer en Dieu & par rapport à Dieu.

Evitez de vous y entretenir des affaires du monde, des événemens

qui ſe paſſent dans le monde, vous devez regarder tout ce qui s'y paſſe comme étranger à une perſonne qui n'appartient plus au monde.

On parle dans le monde des affaires d'état, des intérêts politiques, des alliances des Grands ; on ne brille dans les converſations du monde, qu'autant qu'on y paroît inſtruit de tout ce qui s'y paſſe.

Que ſeroit-ce ſi après avoir quitté le monde, & s'en être ſéparé de corps & de bien, on en conſervoit l'eſprit ?

Ce ſeroit ſans doute un ſcandale dans la religion, ſi on y formoit des converſations toutes mondaines. Peut-on d'ailleurs s'entretenir de tant d'événemens qui arrivent chaque jour à des perſonnes connues dans le monde, ſans tomber dans la médiſance ?

A qui ſera-t-il réſervé de faire entrer dans les converſations, des ſujets appartenans à la religion, qu'à des perſonnes conſacrées à Dieu, & qui doivent mener une vie ſainte juſques dans leurs récréations ?

On trouve quelquefois dans le monde des perſonnes pieuſes qui ſçavent ſancti-

fier leurs délaſſemens, & qui ne mêlent rien que d'innocent dans leurs converſations.

C'eſt que ces perſonnes qui ſeroient l'ornement du Cloître, ſont remplies de l'eſprit de religion qui proſcrit tout ce qui eſt contraire à la vertu.

Qu'eſt-ce qu'une Religieuſe qui court après les nouvelles, qui croit ſe donner un relief dans ſa Communauté en paroiſſant inſtruite de ce qui ſe fait & ſe débite dans le monde.

C'eſt une perſonne qui a renoncé à l'eſprit de religion pour reprendre celui du monde. Oh ! quel compte n'aura-t-elle pas à rendre !

Demandons avec Jérémie *comment cet or, autrefois ſi brillant, s'eſt-il obſcurci, & a-t-il perdu ſon premier éclat ?* Thren. iv. 1.

Comment en eſt-elle venue au point d'attacher une idée de mérite à la connoiſſance de tant de choſes qu'elle n'a aucun intérêt de ſavoir, qu'elle a au contraire tant d'intérêt d'ignorer ?

Qui peut eſtimer ces ſortes de connoiſſances dans une perſonne conſacrée à Dieu, morte au monde, & dont toute la vie doit être cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu. *Coloſſ. III. 3.*

Qui pourra voir ſans étonnement une Religieuſe inſtruite des nouvelles du monde & de la Cour, des anecdotes ſouvent ſcandaleuſes concernant des perſonnes connues dans le monde?

Que pourra-t-on penſer en l'entendant débiter ces ſortes de nouvelles, & prétendant ſe faire un mérite de les avoir appriſes?

Dans les premiers temps de ſon inſtitut, dans ces temps de ferveur & de ſainteté, on en auroit averti une Supérieure, & elle auroit ſéparé pour un temps des converſations des autres, celle qui les auroit mal édifiées par un pareil exemple.

On auroit gémi de ſon aveuglement, & on auroit prié le Seigneur de faire revivre en elle l'eſprit de ſon état.

Apprenez delà, ma fille, quel éloignement & quel mépris vous devez concevoir pour tout ce qui concerne le monde, & les divers événemens qui y arrivent chaque jour, & qui deviennent le ſujet des converſations du monde.

Vous ne lui appartenez plus, tout ce qui s'y paſſe doit vous être étranger; ne cherchez plus que les choſes

d'en-haut, ne vous entretenez plus que des affaires de votre état, c'eſt le moyen de conſerver l'eſprit de votre vocation, & d'avancer dans la vertu.

CHAPITRE XVII.

Des Converſations particulieres.

NE vous livrez pas indiſcretement à toutes ſortes de converſations, il y en a d'innocentes & elles ſont permiſes, on peut s'y livrer ſans reproche & ſans aller contre l'eſprit de ſon état, telles ſont celles qui regardent les emplois dont on eſt chargé, & les exercices communs de la maiſon.

Il y en a d'indiſcretes, & ce ſont celles qui regardent la maniere dont les autres rempliſſent leurs devoirs, principalement lorſque ces converſations intéreſſent les perſonnes pour leſquelles on ne ſe ſent point du penchant.

Il eſt bien rare qu'on n'ait à ſe reprocher d'avoir cenſuré leur conduite

ou d'en avoir fait le ſujet de quelques railleries déplacées.

Il y en a enfin de criminelles & qui violent ouvertement les regles de la charité; on s'entretient des défauts d'autrui, de l'humeur, du caractere des manieres des autres, on les cenſure, on les blâme, & on les fait blâmer.

Des filles qui ne tiennent plus au monde, qui ignorent ce qui s'y paſſe, trouvent dans le ſein de leur propre maiſon le ſujet de leurs converſations.

Il s'en trouve, qui, remplies d'une ſainte émulation pour la vertu, & touchées de l'exemple de quelques particulieres plus ferventes, leur donnent dans leurs converſations, les éloges qu'elles méritent.

Elles s'animent par ces ſages entretiens, à imiter des exemples qui les touchent.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter que dans les maiſons religieuſes, les converſations particulieres ne roulaſſent que ſur le bonheur d'être ſeparé du monde & de s'être engagé dans le ſervice de Dieu.

Qu'on s'y entretînt des infidélités, où l'on peut-être tombé dans l'accompliſſement de ſes regles, des fautes que l'on commet, pour ne pas avoir réſolu bien ſincérement de ne plus les commettre.

Qu'on y rappellât l'obligation où l'on eſt de ſe perfectionner de jour en jour, d'ajouter de nouvelles vertus à celles que l'on a déja pratiquées.

De devenir plus humble, plus obéiſſant, plus mortifié, plus indulgent pour les fautes des autres.

Des ſages entretiens ſur la piété & ſur les vérités de la religion, ſi peu connus du monde, devroient ſe former continuellement parmi les perſonnes religieuſes.

Chacun dans le monde s'y entretient des différens intérêts de ſon état, les paſſions ont leur langage, l'ambitieux y parle des moyens de parvenir, l'avare de la conſervation & de l'accroiſſement de ſes richeſſes, le voluptueux de ſes plaiſirs.

Concevez donc, ame religieuſe, quels doivent être les ſujets de vos entretiens, vous qui avez fait un divorce éternel avec le monde, pour ne vous

occuper que de Dieu & des moyens de le posséder.

Celui, dit Jesus-Christ, *qui appartient à la terre, parle de la terre*; on le voit chaque jour dans le monde, où les hommes ne s'occupent que du monde, ne parlent que des affaires du monde. *Joan. III. 31.*

Il ne doit pas en être de même d'une personne religieuse, dont toutes les pensées, les paroles, les actions, sont consacrées à la gloire de Dieu.

Et que pourroit penser une personne du monde, qui allant visiter une Religieuse & croyant s'édifier & se consoler auprès d'elle, la trouveroit instruite de toutes les nouvelles du monde, & ne l'entendroit converser que du monde.

Est-ce donc-là, pourroit-elle penser, cette fille consacrée à Jesus-Christ, qui a renoncé au monde, & qui est plus instruite de ce qui se passe dans le monde que si elle y avoit resté.

Qu'est-ce donc qu'une maison Religieuse, & de quoi s'y occupe-t-on? *Leur bouche y est consacrée à Dieu, & leur langue ne parle que des choses de la terre.* Ps. LXXII. 9.

C'eſt ainſi que la conduite d'une Religieuſe qui aura conſervé l'eſprit du monde, & qui, ſous l'habit religieux entretiendra en elle le goût du monde, deviendra un ſujet de mauvaiſe édification pour les perſonnes même du monde.

Saint-Bernard gémiſſoit de la dure néceſſité où il ſe trouvoit, de s'occuper des affaires du monde, & ſe regardoit comme la chimere de ſon ſiecle, à cauſe de l'oppoſition qu'il appercevoit entre l'obligation de converſer avec le monde, & la ſolitude de ſon état.

Il n'en eſt pas de même d'une Religieuſe mondaine, qui témoigne le plus grand empreſſement d'apprendre ce qui ſe paſſe dans le monde ; & qui s'imagine briller auprès des gens du monde, par la connoiſſance des nouvelles publiques qu'elle étale à leurs yeux.

C'eſt ce qui fait que ces perſonnes ſe retirent vuides de l'édification & de la conſolation qu'elles étoient venues chercher auprès de cette Religieuſe.

Pour vous, ma fille, ſuivez le conſeil que je vous donne ; ſi des perſonnes du monde viennent vous viſiter, gardez-vous bien de leur témoigner aucune

envie d'apprendre ce qui se passe dans le monde.

Tâchez de tourner toutes leurs conversations du côté de la religion ; il y en a qui en seront édifiées & à qui la visite qu'elles vous auront faite deviendra utile.

Si d'autres n'aiment pas à s'édifier auprès de vous, elles vous laisseront tranquille & ne viendront plus vous importuner.

CHAPITRE XVIII.

De l'obligation & de la maniere de vivre sous l'empire de Dieu.

MA fille, depuis l'instant où vous vous êtes consacrée à Dieu, vous vous êtes assujettie à sa volonté d'une maniere toute particuliere, & vous vous êtes engagée à vous y conformer tous les jours de votre vie.

C'est à cette conformité que le Seigneur a attaché votre contentement & votre bonheur.

Qu'est-ce que le bonheur d'une ame

religieuſe ? C'eſt du côté de cette ame, le témoignage qu'elle ſe rend de ſervir Dieu comme il veut être ſervi ; & du côté de Dieu, la ſatisfaction qu'il fait reſſentir à cette ame, pour commencer de récompenſer ſa fidélité.

Soyez conforme à la volonté de Dieu, vous êtes aſſurée de goûter le bonheur de votre état ; mais ſi vous ne faites pas de ſa volonté la regle de votre conduite, vous ne devez pas vous attendre à le goûter.

Or, cette volonté, vous la trouvez exprimée dans vos regles & dans la volonté de votre Supérieure.

Je dis d'abord dans vos regles auxquelles le Seigneur a voulu vous aſſujettir en vous appellant à l'état que vous avez embraſſé. J'ajoute à la volonté de votre Supérieure, qui vous tient la place de Dieu, & qui eſt l'interprete viſible de ſa volonté ſur vous.

Vous lever à une certaine heure, ſoit du jour, ſoit de la nuit, voilà la volonté de Dieu ; vous rendre au chœur pour l'office ou pour l'oraiſon, voilà ſa volonté ; garder le ſilence à certaines heures, vous rendre à la récréa-

tion, pour vous y édifier avec vos sœurs, voilà ce qu'il exige.

Mais tous ces différens devoirs pour être remplis d'une maniere digne de Dieu, doivent être remplis avec exactitude, ce n'est pas assez, ils doivent l'être avec ponctualité.

Quand la cloche vous appelle à vos devoirs, regardez ce signe comme celui de la volonté de Dieu, & persuadez-vous que quand Dieu parle, il n'y a pas à balancer, il n'y a pas même à réfléchir.

Une Religieuse qui quitte tout pour aller au service de Dieu, peut se flatter d'être soumise à son empire.

Mais celle qui balance, qui differe à se rendre, qui n'arrive au chœur qu'après que les autres s'y sont rendues, soumet la volonté de Dieu à la sienne, & ne sçauroit se flatter de vivre sous l'empire de Dieu.

Elle porte le joug au gré de sa volonté, mais non pas au gré de celle de Dieu; & ce n'est pas à cette maniere de le porter que le Seigneur a attaché les consolations intérieures & la joie de le servir.

Qu'elle ne ſe plaigne donc pas de ne point goûter le bonheur de ſon état ; elle ne doit s'en prendre qu'à ſon peu de ferveur.

Car la ferveur ne conſiſte pas dans les conſolations intérieures que l'on reſſent, elle conſiſte dans la ponctualité avec laquelle on ſe rend à ſes devoirs, dans la vue de ſervir Dieu comme il mérite d'être ſervi.

Que le Seigneur ſoit ſervi de cette maniere dans une Communauté religieuſe, on dira avec raiſon que cette Communauté eſt fervente, & que le Seigneur y eſt ſervi comme il mérite de l'être.

Cette ferveur s'y entretiendra par l'exemple, tout le monde y ſera content, parce que le Seigneur témoigne par les ſatisfactions qu'il répand dans ces ames, qu'il eſt content de la maniere dont il en eſt ſervi.

Mais qu'une Communauté ſoit tombée dans le relâchement, qu'on n'y rempliſſe ſes devoirs que d'une maniere imparfaite & languiſſante, on ne doit point s'attendre à goûter des ſatisfactions qui ne ſont réſervées qu'à la ferveur.

Si vous êtes tombée dans le relâchement, hâtez-vous de vous renouveller dans l'esprit de votre vocation.

Vous vivez sous l'empire de votre volonté & non point sous l'empire de celle de Dieu.

Quelle récompense pouvez-vous espérer du côté de Dieu, qui ne s'est engagé à récompenser que les ames qui soumettent leur volonté à la sienne.

Il y a cependant déja plusieurs années que vous ne vivez plus sous l'empire de Dieu, ne pensez-vous jamais à la maniere dont doit se terminer une vie si mal commencée ?

N'avez-vous pas à vous reprocher encore les mauvais effets qu'a produit l'exemple de votre lâcheté & de votre peu de ferveur ?

Non-seulement vous ne servez pas Dieu comme vous le devez, mais vous faites tout ce qu'il faut pour empêcher qu'il ne soit servi par les autres comme il l'exige.

Vous avez donc à vous imputer le peu de progrès qu'ont fait dans la voie de la perfection, plusieurs personnes de votre Communauté, dont le Seigneur avoit attaché l'avancement au

bon exemple qu'elles étoient en droit d'attendre de vous.

CHAPITRE XIX.

Conduite & malheur d'une Religieuse qui vit selon sa propre volonté.

O vous, qui après vous être engagée à vivre sous l'empire de Dieu, ne vivez dans la religion que sous l'empire de votre propre volonté, connoissez le malheur de votre état, & hâtez-vous d'y apporter remede.

Persuadez-vous pour cela que vous avez renoncé à tendre à la perfection, & que ce renoncement devient nécessairement la source des regrets que vous vous préparez après cette vie.

Vous avez renoncé au desir de servir Dieu comme il l'exige, vous avez brisé les liens qui vous attachoient à l'accomplissement de sa volonté, & vous vous êtes accoutumée à ne plus vous y soumettre. *Jerem. 11.* 20.

Car ne pensez pas que vous faites la volonté de Dieu en ne vous assu-

jettiſſant à vos regles que comme il vous plaît ; votre volonté n'eſt pas la regle de vos actions, mais c'eſt la volonté de Dieu que vous ne ſuivez pas.

Si vous n'avez rempli aujourd'hui vos devoirs qu'avec lâcheté, ſi vous ne vous êtes point rendue à vos exercices avec ponctualité, vous ne vous y êtes point rendue comme Dieu l'exige, & par conſéquent vous n'avez point vécu ſous l'empire de Dieu.

Que gagnez-vous à vous ſouſtraire ainſi à la volonté de Dieu ? Avez-vous lieu d'être contente de vous-même, lorſque vous pouvez vous dire à la fin de la journée, que vous n'avez rien fait comme Dieu vouloit que cela ſe fît.

Les perſonnes qui veulent être conformes à la volonté de Dieu & qui ſe font gloire de vivre ſous ſon empire, ſe reprochent les moindres retardemens dans leurs devoirs & leurs exercices de piété, & ne ſe réjouiſſent que lorſqu'elles peuvent ſe rendre ce témoignage, qu'elles ont agi au gré de Dieu, pendant toute la journée.

Quand pourrez-vous vous rendre

un témoignage auſſi ſatisfaiſant ? Ce ſera lorſque vous aurez bien conçu combien il eſt glorieux de vivre ſous l'empire de Dieu.

Quand les Iſraélites demanderent un Roi, ils oublierent combien il étoit glorieux pour eux d'avoir un Dieu pour conducteur & pour guide.

Ils voulurent avoir un Roi comme les autres nations, & ils préférerent le gouvernement d'un homme à celui de Dieu.

C'eſt ce que le Seigneur répondit à Samuel, lorſqu'il lui dit, *ce n'eſt pas vous que ce peuple rejette, mais c'eſt mon empire qu'il dédaigne, afin que je ne regne plus ſur lui.* I. Reg. VIII. 7.

Si votre regle pouvoit ſe plaindre à Dieu de vos infidélités, le Seigneur ne pourroit-il pas lui dire comme à Samuel, c'eſt mon empire & ma volonté que cette fille dédaigne, parce qu'elle ne veut plus que je regne ſur elle.

Pouvez-vous ſoutenir, ame infidelle, tout le poids d'un ſemblable reproche ? Vous ne voulez plus que le Seigneur regne ſur-vous, vous avez ſecoué ſon joug, & vous en avez retranché tout

ce qui paroiſſoit inſupportable à votre lâcheté. *Jerem. 11. 20.*

Vous ne vous conduiſez plus ſelon ſa volonté, & vous lui avez préferé la volonté d'une nature impatiente & toujours prete à ſecouer tout ce qui la contrarie & la gêne.

Qu'avez-vous donc qui vous diſtingue des gens du monde, qui vivent au gré de leurs deſirs, & qui ne conſultent dans leur conduite qu'une volonté capricieuſe & changeante ?

Eſt-ce en vivant ſelon le monde & comme on vit dans le monde que vous prétendez tendre chaque jour à la perfection, car c'eſt-là ce qui eſt eſſentiel à votre état?

Oh que les perſonnes qui vivent ainſi, ſe trouveront ſurpriſes aux approches de leur mort !

Que leur reviendra-t-il de toutes les infractions de leurs regles, & de la lâcheté avec laquelle elles auront préféré la trompeuſe ſatisfaction de vivre à leur gré, au bonheur de porter le joug de Jeſus-Chriſt, & de lui aſſujettir les réſiſtances de la nature ?

Dans ces derniers momens où toutes

les vaines satisfactions qu'elles ont goûtées contre la volonté de Dieu, seront passées, il ne leur en restera qu'un triste souvenir, qui ne servira qu'à les confondre.

Alors elles voudroient s'être fait violence, avoir pratiqué les vertus les plus austeres, avoir donné le bon exemple par la régularité la plus exacte.

Mais l'Esprit-Saint nous apprend que les desirs des pécheurs périront avec eux, parce que ces desirs ne changeront rien dans la conduite qu'ils ont menée, & que c'est cette conduite que le Seigneur jugera. *Ps. III. 9.*

CHAPITRE XX.

De la jalousie pour les emplois des autres.

MA fille, si vous ne cherchez qu'à vous conformer à la volonté de Dieu, il doit vous être indifférent d'être chargée d'un emploi ou d'un autre.

Persuadez-vous que celui dont votre Supérieure vous a chargée, est celui

où le Seigneur veut que vous le ſerviez.

Si vous vous ſentez de la répugnance à le remplir, admirez les diſpoſitions de la Providence, & les ſoins qu'elle prend de vous faire avancer dans la perfection.

Car ſi vous êtiez chargée d'un emploi pour lequel vous vous ſentiriez un penchant naturel, vous auriez bien moins d'occaſions de mérite, que dans celui pour lequel vous vous ſentez de la répugnance.

Dans le premier, vous ne ſuivriez peut-être en en rempliſſant les fonctions, qu'un penchant naturel, qui ne mérite rien pour le ciel.

Mais en rempliſſant les devoirs du ſecond, vous êtes dans l'heureuſe ſituation de contrarier ſans ceſſe la nature, & de faire chaque jour de nouveaux ſacrifices à Dieu.

N'enviez donc point les emplois dont les autres ſont chargées, vous ne ſoupireriez qu'après quelques ſatisfactions paſſageres, & vous oublieriez que toutes vos œuvres ſont conſacrées à l'immortalité.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe travailler pour

SOUVENIR DU PÈLERINAGE

AU SANCTUAIRE DE

SAINT-ANTOINE DE PADOUE

DESSERVI PAR LES PP. FRANCISCAINS

Près Brive (Corrèze)

Litanies de Saint Antoine de Padoue [1]

(1) Ces Litanies ont été tirées d'un document très-ancien, destiné à la piété des pèlerins de l'époque et portant un titre glorieux, qui dit à lui seul, plus que tous les éloges, ce qu'était le pèlerinage de Saint-Antoine dans les siècles derniers. Voici ce titre : « *LITANIES DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE,* DONT LA GROTTE, FAMEUSE PAR LES MIRACLES ET LES GUÉRISONS QUI S'Y OPÈRENT TOUS LES JOURS, EST PRÈS DE BRIVE, EN LIMOUSIN. »

RÉPONS MIRACULEUX

COMPOSÉ PAR SAINT BONAVENTURE

En l'honneur de Saint-Antoine

Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt,
Ægri surgunt sani.

℟. Cedunt mare, vincula;
Membra resque perditas.
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

Pereunt pericula,
Cessat et necessitas.
Narrent hi qui sentiunt ;
Dicant Paduani.

℟. Cedunt mare, vincula;
Membra resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

Gloria Patri, et Filio
Et Spiritui Sancto.

℟. Cedunt mare, vincula;
Membra resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

℣. Ora pro nobis, Beate Antoni.
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS

Ecclesiam tuam, Deus, Beati Antonii Confessoris tui, deprecatio votiva lætificet, ut spiritualibus semper muniatur auxiliis et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Cent jours d'indulgence à ceux qui récitent ce Répons, et indulgence plénière, aux conditions ordinaires, à ceux qui l'auront récité tout un mois. (Pie IX, 25 janvier 1866.)

Nota. — Les Fidèles qui désirent envoyer des recommandations de prières doivent s'adresser au R. P. Gardien des Franciscains, à Brive (Corrèze).

Chez M. Brion, 41, rue Saint-François, à Bordeaux
La douzaine..... **30** cent.

Bordeaux. — Imp. A. Samie, rue du Parlement-St-Pierre, 16.

pour Dieu lorſqu'on eſt chargé d'un emploi pour lequel on ſe ſent de l'inclination.

Mais comprenez la différence qui ſe trouve entre deux perſonnes dont l'une a une inclination naturelle pour l'emploi dont elle eſt chargée, & dont l'autre n'a que de la répugnance.

La premiere, eſt expoſée à n'agir que par l'impulſion du penchant naturel, & à oublier que c'eſt Dieu qui l'a chargée de cet emploi.

La ſeconde au contraire, qui n'agit que parce que Dieu l'a appliquée à l'emploi dont elle eſt chargée, remporte chaque jour des nouvelles victoires ſur elle-même, & fait triompher Dieu des répugnances de ſa nature.

Il peut arriver qu'une ſecrete antipathie devienne le principe de la jalouſie qu'on a à l'égard d'une perſonne chargée d'un emploi pour lequel on ſe ſent du penchant.

Et pour lors ce n'eſt pas tant l'emploi dont elle eſt chargée que l'on envie, on eſt encore plus affligé de le voir entre ſes mains, par la raiſon qu'on ſe ſent mal affecté pour elle.

Gardez-vous bien de nourrir dans

votre ame une averſion ſecrete, qui, quoi qu'elle ne ſoit pas un péché lorſqu'elle n'eſt pas volontaire, peut néanmoins devenir la ſource d'un grand nombre de fautes.

Si vous ne cherchez que l'accompliſſement de la volonté de Dieu, vous ſerez bien aiſe de la voir s'accomplir dans les emplois dont les autres ſont chargées comme dans celui qui vous eſt confié.

Mais ſi vous êtes jalouſe des emplois des autres, regardez cette jalouſie comme une preuve que vous cherchez moins l'accompliſſement de la volonté de Dieu, que la ſatisfaction de faire la vôtre.

Et dès-lors pouvez-vous avoir la confiance que vous êtes conforme à la volonté de Dieu qui doit être la regle de la vôtre ?

CHAPITRE XXI.

De la pratique du ſilence.

MA fille, accoutumez-vous à penſer que *chaque choſe a ſon temps ; il y a un temps de parler & un temps de ſe taire.* Eccle. III. 7.

Lorſque vous êtes entrée en religion, vous vous êtes engagée à obſerver les regles de votre état ; or ces regles vous aſſujettiſſent au ſilence dans certains temps de la journée.

C'eſt donc la volonté de Dieu, que vous reteniez votre langue & que vous interrompiez tout commerce avec les créatures, dans le temps où il vous apprend par votre regle que ſon intention eſt que vous gardiez le ſilence.

Cependant combien de fois ne vous arrive-t-il pas de manquer à la regle du ſilence dans les heures où votre regle vous le preſcrit.

Vous penſez peut-être ne pas faire un grand mal en vous permettant de former quelques converſations dans les heures du ſilence.

Mais ne comptez vous pour rien la tranſgreſſion de la Loi de Dieu, le mauvais exemple que vous donnez à toutes les perſonnes de votre Communauté que vous rendez témoins de votre irrégularité ?

Jugez de ce mauvais exemple, par l'édification que vous donneriez, ſi l'on appercevoit en vous une exactitude

ſcrupuleuſe à obſerver le ſilence aux heures où la regle vous le preſcrit.

La ſimple connoiſſance que Dieu veut que vous gardiez le ſilence dans certains temps, ne doit-elle pas vous ſuffire pour vous y aſſujettir?

Que vous avez peu d'empire ſur vous-même, ſi vous ne pouvez prendre ſur vous de retenir votre langue.

L'Apôtre ſaint Jacques vous avertit que *ſi quelqu'un s'imagine être Religieux, & qu'il ne mette point un frein à ſa langue, mais qu'il laiſſe diſſiper ſon cœur, ſa religion eſt vaine.* Jac. I. 26.

Et il vous dit ailleurs, *ſi quelqu'un ne peche point en parlant, c'eſt un homme parfait.* Jac. III. 2.

Que vous êtes éloignée de cette perfection, ſi non-ſeulement vous ne ſçavez point conduire votre langue dans les temps où il vous eſt permis de parler, mais ſi vous ne ſçavez pas la retenir dans les heures du ſilence.

Dans combien de fautes ne tombez-vous pas chaque jour, par la liberté que vous vous donnez, de parler ſans néceſſité !

Vous ne réfléchiſſez jamais ſur l'oppoſition qui ſe trouve entre la liberté

que vous prenez de dire tout ce qui vous vient dans l'esprit, & l'obligation où vous êtes de tendre chaque jour à la perfection.

Soyez assurée que vous n'y parviendrez jamais, si vous ne vous accoutumez à parler peu & à vous rendre maîtresse de votre langue.

Le Seigneur ne vous a conduite à la solitude que pour parler à votre cœur, mais à quoi vous servira qu'il vous parle, si votre dissipation vous empêche de l'écouter. *Osée. ij. 14.*

Les Disciples qui écoutent le Maître qui les instruit gardent le silence ; mais s'ils se dissipoient lorsqu'il parle, il cesseroit de parler, suivant cette maxime de l'Esprit-Saint : *ne parlez pas lorsqu'on ne vous écoute pas.* Eccle. xxxij. 6.

Si le désordre s'est introduit dans une Communauté, il est impossible d'y rétablir l'esprit intérieur, si l'on n'y pratique le silence.

Une trop grande dissipation y a introduit le désordre. Le recueillement & le silence sont absolument nécessaires pour y rétablir la régularité.

C'est pour cela que dans tous les ordres Religieux le silence est recommandé

dans les endroits communs ; tels que ſont le Chœur, le Cloître, les Dortoirs, & généralement dans toute la maiſon dans certaines heures.

Vous livrez-vous jamais à des converſations inutiles que votre conſcience ne vous le reproche ? Et ſi vous vous plaignez de ne faire aucun progrès dans la vertu, ne devez-vous pas l'attribuer à la facilité avec laquelle vous vous répandez en diſcours peu néceſſaires.

L'Auteur du Livre de l'Imitation vous apprend que c'eſt dans le ſilence & dans le repos que l'ame pieuſe profite, & qu'elle découvre les myſteres cachés de l'Ecriture. *Imit. Chriſti, l. 1. C. xx.*

Elle y trouve des ruiſſeaux de larmes ; elle ſe lave & ſe purifie toutes les nuits, afin de devenir d'autant plus familiere avec ſon Créateur, qu'elle eſt plus éloignée des embarras du ſiecle.

C'eſt une choſe louable pour un Religieux, ajoute-t-il, de ſortir rarement, de fuir d'être vu, & de ne vouloir pas même voir les hommes.

Tâchez donc, ma fille, de vous accoutumer au ſilence ; dans vos récréations même, vous pouvez le pratiquer en évitant les plaintes, les rapports,

les murmures, les médiſances, & une trop grande diſſipation.

Dans les lieux communs, pratiquez-le en parlant ſi bas, que votre voix ne puiſſe pas être entendue des perſonnes qui s'y trouvent ou qui ſont dans leurs cellules.

Dans les heures du ſilence, ſi quelque néceſſité vous contraint de parler, faites-le d'une voix ſi baſſe, que vous ne puiſſiez être entendue que de la perſonne à qui vous vous trouvez obligée de parler.

Vous prouverez au Seigneur le reſpect que vous avez pour ſa volonté dans ce qui regarde le ſilence qui vous eſt preſcrit par vos regles.

CHAPITRE XXII.

Du ſoin qu'on doit prendre de ne point mortifier les autres dans ſes paroles.

CONSIDÉREZ que ſi la loi naturelle vous défend de faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même, il n'eſt pas moins con-

forme aux principes de la Religion d'éviter tout ce qui peut déplaire aux perſonnes avec qui vous vivez.

L'Apôtre S. Paul écrivant aux Romains, leur rappelle qu'ils ſont tous un même corps en Jeſus-Chriſt ; mais il ajoute qu'ils ſont tous les membres les uns des autres. *Rom. xij. 5.*

Il les exhorte à avoir les uns pour les autres une amitié fraternelle, & à ſe prévenir les uns les autres par des manieres honnêtes.

Voilà l'eſprit du Chriſtianiſme, le monde lui-même a ſenti la néceſſité de cette prévenance mutuelle, puiſqu'il en fait un précepte dans l'éducation qu'il donne à la jeuneſſe.

Mais la différence qui ſe trouve entre l'éducation chrétienne & l'éducation mondaine, c'eſt que la premiere va plus loin que l'autre.

Celle-ci vous enſeigne à avoir pour tout le monde des manieres affables & douces, c'eſt-à-dire, à ne rien préſenter dans l'extérieur qui puiſſe offenſer perſonne.

Mais l'éducation chrétienne ne ſe borne pas là, elle inſpire des ſentimens de douceur & d'honnêteté à l'égard du

prochain ; elle apprend à prévenir ſon ſemblable par des manieres honnêtes.

A lui faire part de ce que l'on a lorſqu'il eſt dans la néceſſité, à bénir ceux qui nous perſécutent, à partager leurs plaiſirs & leurs peines, à n'avoir avec eux qu'un même eſprit. 13. 14. 15. 16.

Elle nous apprend à ne point nous eſtimer au-deſſus des autres, à nous accommoder à ceux qui ſont au-deſſous de nous ; à ne rendre à perſonne le mal pour le mal ; à ne rien faire que d'honnête, non-ſeulement devant Dieu, mais devant les hommes. 17.

Elle exige enfin que nous ne nous laiſſions pas ſurmonter par le mal, mais que nous ſurmontions le mal par le bien.

Rapprochez maintenant votre conduite de ces principes que l'eſprit du Chriſtianiſme vous donne, & que vous êtes plus étroitement obligée de ſuivre, puiſqu'en qualité de Religieuſe vous êtes obligée de tendre ſans ceſſe à la perfection.

Etes-vous du nombre de ces perſonnes dont le caractere n'a pu ſe former aux principes de l'éducation du monde, & a plus de peine encore à

adopter les maximes de l'éducation religieuſe ?

Avez-vous juſqu'à préſent aſſez gagné ſur vous-même pour ne point répondre avec aigreur à une parole qui vous déplaît.

Ne vous arrive-t-il jamais de dire à perſonne des paroles mortifiantes, de chercher à faire de la peine à quelqu'une de vos Sœurs ?

Si cela eſt, ne ſentez-vous point combien vous devez être à charge aux perſonnes dont le caractere eſt doux & tranquille.

Mais lorſqu'il vous arrive d'avoir mortifié quelqu'une d'entre elles, ſçavez-vous aſſez vous rendre juſtice pour vous croire obligée de remédier à la peine que vous lui avez faite ?

Il n'eſt pas rare de trouver des perſonnes ou aſſez injuſtes ou aſſez peu inſtruites, pour ſe diſpenſer de faire la moindre ſatisfaction à la perſonne qu'elles ont offenſée.

Elles croient qu'il ſuffit de reprendre avec elle un air honnête & tranquille, & de lui parler comme on le faiſoit avant l'offenſe.

Et que font-elles par-là que ce

qu'elles ſeroient obligées de faire, quand elles ne lui auroient donné aucun ſujet de mécontentement ?

Ce n'eſt donc point là cette ſatisfaction à laquelle la perſonne offenſée a droit de prétendre, & dont Jeſus-Chriſt vous fait une loi expreſſe. *Matt. v.* 24.

Vous lui avez fait perdre ſa tranquillité, il s'agit de la lui faire recouvrer, vous avez aigri ſon cœur, il s'agit de le radoucir.

N'écoutez donc point votre amour-propre qui vous empêche de l'aller trouver ſous le vain prétexte qu'elle ne vous donne aucune marque de reſſentiment & d'aigreur.

Vous ne ſçavez pas ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, mais dans quelque ſituation qu'elle puiſſe ſe trouver, quelque vertu qu'elle pratique en ne permettant point à ſa douleur de ſe manifeſter, il eſt certain qu'elle a ſenti votre mauvais procédé, & Jeſus-Chriſt vous ordonne de lui ſatisfaire.

Priez-la donc d'oublier le ſujet de mécontentement que vous lui avez donné, & ſoyez à l'avenir plus attentive à éviter tout ce qui pourroit la bleſſer.

Gardez-vous bien de vous préſen-

ter à la Sainte-Table, avant d'avoir fait une démarche dont Jesus Christ vous fait un précepte exprès.

Quel scandale ne donneriez vous point à la personne offensée, & à toutes celles qui sont instruites de la conduite que vous avez tenue à son égard !

Si vous ne voulez pas être exposée à des démarches dont votre amour-propre est allarmé, évitez avec soin les fautes qui peuvent les rendre nécessaires.

CHAPITRE XXIII.

Du soin de réprimer l'impatience & l'humeur. La voix du bien-aimé.

D'OU vient, ma fille, l'agitation où je vous vois, l'amertume de votre cœur & le trouble où vous êtes ? Qui a pu vous faire perdre le calme de votre ame ?

N'est-ce pas là le fruit du peu de soin que vous avez pris jusqu'ici de réprimer votre impatience & de combattre votre humeur ?

Avez-vous pu vous attendre à n'avoir rien à souffrir dans la religion où ma providence vous a conduite ?

Je ne vous y ai placée que pour vous y faire tendre sans cesse à la perfection, pour vous y faire pratiquer l'abnégation de vous-même, & vous faire ainsi mourir insensiblement à vous-même.

Cependant la moindre contrariété suffit pour vous mettre hors de vous-même, votre ame vous échappe avec la patience, & l'une & l'autre suivent aveuglément l'humeur à laquelle vous vous abandonnez.

Je suis chargé d'une croix dont la pesanteur m'accable, j'implore votre secours, pour m'aider à supporter un si pénible fardeau, mais c'est en vain, vous vous refusez à me donner un foible soulagement.

Ah ! tandis que je souffre pour vous, refuserez-vous de souffrir avec moi ; ce qui vous met hors de vous-même, n'est qu'une très-légere partie de mes souffrances, & vous refusez de la partager.

Lorsque vous vous êtes consacrée à moi & que vous avez formé les liens de l'union la plus étroite avec

moi, avez-vous bien connu la nature de vos engagemens ?

Seriez-vous devenue l'épouſe d'un Dieu crucifié, ſans vouloir vous unir à ſes ſouffrances ?

Et d'ailleurs que peuvent être vos ſouffrances, en comparaiſon de tout ce que j'ai ſouffert pour vous ?

Ma tête a été couronnée d'épines, mon viſage a été couvert de crachats, j'ai reçu un ſoufflet ſans me plaindre, j'ai été déchiré à coups de fouets, mes pieds & mes mains ont été attachés à la croix & percés de gros clous ; j'ai été abreuvé de fiel & de vinaigre, j'ai ſouffert les inſultes & les railleries les plus ſanglantes, & j'ai expiré ſur la croix.

Avant de conſommer le ſacrifice de mon amour pour vous, non-ſeulement je ne me ſuis point livré à l'indignation contre mes plus cruels ennemis, mais j'ai tâché de les excuſer & j'ai prié mon Pere pour eux.

D'où vient donc l'animoſité que je découvre dans votre ame ? Oubliez-vous que vous ne pouvez conſerver le caractere de mon épouſe, qu'autant que vous imiterez ma patience ?

Une parole peu ménagée, une marque de mépris, un ſigne de froideur & d'indifférence vous bleſſent ; vous ne pouvez vous réſoudre à étouffer dans votre cœur les murmures de votre amour-propre.

Depuis le tems où vous êtes entrée en religion, vous devriez être morte à vous-même, & avoir acquis la conformité que vous devez avoir avec moi, pour entrer dans ma gloire.

Ne ſavez-vous pas que la couronne n'eſt réſervée qu'à ceux qui auront courageuſement combattu ? 2 *Tim.* 11. 5.

Vous avez à combattre contre votre trop grande ſenſibilité, contre votre impatience & votre humeur ; voilà les véritables ſources de vos plus grandes peines.

Si vous aviez moins d'humeur & de ſenſibilité, mille choſes qui vous déconcertent, ne feroient ſur vous que de légeres impreſſions.

Conſidérez donc que toutes les peines qui vous arrivent, vous viennent de moi, & eſtimez-vous heureuſe du ſoin que je prends de vous faire partager mes ſouffrances.

Que je me ſerve pour vous faire

ſouffrir de telle ou de telle perſonne ; cela doit vous être indifférent.

Ne conviendrez-vous pas que je ſuis le maître de choiſir les inſtrumens dont il me plaira de me ſervir pour vous faire ſouffrir ?

Regardez donc comme un choix de ma providence, celui que j'aurai fait des perſonnes dont vous aurez à vous plaindre.

Et auſſi ſoumiſe que David, dites avec lui, *laiſſons-les faire, c'eſt le Seigneur qui leur a ordonné de me faire ſouffrir.* 2. Reg. XVI. 10.

Dans ces ſentimens, vous direz comme lui, *j'ai gardé le ſilence*, Seigneur, *& je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre, parce que j'ai fait attention que le coup qui me bleſſoit, partoit de votre main adorable.* Pſ. XXXIII. 10.

CHAPITRE XXIV.

De la raillerie.

Combien une Religieuſe doit s'en abſtenir à l'égard des autres, & ſe renfermer dans les bornes de l'humilité.

MA fille, ſi le Seigneur vous a donné un eſprit plus pénétrant, & le talent de vous exprimer avec plus de facilité qu'à pluſieurs autres, gardez-vous de vous en eſtimer pour cela d'avantage.

Plus le Seigneur vous aura favoriſée par la vivacité & la pénétration de votre eſprit, plus il exigera que vous vous en ſoyez ſervie au profit de ſa gloire.

Un eſprit plus vif & plus pénétrant, n'eſt donné à l'homme que pour lui donner la facilité de mieux concevoir tout ce qu'il doit à Dieu, & les ſoins qu'il doit prendre de lui plaire.

Les talens dont il eſt parlé dans l'Evangile, ne furent donnés aux

hommes que pour les faire valoir au profit de celui de qui ils les avoient reçus.

Mais il n'arrive malheureuſement que trop ſouvent, que l'homme ingrat abuſe des talens qu'il a reçus, pour s'enorgueillir & pour former des prétentions qui le rendent inſupportable.

Il voudra que les hommes avec qui il vit, conçoivent de lui les mêmes idées qu'il s'en forme lui-même, qu'ils le mettent dans une claſſe ſupérieure à celle des autres, qu'on lui cede quand il parle, qu'on s'en rapporte à lui quand il décide, & qu'on ne le contrarie point dans les moyens qu'il emploie pour faire prévaloir ſon ſentiment ſur celui des autres.

Si vous avez plus d'eſprit qu'un autre, gardez-vous bien d'affecter de faire paroître que vous en êtes perſuadée.

Qu'aimez-vous mieux, ou que les autres ſoient perſuadées que vous avez plus d'eſprit qu'elles, & que vous leur paroiſſiez digne de leur eſtime, ou qu'elles s'apperçoivent que vous êtes enflée de votre propre mérite & que vous leur paroiſſiez digne de leur mépris?

Une perſonne qui a plus d'eſprit que les autres, n'en eſt pas pour-cela plus eſtimable, ſi ſon eſprit n'eſt bon.

Il arrive ſouvent qu'une perſonne aſſocie à beaucoup d'eſprit bien peu de ſentiment pour ſes Sœurs.

L'eſprit tranſcendant a ſes défauts comme l'eſprit médiocre, & ordinairement ces défauts deviennent à charge à la ſociété.

Un eſprit qui ſent ſa ſupériorité, cherche à la faire ſentir, & elle ne le fait jamais qu'en humiliant les perſonnes à qui elle s'en prend.

Elle relevera d'un air moqueur une parole peu exacte, une propoſition peu réfléchie qui auront échappé à une autre.

L'envie de briller l'empêchera de ſentir qu'elle bleſſe la délicateſſe des autres, & qu'une raillerie piquante ne peut partir que d'un mauvais cœur.

Une raillerie qui offenſe, ceſſe d'être un amuſement & devient néceſſairement une injure.

Un caractere railleur devient un fléau dans la ſociété, & ne peut que ſe faire déteſter par les perſonnes même les plus patientes.

Ce ne ſont pas les qualités de l'eſprit qui forment les liens de la ſociété, lorſqu'elles ne ſont pas aſſociées aux qualités du cœur.

Si vous êtes de ce caractere, ma fille, renoncez à la douce ſatisfaction d'être aimée, l'orgueil dont vous êtes remplie, écartera les ſentimens de l'amitié, & ils ne ſe formeront jamais dans les cœurs de vos compagnes.

Accoutumez-vous à n'être aimée que de vous ſeule; l'amour-propre exceſſif qui vous aveugle, pourra-t-il jamais vous dédommager d'un ſentiment qui n'a de douceur que quand il eſt réciproque.

Devenez humble, ſi vous le pouvez, chacun rendra juſtice à vos talens, & aux bonnes qualités que le Seigneur vous a données.

Rempliſſez vous d'eſtime pour vos Sœurs, moins favoriſées peut-être que vous dans les qualités de l'eſprit, mais plus enrichies que vous par les qualités du cœur.

Qui vous a dit que dans votre Communauté il ne ſe trouve point pluſieurs perſonnes qui ont plus d'eſprit que vous, & qui paroiſſent en avoir

beaucoup moins, parce que leur modeſtie les empêche d'en faire un orgueilleux étalage?

Qui vous a dit même quil ne ſe trouve pas pluſieurs perſonnes de votre Communauté, qui leur donnent la préférence ſur vous, ſans qu'elles ſoient pour cela plus prévenues en leur faveur?

Elles cherchent à imiter l'humilité de Jeſus-Chriſt, & ne ſe glorifient pas des talens qui ſont en elles.

Imitez leur exemple; les qualités qui ſont en vous, ne viennent pas de vous, pourquoi vous en glorifiez-vous donc, comme ſi vous ne les aviez point reçues ? *I. Cor. IV. 7.*

Apprenez de moi, dit Jeſus-Chriſt, *que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez la paix intérieure.* Matt. xj. 29.

On trouve dans le monde des perſonnes naturellement portées à la raillerie, mais qui ignorent les bornes dans leſquelles on doit la renfermer, pour qu'elle ne devienne pas une offenſe.

Elles ne croient ſouvent que railler, & elles offenſent cruellement, elles

s'en prennent à celles qui ne ſont pas en état de leur repliquer, & ajoutent ainſi la cruauté & la lâcheté, à la raillerie.

On pourroit leur dire, ne vous mêlez pas de railler, vous ne connoiſſez ni les ménagemens qu'on doit à une perſonne dont on veut ſe railler, ni la qualité du ſujet de la raillerie, ni les bornes dans leſquelles on doit ſe renfermer en raillant.

On pourroit dire ſouvent dans la religion la même choſe à des perſonnes accoutumées à railler, mais on pourroit ajouter, que l'eſprit railleur n'eſt point l'eſprit d'un chrétien, moins encore celui d'une perſonne conſacrée à Jeſus-Chriſt.

CHAPITRE XXV.

De la ponctualité avec laquelle on doit se rendre aux devoirs auxquels la voix de Dieu nous appelle.

QUE faites-vous dans un lieu où Dieu ne vous veut pas ? Et pourquoi différez-vous de vous rendre à celui où il vous appelle ?

Vos Sœurs sont déja rendues au chœur ou à l'oraison, elles ont tout quitté pour suivre la voix de Dieu, & pour exécuter ses ordres.

Qui peut vous retenir, soit dans votre cellule, soit dans un lieu commun; lorsque le Seigneur vous ordonne d'en sortir? y a-t-il à balancer & à différer, lorsqu'un Dieu parle & se fait entendre à vous ?

Car enfin, la cloche qui vous appelle est pour vous, ce que l'étoile étoit pour les Mages ; aussi-tôt qu'ils l'eurent apperçue, ils dirent, *voilà le signe d'un grand Roi, allons sans différer.*

Vous devez dire de même lorſque la cloche ſonne & vous appelle à vos devoirs, *voilà le ſigne d'un grand Roi*, voilà la voix de mon bien-aimé qui m'appelle, ſortons, mon ame, d'un lieu où il ne me veut plus, allons le chercher où il eſt & où il veut que je me rende auprès de lui.

Oh qu'une ame bien ſoumiſe à Dieu, & bien pénétrée d'amour pour Dieu, prend de plaiſir & goûte de ſatisfaction en ſe conduiſant ainſi envers Dieu & en pratiquant l'obéiſſance qui lui eſt due.

Quoi de plus doux pour elle que de penſer qu'elle eſt l'épouſe d'un Dieu, qu'elle vit ſous ſes ordres, qu'elle eſt attentive à ſa voix lorſqu'il parle, qu'elle eſt prompte à lui obéir lorſqu'il commande.

Voulez-vous goûter ces douceurs ineffables qui accompagnent le ſervice de Dieu, & qui en deviennent la récompenſe anticipée ?

Occupez-vous du bonheur de lui appartenir, mépriſez tout ce qui n'a pas du rapport à lui, ſongez que vous allez au Ciel où il vous attend, & que les exercices de chaque journée

ſont

ſont autant d'échellons pour vous élever à lui.

Lorſque le Seigneur appella Samuel, ce fidele ſerviteur qui crut entendre la voix du Grand-Prêtre Héli, ſe leva auſſi-tôt pour aller recevoir ſes ordres. *I. Reg. III. 4.*

Héli lui ayant dit qu'il ne l'avoit point appellé, & l'ayant renvoyé pour dormir, il crut entendre de nouveau la voix d'Héli, & ſe leva promptement, pour ſçavoir ce quil demandoit de lui, mais ayant été renvoyé une ſeconde fois il s'endormit.

Reveillé pour la troiſieme fois par la même voix, il courut au Grand-Prêtre, qui comprit que le Seigneur vouloit ſe manifeſter à lui, & qui lui dit de répondre, s'il étoit appellé de nouveau, *parlez, Seigneur, parce que votre ſerviteur vous écoute.*

Admirez l'exactitude & la promptitude du jeune Samuel, à ſe rendre auprès du Grand-Prêtre de qui il croyoit être appellé.

Vous êtes aſſurée lorſque la cloche vous appelle à vos devoirs, que c'eſt le Seigneur qui vous appelle, partez donc ſans différer, vous ne ſçauriez

vous promettre de goûter les délices qui accompagnent le ſervice de Dieu, qu'autant que vous vous y rendrez ponctuellement.

Avec quelle promptitude les Officiers qui environnent un Roi de la terre, exécutent-ils ſes ordres ? A peine a-t-il fini de parler, qu'ils ſe mettent en mouvement pour lui obéir.

C'eſt un Roi, un Souverain qui parle, il mérite d'être obéi en Souverain : qu'eſt-ce donc, quand un Dieu parle & fait connoître ſa volonté ?

Vous fait-il entendre le ſigne du ſilence ? Ayez une exactitude ſcrupuleuſe à le garder, & ſi une abſolue néceſſité vous contraint de proférer quelque parole, gémiſſez de l'obligation indiſpenſable où vous vous trouvez, de ne pouvoir point donner à Dieu une preuve d'une obéiſſance ſans réſerve.

Mais du moins parlez ſi bas que votre voix ne ſoit entendue que de la perſonne qui vous parle, & à qui vous êtes obligée de répondre.

Ne faites plus attention que vous êtes ſous la conduite d'une Supérieure, obligée d'obſerver votre conduite,

mais occupez-vous du bonheur de vivre sous la conduite de Dieu.

Cette pensée servira à vous faire exécuter avec promptitude, tout ce que votre Supérieure exigera de vous, parce que vous serez persuadée que c'est Dieu qui vous parle par son ministere.

C'est ainsi, ma fille, que vous goûterez combien il est doux de servir le Seigneur & de vivre sous son empire.

CHAPITRE XXVI.

De la maniere de bien assister au Chœur.

O Vous, qui par votre état êtes obligée d'assister au chœur & d'y payer chaque jour à Dieu, un tribut de louanges, accoutumez-vous à bien connoître la gloire de votre destinée, & à vous bien acquitter d'un emploi si honorable.

Vous êtes chargée de faire sur la terre, ce que les Anges & les Saints font continuellement dans le ciel.

Vous béniſſez le Seigneur, vous invitez le ciel & la terre à le bénir, vous élevez votre eſprit vers le ciel, pour y contempler les grandeurs infinies du Dieu qui l'habite, & vous le béniſſez avec les Anges.

Du Ciel vous deſcendez ſur la terre, pour inviter toutes les créatures à le bénir, c'eſt-à-dire, que vous deſirez que les créatures, même inanimées, contribuent à ſa gloire, en exécutant les ordres qu'il leur a donnés en les créant.

En chantant les Pſeaumes, tantôt vous exaltez les grandeurs infinies du Seigneur, qui voit tout, qui conduit tout, & devant qui le ciel la terre & les mers ne ſont qu'un atome.

Tantôt vous vous humiliez en ſa préſence, par la connoiſſance de ſa puiſſance & de votre foibleſſe, de ſa grandeur & de votre néant.

Quelquefois vous rappellez les merveilles qu'il opéra autrefois en faveur de ſon premier peuple, & vous gémiſſez ſur ſon ingratitude, qui n'a été que la figure de celle qui l'outrage chaque jour, dans un peuple encore plus favoriſé & plus chéri.

Quelquefois vous voyez dans les prédictions des Prophetes, les promeſſes d'une plus grande miſéricorde, dont vous voyez l'accompliſſement ſous une loi plus ſainte & plus merveilleuſe.

Tantôt vous adreſſez directement la parole à un Dieu, devant qui vous n'êtes que cendre & pouſſiere, mais qui ne dédaigne pas les témoignagnes de votre amour, lorſque votre cœur eſt d'intelligence avec vos levres.

Tantôt pénétrée du regret de vos offenſes, vous empruntez le langage d'un Roi pénitent, & vous vous humiliez devant Dieu, à la vue de vos offenſes & de votre miſere.

Vos hommages n'ont point ſeulement pour objet la nature adorable d'un Dieu, ils s'étendent ſur les perſonnes de la Très-Sainte-Trinité.

Vous rendez gloire en finiſſant les Pſeaumes au Pere qui vous a créée, à Jeſus-Chriſt ſon Fils, qui vous a rachetée, au Saint-Eſprit qui s'eſt répandu en vous & qui vous a ſanctifiée.

Vous chantez les Cantiques des Patriarches & des Prophetes, qui ont

célébré avec tant de ferveur & de magnificence, les œuvres & les miséricordes de l'Eternel.

Accoutumez-vous à renouveller votre attention & votre zele, en chantant le Cantique par lequel la Mere de Dieu, cette Vierge incomparable, a fait hommage à Dieu, des merveilles qu'il avoit opérées en elle.

Si les tréſors de la grace dont Dieu l'avoit enrichie ſont infiniment au-deſſus de tout ce qu'il a fait pour les autres créatures, vous pouvez néanmoins emprunter le langage de ſon humilité, pour reconnoître tout ce que le Seigneur a fait en votre faveur.

Il vous a diſtinguée d'un nombre infini de créatures, quil a fait naître dans le ſein de l'idolâtrie & de l'héréſie.

Il vous a fait naître dans le ſein du Chriſtianiſme, il vous a ſanctifiée par le Baptême, & vous a fait donner une éducation chrétienne.

Peu content de ces graces communes, il vous a ſéparée d'un monde dont les maximes vous auroient ſéduite, dont les exemples vous auroient corrompue, & dont le torrent vous auroit entraînée.

Il vous a mise à l'abri de sa corruption, en vous appellant à la religion, & il ne vous a placée dans la solitude que pour y parler à votre cœur, & le tourner à la pratique de la vertu.

Imitez donc la reconnoissance de la très-sainte-Vierge, & pour célébrer les dons de la miséricorde du Seigneur envers vous, dites avec elle.

Mon ame glorifie le Seigneur, & mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, car il a fait en moi de grandes choses. Luc. 1.

N'entrez jamais au chœur qu'après vous être proposée de rendre vos actions de graces à un Dieu qui s'est rendu votre protecteur sur la terre, & qui veut être votre récompense dans le Ciel.

O ame si favorisée d'un Dieu, tournez toutes vos affections vers lui, élevez votre cœur vers lui en récitant le Cantique qui termine l'office de la nuit.

Unissez-vous aux Anges qui chantent le Dieu trois fois Saint, aux Apôtres, aux Prophetes & aux Martyrs qui le

louent dans le Ciel & qui le béniront dans toute l'éternité.

Louez le Pere pour ſon immenſe majeſté, ſon Fils unique, pour la tendreſſe qui l'a porté à ſe ſacrifier pour vous, l'Eſprit-Saint, qui procede du Pere & du Fils, qui vous parle chaque jour par ſes divines inſpirations.

Félicitez-vous d'être conſacrée à un emploi auſſi ſaint & auſſi propre à vous ſanctifier, quittez tout au premier ſigne qui vous appelle, pour aller chanter les louanges d'un Dieu, de qui vous tenez tout, de qui vous eſpérez tout.

CHAPITRE XXVII.

De l'Oraiſon mentale.

Ce qu'on peut dire d'une Communauté religieuſe, ou perſonne ne réfléchit ſur ſoi-même, ſur ſes défauts pour les combattre, ſur les vertus pour les pratiquer, on peut le dire de chaque perſonne en particulier.

Le Prophete Jérémie, diſoit en

gémiſſant ; *toute la terre eſt déſolée d'une déſolation univerſelle, parce qu'il n'y a perſonne qui réfléchiſſe dans ſon cœur.* Jer. XII. 2.

O vous, qui vous êtes engagée au Seigneur dans la vie Religieuſe, & qui avez à vous reprocher de ne point réfléchir ſur les importantes vérités de la religion, jettez les yeux ſur le genre de vie que vous menez, & gémiſſez de vous trouver ſi différente de ce que vous devez être.

Que d'imperfections qui ſe gliſſent chaque jour par votre faute, & qui devenant volontaires par le peu de ſoin que vous prenez de les éviter, vous empêchent de tendre à la perfection.

Conſentirez-vous à paſſer toute votre vie dans cet état de langueur & d'imperfection où vous vous trouvez ?

Vous ne voyez rien dans votre état qui vous allarme ; tandis que vous devriez être effrayée de la différence qui ſe trouve entre ce que vous êtes & ce que vous devriez devenir.

D'où vient un ſemblable malheur ? N'eſt-ce pas du peu de réflexions que vous faites ſur ce que le Seigneur demande de vous ?

A quoi se passe donc, ma fille, le temps que votre regle vous donne, pour rentrer dans votre propre cœur, & pour vacquer à l'oraison ?

Le Seigneur ne vous accorde ce temps que pour que vous le consacriez à la contemplation des vérités de la religion, & qu'en renouvellant chaque jour vos bonnes résolutions, vous veilliez de plus en plus sur vous-même, & que vous avanciez dans la voie de la perfection.

Connoissez-vous le prix du temps que vous perdez ? Ce temps ne sera plus bientôt pour vous ; chaque jour est autant de retranché du peu qui vous reste pour mériter le Ciel. *Apoc. x. 6.*

Combien de personnes dans le monde, accablées par les soins d'un négoce, d'une famille, d'un procès, qui s'estimeroient heureuses d'avoir le temps que vous perdez, pour se recueillir & pour s'occuper de l'affaire de leur salut.

Etes-vous du nombre de ces personnes que la légereté de l'imagination semble mettre hors d'état de réfléchir un moment, & de rentrer en elles-mêmes ?

Direz-vous que votre esprit ne vous fournit aucune pensée suivie, & que vous ne pouvez vous mettre en oraison sans vous trouver exposée à une foule de distractions qui vous font perdre aussi-tôt de vue le sujet dont vous voulez vous occuper.

Si cela est, ma fille, c'est à vous à examiner si ces distractions ne sont pas volontaires ou en elles-mêmes, lorsque vous les appercevez & que vous ne les écartez pas, ou dans la cause, par la trop grande dissipation où vous vivez, & par le peu de soin que vous prenez de vous recueillir.

Si cela est, vous ne devez attribuer ces distractions qu'à vous-même; vous êtes dans l'habitude d'une dissipation qui est incompatible avec les réflexions sérieuses & le recueillement.

Soyez plus retenue & plus modeste dans votre emploi & dans vos récréations, ne laissez point échapper toutes les saillies de votre imagination, & accoutumez-la insensiblement à se renfermer en elle-même.

Soyez plus exacte à observer le silence, & dans les temps où il est permis de parler, accoutumez-vous

à parler moins, & à ſupprimer un grand nombre de paroles inutiles qui vous échappent, & que vous devez ſacrifier au ſimple deſir de votre perfection.

Si au contraire vos diſtractions ſont involontaires, ſi vous ne vivez point dans la diſſipation, & ſi vous êtes attentive à captiver la légereté de votre imagination, en rejettant vos diſtractions & en rappellant le ſujet de votre méditation, ne vous troublez point du peu de facilité que vous vous ſentez pour l'oraiſon.

Rappellez que la partie principale de la méditation, dépend de la volonté & non point de l'entendement.

Souffrez-vous avec peine de vous voir ſujette à tant de diſtractions, & êtes-vous attentive à les écarter ? Dès-lors elles ne ſont point volontaires, & il vous ſuffit de vous tourner du côté de la volonté, & de former de bonnes réſolutions, dont vous ferez votre regle de conduite pendant la journée.

Les réflexions de l'entendement, doivent vous conduire aux opérations de la volonté, appliquez-vous donc à

former de bons desirs, & excitez-vous à un grand regret de vos fautes.

Tâchez de concevoir un grand mépris de vous-même, à la vue de vos imperfections & du peu d'empire que vous avez acquis sur vous-même.

Désirez que les autres vous méprisent, c'est le moyen de mourir à votre amour-propre & de vivre dans l'estime de Dieu.

Desirez sur-tout de souffrir pour l'expiation de vos péchés, & tâchez d'exciter dans votre cœur la reconnoissance que vous devez aux bienfaits de Dieu.

Une méditation qui se terminera de cette sorte, vous deviendra bien plus utile que celle où vous auriez trouvé dans votre entendement des réflexions sérieuses, qui n'auroient été suivies d'aucun bon desir.

CHAPITRE XXVIII.

De l'humilité & de la maniere de la pratiquer dans la religion.

JESUS-CHRIST.

MA fille, apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur, & accoutumez-vous à pratiquer ces deux vertus, ſans leſquelles vous ne ſçauriez conſerver la paix intérieure.

L'AME.

Seigneur, daignez m'apprendre comment vous voulez que je la pratique cette douceur & cette humilité, dont vous m'avez donné l'exemple pendant tout le cours de votre vie mortelle.

Je connois la néceſſité de me rendre conforme à vous; mais je trouve au-dedans de moi-même, un dangereux ennemi, qui me fait ſouvent perdre de vue, mon néant & ma baſſeſſe,

JESUS-CHRIST.

Plus l'amour-propre cherche à vous faire illuſion & à vous ſéduire à la vue du peu de bien qui ſe trouve en vous, plus vous devez tourner vos regards ſur vos infirmités & vos foibleſſes, & me dire avec un Prophete, *voyez, Seigneur, & conſidérez combien je ſuis devenue vile & mépriſable.* Jer. Thren. I. II.

J'ai voulu naître dans la pauvreté, j'ai confié le ſoin de mon enfance à une mere pauvre, ſon époux étoit pauvre, & vivoit comme elle du travail de ſes mains. Je me ſuis ſoumis à la loi humiliante & douloureuſe de la circonciſion.

J'ai été humilié par Herode & contraint de me ſouſtraire par la fuite à ſa cruauté, preſqu'auſſi-tôt après ma naiſſance.

De retour à Nazareth, j'ai mené une vie obſcure & cachée, & inconnu au monde, j'ai été ſoumis à Joſeph & à Marie, juſqu'à ce que le temps de remplir ma miſſion eſt arrivé.

Sortant alors de ma retraite, où la

volonté de mon pere m'avoit retenu, j'ai associé à mes travaux & à la prédication de mon Evangile, des hommes pauvres & ignorans.

Je les ai rendus témoins de mon humilité & de ma douceur, au milieu de toutes les persécutions auxquelles je me suis vu exposé, en instruisant les hommes & en conversant avec eux.

Avant de sortir de ce monde & de consommer l'ouvrage de la rédemption des hommes, j'ai permis à mes ennemis de mettre le comble à toutes les humiliations auxquelles je m'étois volontairement assujetti, en me revêtant de la nature humaine.

Lorsque le temps de ma mort est arrivé, j'ai été trahi par un de mes Apôtres, j'ai été renié jusqu'à trois fois par celui que j'avois mis à leur tête, abandonné par les autres, exposé à toutes les railleries & à la violence d'une troupe mutinée, accusé devant le Grand-Prêtre, & humilié par un soufflet, mocqué par Hérode, condamné par Pilate à une flagellation sanglante & à une mort ignominieuse & cruelle.

Ma face a été couverte de crachats, ma tête a été couronnée d'épines, un

frêle roſeau m'a ſervi de ſceptre, j'ai porté ma croix juſqu'au haut du Calvaire, j'y ai été attaché; abreuvé de fiel & de vinaigre, j'y ai expiré entre deux voleurs, & au milieu de tant d'opprobres, je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre.

Je n'ai vu dans tous les attentats d'une troupe d'ennemis acharnés à ma perte, que l'accompliſſement de la volonté de mon pere pour la rédemption des hommes. Je me ſuis humilié moi-même, & je ſuis devenu obéiſſant juſqu'à la mort de la croix.

L'AME.

Comment ſe peut-il, ô mon adorable Sauveur, que le ſouvenir de vos humiliations ne me rende pas plus humble & plus diſpoſée à me ſoumettre à tout ce qui peut affliger mon amour-propre.

Je ne puis pas ignorer qu'en entrant dans la religion, j'ai dû déclarer une guerre ouverte à mon orgueil, & honorer votre humilité par la mienne.

JESUS-CHRIST.

Cela vient, ma fille, de ce que vous vous contentez de quelques vaines ſpé-

culations sur l'humilité & sur la nécessité de la pratiquer, tandis que vous devriez former la résolution d'étouffer les murmures de votre amour-propre dans les occasions où je permets qu'il soit humilié.

Vous ne voyez dans vos humiliations que les mauvaises dispositions des personnes qui vous humilient, qui vous contrarient : vous ne portez point vos réflexions plus loin, tandis que vous ne devriez penser qu'à la main qui les conduit & qui les fait agir.

Accoutumez-vous donc à oublier les créatures qui vous font souffrir, ou ne les considérez que comme des instrumens dont je suis maître de me servir pour vous faire mourir à vous-même.

Vous savez qu'en entrant dans la religion, & en me prenant pour votre époux, vous avez épousé ma croix, mes humiliations & mes souffrances, mais vous avez épousé en même-tems mon obéissance & ma soumission aux volontés de mon pere.

Gardez donc le silence, & n'ouvrez pas la bouche pour vous plaindre, lorsqu'il me plaît de vous faire partager mes souffrances ; humiliez vous vous-même

à mon exemple, & accoutumez-vous à vouloir ce que je veux.

Dites-moi, comme je le disois à mon pere : *si ce calice ne peut pas passer loin de moi, que votre volonté s'accomplisse, & non point la mienne.* Matt. xxvj. 39.

L'AME.

Soyez béni à jamais, Seigneur, de m'avoir appris par votre exemple à pratiquer une vertu qui est le fondement de toutes les autres, & sans laquelle toutes les autres sont si souvent sujettes à se démentir.

Je ne verrai plus désormais en moi que mes imperfections & ma bassesse; je desirerai que les autres n'aient les yeux ouverts que sur les défauts dont je suis remplie.

Qu'elles ne me donnent que des marques de mépris, je m'en réjouirai, bien loin d'en murmurer & de m'en plaindre, je m'en glorifierai, & je vous dirai avec le Prophete : *c'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humiliée, afin que j'apprenne les ordonnances de votre justice.* Ps. 118. 71.

Vous l'exercez sur moi, Seigneur,

par un effet de votre miſéricorde, puiſque vous ne m'humiliez qu'afin de me faire acquitter les dettes que j'ai contractées avec votre juſtice, & pour m'apprendre à mourir à moi-même & à mon orgueil.

Comment ſe peut-il que l'amour-propre puiſſe m'aveugler aſſez pour que je m'eſtime moi-même; puis-je oublier que je ne ſuis que cendre & pouſſiere, & que je vous offenſe chaque jour.

Que toutes les créatures vous vengent donc de mon orgueil, ô mon Dieu, qu'elles s'élevent contre moi, j'en bénirai votre ſaint Nom, & je les regarderai comme les inſtrumens de votre juſtice.

CHAPITRE XXIX.

De l'Orgueil.

Et combien ce vice rend une Religieuse mépriſable.

D'ou vient, ma fille, l'orgueil qui vous domine ? Tout ce qui eſt en vous, ne l'avez-vous point reçu, naiſſance, eſprit, talens, tout vient de Dieu, & ſon intention n'a jamais été que vous en faſſiez le ſujet de votre propre gloire.

Tout ce que le Seigneur a fait, il l'a fait pour lui-même, il veut trouver ſa gloire dans tout ce qu'il a fait pour vous; votre eſprit doit vous ſervir à le connoître, votre cœur à l'aimer, vos talens à le glorifier.

Il en eſt de tous ces dons comme des couleurs qu'il a données aux fleurs des champs, ou aux oiſeaux qui voltigent dans les airs & qui font l'ornement des forêts

S'ils étoient capables de s'enorgueillir & de s'eſtimer plus les uns les autres

à raiſon de leurs différentes couleurs, nous leurs dirions dans un ſentiment de pitié; vous ne valez pas mieux que ceux qui ont des couleurs moins brillantes que vous.

Ce qui vous diſtingue des autres & qui vous rend ſi vains, ne vous a été donné que pour faire admirer la main ſage qui vous a produits.

Voilà, ma fille, ce que vous devez penſer en remontant à votre origine. C'eſt de ſa main que vous tenez tout ce qui vous rend ſi contente de vous-même.

Mais le Seigneur a voulu trouver ſa gloire dans l'uſage de vos talens, il glorifiera quiconque lui rapportera ceux qu'il a reçus, & qui les tournera au profit de ſa gloire. *Reg. 11. 30.*

Mais l'opprobre deviendra le partage de celui qui aura oublié les intérêts de celui qui n'a rien fait que pour lui-même.

Accoutumez-vous donc à chercher la véritable gloire : ne ſéparez pas la vôtre de celle de Dieu; c'eſt le ſeul moyen que vous ayez pour y parvenir.

Oh ! qu'une Religieuſe orgueilleuſe eſt un peſant fardeau dans une Communauté, que ſon commerce eſt déſagréable & difficile !

Peut-on l'entendre ſans ſouffrir, parler toujours à ſon avantage, ſe glorifier des qualités qui la diſtinguent des autres, & prétendre l'emporter ſur elles par des talens dont elle fait un ſi mauvais uſage ?

Elle eſt aſſez peu ſenſée pour ne pas s'appercevoir qu'elle humilie continuellement des perſonnes qui valent bien mieux qu'elle, parce qu'elles ſavent rapporter à Dieu ce qu'elles tiennent de ſa main.

Qu'il ſeroit avantageux pour elle d'être inſtruite des jugemens qu'on pourroit porter du caractere de ſon eſprit & des qualités de ſon cœur.

Devroit-elle être bien ſatisfaite en apprenant que ſon orgueil n'inſpire que du mépris ; qu'on l'obſerve dans ſon maintien & dans ſes propos, & qu'elle donne lieu à des refléxions dont elle ſeroit humiliée ſi elle en étoit inſtruite.

Eſt-ce par un ſecret jugement de Dieu, que ces réflexions qui pourroient lui devenir utiles, lui ſont inconnues ?

Peut-être prendroit-elle des ſentimens moins vains & plus conformes à ſon état ?

Mais plus une perſonne paroît enflée de ſon propre mérite, moins on s'expoſe

à lui faire connoître l'illusion où elle vit, sur des défauts qui la rendent insupportable.

On craint d'irriter un esprit, presque toujours associé à un mauvais cœur, & qui croiroit sa gloire intéressée à tourner toute sa méchanceté, contre une personne qui n'a pas la complaisance d'encenser ses défauts.

On prend donc le parti de garder le silence à la vue des mauvais effets que pourroit produire une trop grande ingénuité, & du peu de bien qu'on pourroit en attendre. Il faudra pourtant bien tôt ou tard que son orgueil soit humilié; & qu'un esprit si vain soit rendu à la connoissance de sa propre bassesse.

N'aura-t-elle pas quelqu'amie qui s'intéresse assez à son véritable bonheur, pour lui parler ouvertement sur un défaut qui la perd?

Mais où la trouver cet amie désintéressée? Si elle en a quelqu'une dans sa communauté, ne tient-elle pas à elle par des liens qui exigent toutes sortes de ménagemens?

Cette amitié ne s'est-elle pas soutenue par la flatterie & mille basses complaisance? Est-il donc bien dans le caractere d'une

d'une pareille amie, de s'expoſer au danger de déplaire.

Intéreſſée elle-même à ménager un eſprit ſi vain, elle ſe mettra au-deſſus des raiſons qui la porteroient à l'avertir; peut-être même par le peu de confiance qu'elle a de lui donner des avertiſſemens utiles.

C'eſt donc ainſi que ſe paſſera la vie de cette mauvaiſe Religieuſe, ſi accomplie à ſes propres yeux; ſi inſupportable aux yeux des autres, & ſi contraire à l'eſprit de Jeſus-Chriſt.

Le voile tombera t-il de ſes yeux, dans ſes derniers momens? Epouſe orgueilleuſe d'un Dieu humble & caché, comment ſe diſpoſera-t-elle à le recevoir?

Comment ce Dieu entrera-t-il dans une ame où les ſentimens momentanés de l'humilité, laiſſeront ſubſiſter l'habitude de l'orgueil?

Ah! ma fille, ſi vous vous êtes reconnue dans les refléxions que je viens de vous faire, rentrez ſérieuſement en vous-même, & commencez à prendre des ſentimens plus conformes à votre état.

Votre changement conſolera votre

Communauté ; vos Sœurs en ſeront édifiées, & la paix intérieure que vous n'avez pas connue juſqu'à préſent s'établira ſolidement dans votre âme.

CHAPITRE XXX.

De la conduite des Religieuſes de chœur à l'égard des Religieuſes Converſes.

Si vous êtes appliquée par votre état aux fonctions ſublimes, de célebrer publiquement les grandeurs de Dieu, & de chanter ſes louanges, gardez-vous de vous en eſtimer pour cela d'avantage.

Ce ne ſont point les emplois qui rendent les hommes recommandables ; mais c'eſt la maniere dont on en remplit les devoirs.

Vous êtes par votre état dans un rang ſupérieur à celui des Sœurs Converſes, mais combien ne peut-il pas s'en trouver parmi elles qui dans des fonctions plus communes trouvent le moyen de s'élever à un plus haut degré de perfection ?

Si elles ſont douces, humbles &

patientes, ſi dans les travaux pénibles dont elles ſont chargées; elles s'eſtiment heureuſes de remplir les fonctions les plus baſſes de la maiſon du Seigneur, de quel œil Dieu voit-il les ſacrifices qu'elles lui offrent chaque jour?

D'ailleurs les fautes où elles ſont expoſées dans leur état, ſont bien moindres que celles que vous êtes ſi ſouvent en occaſion de commettre.

Vous êtes occupée à vous entretenir avec Jeſus-Chriſt comme Marie, tandis qu'elles s'occupent pour lui, en rempliſſant les fonctions de Marthe.

Si les inquiétudes preſqu'inſéparables de leur état, s'emparent de leur eſprit, c'eſt à vous à les conſoler, & à leur dire ce que Jeſus-Chriſt diſoit à Marthe, *il n'y a qu'une ſeule choſe qui ſoit néceſſaire*, & cette affaire ſi importante, qui eſt le ſalut, vous y travaillez peut-être avec plus de ſuccès que moi. *Luc.* 47.

Gardez-vous de les accabler & de les ſurcharger en exigeant qu'elles ſe conforment à vos goûts & à vos fantaiſies.

Si vous avez beſoin de leur ſervices engagez-les à vous les rendre, en les priant, & ayez pour elles des manieres douces, affables & complaiſantes.

Si elles ſont deſtinées à remplir les emplois les plus communs, elles ſont bornées à ceux qui regardent toute la Communauté, à moins que l'obéiſſance ne les attache au ſervice de quelque particuliere.

Il pourroit arriver quelquefois que le caprice & l'humeur des perſonnes qui ſont au-deſſus d'elles, leurs occaſionnaſſent bien de mécontentemens & de murmures.

Prendre à leur égard des airs de hauteur, les affliger par des paroles dures, leur faire trop ſentir ce que leur état peut avoir d'humiliant, ce ſeroit vous arroger un droit que le Seigneur ne vous a pas donné ſur elles.

Si elles ſont repréhenſibles, & ſi elles ont des torts réels à votre égard, vous avez dans leurs Supérieures, qui eſt la vôtre, un tribunal où vos plaintes ſeront reçues, ſi l'amour du bon ordre & de la ſubordination vous porte à les former.

Mais prenez bien garde de ne pas agir par paſſion, & de ne pas exagérer leurs torts, elles peuvent en avoir à votre égard, comme vous pouvez en avoir envers elles.

Mais ſi la Sœur qui vous a manqué

ne l'a fait que dans un premier mouvement, ſa faute eſt excuſable, & rien n'eſt plus doux pour un cœur chrétien, que la ſatisfaction de pardonner.

C'eſt dans ces occaſions que vous devez étouffer les murmures de votre amour-propre toujours trop délicat, mais dont une véritable Religieuſe doit s'accoutumer à trahir les délicateſſes.

Donnez lieu par vos ménagemens, aux Sœurs Converſes de s'appercevoir que vous les eſtimez, & ſi vous avez à vous en plaindre, rappellez que l'état de Religieux eſt un long martyre que vous vous êtes ſolemnellement engagée à endurer avec ſoumiſſion & avec patience.

Il y a un genre de peines propres à votre état & différentes de celles du monde, & ce ſont ces peines que vous devez ſouffrir patiemment.

Avez-vous réuſſi à vous réformer depuis que vous êtes entrée en Religion? Et ſi les défauts que vous y avez apportés, ſubſiſtent encore; devez-vous trouver ſurprenant que des Sœurs qui n'ont peut-être pas eu autant de moyens de ſe reformer que vous, n'aient pas encore réuſſi à vaincre ceux qui les y ont accompagnées.

Supportez-vous les uns les autres, disoit le Docteur des Nations, *& vous accomplirez, par-là, le précepte de Jesus-Christ*, qui a pardonné aux plus grands pécheurs. *Gal. VI. 3.*

Dans ces máisons où regne la charité, & où les Sœurs sont regardées des yeux de la religion, on ne les voit point manquer aux égards, auxquels elles se croient obligées à l'égard de Meres de Chœur.

D'où vient le bon ordre qui s'y observe ? Cela ne vient que de l'exacte régularité des Meres, & des ménagemens qu'elles ont pour les Sœurs.

Mais si on les fatigue par des services trop fréquemment exigés, on rend insensiblement leur joug insupportable, on leur occasionne des mécontentements & des murmures, & on les expose par-là à franchir les bornes d'une dépendance raisonnable.

CHAPITRE XXXI.

De la conduite des Sœurs Converſes à l'égard des Meres du Chœur.

MA fille, ne perdez jamais de vue qu'en entrant dans la religion, vous vous êtes engagée à remplir, ſous les loix de l'obéiſſance, les emplois les plus communs & les plus pénibles de votre état.

Vous y êtes entrée, non pour commander, mais pour obéir; non pour y faire votre propre volonté, mais pour accomplir celle de Dieu, qui vous a aſſujettie à des travaux continuels & pénibles.

Votre vie doit ſe paſſer, non dans le repos de la contemplation avec Marie, mais dans les ſollicitudes qui accompagnent les emplois dont vous êtes chargée comme Marthe.

Ce repos de la contemplation vous eſt réſervé dans le ciel, mais tandis que vous ſerez ſur la terre, votre vie doit être une vie d'embarras & de travail, tel que celui qui faiſoit ſoupirer Marthe après le ſecours dont elle avoit beſoin. *Luc. x.* 40.

Mais comme Jesus aimoit Marthe & Marie sa sœur, il vous aime également, & il vous a donné une égale preuve de son amour en vous appellant à la religion & en vous attachant à son service. *Jean. XI. 5.*

Votre état est le même que celui de ces pieuses femmes qui suivoient Jesus dans ses voyages, & qui s'estimoient honorées de le servir *Matt. XXVII. 55.*

Il vous a appris, comme il le disoit à ses Disciples, qu'il est venu au monde, non pour être servi, mais pour servir. *Matt. XX. 28.*

En remplissant vos devoirs, vous servez le Seigneur, comme les personnes de votre Communauté qui sont appliquées à des fonctions plus relevées, & les mêmes récompenses vous sont promises.

Mais vous ne pouvez y parvenir qu'en pratiquant les vertus propres de votre état; ces vertus sont l'humilité, l'obéissance, la douceur, le respect à l'égard des Meres que l'ordre de la Providence a placées à un rang plus élevé que le vôtre.

Comment ont vécu sur la terre les

Sœurs qui, comme vous, aſpiroient au bonheur dont elles jouiſſent?

Elles ont eu à ſouffrir les mêmes contrariétés, à remplir les mêmes devoirs, à pratiquer les mêmes vertus, à ſupporter l'humeur des différentes perſonnes pour qui elles travailloient, & avec qui elles vivoient.

La regle qu'elles ont obſervée ſi ſcrupuleuſement n'étoit pas moins ſévere pour elles que pour vous.

Foibles & fragiles comme vous, & expoſées aux mêmes impatiences & aux mêmes murmures, elles avoient chaque jour de nouvelles occaſions de mortifier leur amour-propre, & de ne chercher d'autre témoin de leurs peines que Dieu ſeul.

Comment ſe ſont-elles conduites? comment ſe conduiroit encore une d'entr'elles, ſi elle vivoit avec vous? Figurez-vous une Sainte qui auroit chaque jour à partager le même travail, à ſupporter les mêmes humeurs, à eſſuyer les mêmes contrariétés.

Elle garderoit le ſilence, & n'ouvriroit pas la bouche pour ſe plaindre; elle reconnoîtroit la main de Dieu dans

toutes les peines qui l'affligeroient; elle respecteroit les personnes qui la feroient souffrir, comme des instrumens dont Dieu se serviroit pour la purifier à ses yeux.

Cela vous paroît maintenant bien difficile, ma fille, cela ne l'étoit pas moins pour elle, lorsqu'elle travailloit sur la terre à mériter le Ciel.

Elle y est enfin parvenue par la pratique constante de la vertu, comme vous y parviendrez vous-même, si vous la pratiquez constamment.

Mais quels sont les sentimens de votre cœur, lorsque quelque personne vous contrarie? Avez-vous soin d'en fermer l'entrée au ressentiment & au murmure? Ne cherchez-vous pas à soulager votre chagrin en le communiquant à vos Sœurs aussi sensibles que vous, & peut-être aussi peu vertueuses que vous?

Hélas, ma fille, quelle martyre êtes-vous, si vous empoisonnez vos souffrances par l'impatience, le ressentiment & le murmure?

Le mauvais Larron s'est perdu sur la croix par ses blasphêmes & son impa-

tience, tandis que la ſoumiſſion & la patience ont ſanctifié le bon Larron, auſſi coupable que lui.

Pluſieurs de vos Sœurs ſe ſont perdues, pluſieurs ſe perdront encore, faute de cette ſoumiſſion ſi néceſſaire dans les peines pour ſe les rendre utiles.

Imitez donc la conduite de celles qui ſe ſont ſanctifiées en rempliſſant les mêmes devoirs dont vous êtes chargée.

Pratiquez leur douceur & leur patience; ſoyez reſpectueuſe à l'égard de vos Meres, Dieu le veut, Dieu l'ordonne: honorez ainſi l'ordre de ſa providence qui les a placées dans un état ſupérieur au vôtre.

Gardez le ſilence dans vos peines; offrez-les au Dieu qui vous les envoie; c'eſt ainſi que vous vous ſanctifierez.

CHAPITRE XXXII.

Des différends qui peuvent survenir entre les Religieuses, & des moyens d'y remédier.

QUI a pu troubler l'heureuse harmonie qui regnoit entre vous & cette Sœur pour qui vous n'avez maintenant que de la froideur & de l'indifférence ?

Trop sensible à quelque parole indiscrete ou à quelque raillerie dont on vous aura fait le rapport, vous n'avez plus écouté que votre amour-propre offensé, ou si vous avez communiqué le sujet de votre chagrin à une amie, vous aurez peut-être eu le malheur de ne trouver en elle ni la religion qui console, ni la charité qui supporte, ni la générosité qui oublie & qui pardonne.

Peut-être même à la place des maximes de la religion dont il auroit été si important pour vous qu'elle eût été remplie, n'avez-vous trouvé que les

maximes du monde en matiere de vengeance, ou celles d'une politique cruelle qui diſſimule & qui ne pardonne pas, puis qu'elle abandonne le cœur à ſes chagrins.

Pouvez-vous être contente de votre ſituation & du ſpectacle que vous donnez à votre Communauté ? Tout le monde s'apperçoit de votre diviſion, on en parle peut-être & on en fait le ſujet des converſations les plus ordinaires.

Peut-on être édifié de vous voir ſi ſenſible & aſſez peu religieuſe, pour ne point vous mettre au-deſſus d'une parole qui ne vous fait rien perdre dans l'eſprit de celles qui vous connoiſſent, & qui n'auroit fait qu'effleurer un cœur moins ſenſible ou plus fort que le vôtre ?

Eſt-il bien glorieux pour vous d'avoir laiſſé échapper le ſecret de votre foibleſſe, & d'avoir appris comment il faudroit s'y prendre ſi on avoit envie de vous bleſſer ?

Ah ! qu'il eut été avantageux pour vous, de vous être ouverte ſur vos chagrins, à une amie qui eut été plus raiſonnable & plus religieuſe, que celle

à qui vous avez fait la confidence de vos mécontentemens !

Elle vous auroit fait ſentir que la perſonne qui vous a fait ce mauvais rapport, ne vous a peut-être pas rendu les choſes comme elles étoient.

Que cette perſonne eſt peut-être elle-même indiſpoſée contre celle dont elle vous a parlé ; elle auroit ajouté qu'il ne faut jamais juger de l'intention de la perſonne qui offenſe, par l'effet qu'elle produit dans la perſonne offenſée & qui devient ſouvent exceſſif, à raiſon de ſa trop grande ſenſibilité.

Qu'après tout, ſi le Seigneur a permis que cette peine vous ſoit ſurvenue, ce n'a été que pour vous donner le mérite de la ſoumiſſion & de la patience.

Voilà, ma fille, ce qu'une amie vertueuſe vous auroit fait ſentir : elle vous auroit conſolée & auroit rétabli la tranquilité dans votre ame.

Faites donc ceſſer ces froideurs qui ne remédient à rien, & qui renferment un genre de vengeance propre aux ames puſillanimes, qui n'ont ni aſſez de force pour en venir à un

éclairciſſement qui remédieroit à tout, ni aſſez de religion pour pardonner tout.

N'en reſtez pas là, & faites comprendre à celle qui vous a fait un rapport ou faux ou infidele, qu'elle s'eſt conduite d'une maniere bien peu religieuſe, ſoit par rapport à vous, puiſque ce qu'elle vous a rapporté n'a ſervi qu'à vous donner de l'amertume, ſoit par rapport à la perſonne dont elle vous a parlé, puiſqu'il lui a ſuppoſé des intentions qu'elle n'avoit peut-être pas.

Il peut ſe trouver dans les Communautés, des caracteres qui ne ſe plaiſent que dans les diviſions & dans le trouble.

Il peut s'en trouver d'autres, que l'imprudence & l'incapacité de réfléchir, rend ſouvent coupables des animoſités qui peuvent naître parmi les Religieuſes.

Ces perſonnes ne connoiſſent pas les ſuites que peut avoir un rapport imprudent ; ou ſi elles les apperçoivent, elles n'en ſont que plus coupables, & rien ne ſçauroit excuſer leur malignité.

Suivez-donc, ma fille, le conseil que je vous donne ; dépoſez cet air de froideur à l'égard de celle de qui vous croyez avoir à vous plaindre.

Parlez lui comme vous le faiſiez auparavant, & dans ces temps heureux qui ont précédé vos méſintelligences.

Priez le Seigneur pour elle, ne vous permettez pas d'en parler avec aigreur, n'évitez point les occaſions de vous trouver avec elle ; le calme ſe rétablira dans votre ame.

Ne vous permettez plus de vous entretenir de vos chagrins, ſoit au-dedans de vous-même, ſoit en préſence des autres, parlez-en favorablement, lorſque l'occaſion s'en préſentera.

Les perſonnes inſtruites de vos chagrins, en ſeront édifiées, & vous leur apprendrez par votre exemple, à ſe déſintéreſſer aſſez pour rendre juſtice aux perſonnes dont elles pourroient avoir à ſe plaindre.

CHAPITRE XXXIII.

Du calme de l'ame & du véritable moyen de l'acquérir.

RIEN n'eſt plus utile pour mener une vie tranquille dans la religion & pour conſerver ſon ame dans un calme heureux, que de s'accoutumer à conſidérer tout ce qui arrive dans l'ordre de la providence.

Pourquoi vous arrive t-il de vous agiter & de vous troubler dans les contrariétés, & lorſque vous vous trouvez expoſée à des contretemps auxquels vous ne vous attendiez pas ?

Cela ne vient, ma fille, que de ce que vous ne conſidérez les différentes choſes qui vous agitent, que d'une maniere toute humaine.

Vous n'enviſagez dans vos peines que la conduite des créatures ; vous ne reconnoiſſez d'autres ſources de vos chagrins, que l'imprudence qui ne réfléchit pas, la vengeance qui ne pardonne pas,

la mauvaiſe volonté qui ne ſe conſulte pas, ou qui ne ménage pas.

Il vous ſemble toujours qu'on a tort à votre égard; quelquefois vous ne vous trompez pas, mais le plus ſouvent vous exigez trop, vous voudriez qu'on fût ſans ceſſe attentif à ne rien faire & à ne rien dire qui puiſſe vous déplaire.

Dailleurs, en ne vous occupant que des créatures qui vous exercent, & en leur rapportant uniquement tous vos chagrins, vous ne vous occupez-pas de la premiere cauſe qui diſpoſe tout, qui veille ſur tout, qui conduit tout à une fin qu'elle ſe propoſe, & qui n'agit jamais que par les mouvemens d'une ſageſſe infinie qui la conduit.

Si bien loin de vous en prendre aux créatures, vous vous accoutumiez à rapporter tout à cette cauſe primitive, à laquelle tout doit être ſoumis, vous ſeriez forcée de reconnoître qu'elle n'eſt aſſujettie ni aux temps ni aux différentes circonſtances, mais qu'elle eſt en droit de régler tout, ſuivant les vues de ſa ſageſſe, ſans que vous puiſſiez en murmurer & vous en plaindre.

Si vous prenez ce parti, ſi conforme à l'obéiſſance que vous devez à Dieu,

dès lors, vous ſerez tranquille dans les adverſités & les contradictions que vous avez à eſſuyer.

Vous conviendrez qu'il eſt en droit de vous exercer, par le caractere & la conduite des perſonnes dont vous vous plaignez ſi ſouvent, & contre leſquelles vous vous entretenez dans des ſentimens d'aigreur & de mécontentement ſi contraires à la charité chrétienne.

Dans l'état ſaint que vous avez embraſſé, & où vous ne pouvez vous diſpenſer d'aſpirer ſans ceſſe à la perfection, & de vous conduire d'une maniere propre à vous y faire parvenir, vous convient-il de vous agiter, de vous plaindre, & de faire retentir une maiſon de vos mécontentemens & de vos chagrins ?

Que vous reſte-t-il, que de déclarer à Dieu, que vous êtes réſolue de ne vous ſoumettre jamais aux diſpoſitions de ſa Providence, lorſqu'elle jugera à propos de mettre votre patience à l'épreuve ?

Direz vous que vous êtes d'un caractere bouillant, que les moindres contrariétés vous affectent d'une maniere ſi ſenſible & ſi vive, qu'il vous eſt

impossible de vous contenir & de vous réduire au silence ?

Mais, à quoi avez-vous donc employé les années que vous avez passées dans la religion, si vous n'avez pas travaillé à réformer un caractere si éloigné de la douceur de Jesus-Christ ?

Où en seriez-vous si vous aviez le malheur de vous perdre, & si vous étiez condamnée à souffrir éternellement la tyrannie des démons, les reproches amers des reprouvés & de votre propre conscience, des supplices inouis & sans cesse renaissans.

Que penseriez-vous alors de votre impatience dans des petites contrariétés passageres, du refus que vous auriez fait sur la terre, de plier sous le joug d'un Dieu, qui ne vous éprouvoit que pour vous faire mourir insensiblement à vous-même, à votre humeur, à votre impatience, & qui vous offroit sans cesse l'image de son fils obéissant & soumis, dont il vouloit que vous fissiez votre modele ?

Quels reproches ne vous feriez-vous point alors, de n'avoir jamais voulu vous soumettre à Dieu, & d'avoir cher-

ché mille faux prétextes de vous roidir contre lui, dans les torts vrais ou faux des perſonnes avec qui vous viviez ?

Ces reproches inutiles dans une ame qui a perdu Dieu, vous êtes-vous jamais accoutumée à vous les faire à vous-même ? Et ſi vous vous les êtes faits inutilement, ſi votre humeur eſt toujours la même, ſi les épreuves où Dieu vous met, vous trouvent toujours auſſi peu ſoumiſe aux vues de ſa miſéricorde, qu'eſt-ce que votre vie ? Comment la paſſez-vous ? Comment ſe terminera-t-elle ?

Rien ne ſe fait au gré de vos deſirs, tout vous agite, tout le monde a tort envers vous, vous n'en avez à l'égard de perſonne, rien ne vous paroît bien, parce que cela eſt contraire à vos vues ; mais, ma fille, comptez-vous donc être infaillible ?

Je veux pour un inſtant que cela fût ; mais ne ſçavez vous pas que le Seigneur permet le mal, & qu'il veut qu'il devienne un bien pour vous ?

Or, comment ce mal peut-il devenir un bien pour vous ?

Ce n'eſt qu'autant que vous vous

ſoumettrez à l'ordre de ſa Providence & que vous vous accoutumerez par-là à mourir à vous même, & à faire céder votre volonté à la ſienne.

Dans les tranſports & les agitations de votre ame, vous blâmez toût, vous jugez tout, vous condamnez tout. O Dieu ! quel caractere ! Vous ne reſpectez pas plus la conduite de vos Supérieures que celle de vos égales.

Vous citez à votre tribunal particulier, leur caractere, leur gouvernement, leur patience, leur ſageſſe ; vous vous permettez de leur attribuer des vues trop courtes.

D'où vient un jugement ſi peu équitable & ſi contraire aux égards que vous leur devez ? Il ne vient que de votre orgueil & de la trop bonne opinion que vous avez de vous-même.

Revenez donc, rentrez en vous-même, faites moins attention à la conduite extérieure des créatures, qu'à celle de Dieu. C'eſt le moyen d'arrêter vos murmures, de calmer votre impatience, de réformer votre caractere, & de vous accoutumer à cette ſoumiſſion que le Seigneur exige de vous.

Que feroit une Communauté, ſi tous les caracteres reſſembloient au vôtre ? Tout y ſeroit dans le déſordre, l'agitation & le trouble.

Il en ſeroit tout autrement d'une maiſon religieuſe, où des filles ſoumiſes à Dieu, conſidéreroient tout dans l'ordre d'une Providence à laquelle tout doit être ſubordonné ; un calme heureux, l'image de la félicité, ſeroit le fruit de la ſoumiſſion à l'ordre de la Providence.

Fin de la premiere Partie.

MANUEL

MANUEL
DES RELIGIEUSES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du respect & de l'obéissance qu'une Religieuse doit à sa Supérieure.

DE tous les engagemens que vous avez formés dans la religion, le plus grand & le plus méritoire est celui de l'obéissance.

Vous auriez beau pratiquer la pauvreté & la chasteté, vous ne sauriez

vous flatter d'être agréable à Dieu, si vous manquez aux devoirs de l'obéissance.

Renoncer aux biens que l'on possède & au desir d'en acquérir, renoncer aux plaisirs des sens, ce seroit un sacrifice agréable à Dieu, dans une personne du monde.

Mais ce sacrifice ne suffit pas dans une personne qui s'est entiérement consacrée à Dieu, si elle n'y ajoute celui de sa volonté; ce sacrifice est le plus agréable à Dieu, & celui qui est propre à l'état religieux.

Concevez donc bien, ma fille, à quoi vous vous êtes engagée en prononçant le vœu d'obéissance; vous avez renoncé à votre propre jugement, à votre propre volonté, il ne vous est plus permis d'agir que conformément, à la volonté de votre Supérieure.

La volonté de Dieu est renfermée dans votre regle & dans vos constitutions; c'est sous la conduite de votre Supérieure que vous pratiquez l'obéissance que vous avez promis de rendre à Dieu, dans la personne de celle qui doit vous conduire.

Vous devez vous proposer de prati-

quer cette obéiſſance dans tous les exercices de votre journée : vous obéiſſez en effet à Dieu, le matin en vous levant, le ſoir en vous couchant, à l'heure preſcrite par votre regle.

Vous lui obéiſſez, en allant au chœur, en faiſant l'oraiſon, en vous rendant à l'Egliſe pour y aſſiſter à la meſſe, en allant au réfectoire, en aſſiſtant à la récréation, en rempliſſant les devoirs de l'emploi dont vous êtes chargée, & en obſervant le ſilence aux temps & aux lieux où la regle le preſcrit.

Mais quoique vous pratiquiez l'obéiſſance envers Dieu, par tous ces différens exercices qui ſont propres à votre état, & auxquels toutes vos autres Sœurs ſont ſoumiſes comme vous, vous la pratiquez d'une maniere particuliere, en vous conformant à la volonté de votre Supérieure, lorſqu'elle vous la fait connoître.

C'eſt alors que le Seigneur qui vous parle par ſa bouche, a les yeux ſur vous, pour être témoin de votre obéiſſance, & du ſacrifice que vous devez être prête à faire à chaque inſtant de votre propre volonté, qu'il ne vous eſt

plus permis de consulter pour vous conduire.

Une Religieuse trop attachée à sa Supérieure, se porte avec joie à tout ce qu'elle exige, par le principe d'une amitié toute humaine.

Une Religieuse vraiment soumise à Dieu, se porte de même avec joie à tout ce que sa Supérieure demande d'elle, par le principe de l'obéissance qu'elle doit à Dieu, & de l'amour qu'elle lui porte.

Mais si la premiere n'obéit avec joie, & ne se propose que d'obéir à la créature, ensorte que si elle ne lui étoit pas attachée par les liens d'une amitié toute humaine, elle n'obéiroit qu'à regret & avec répugnance ; elle n'obéit plus à Dieu, & toute la vivacité de son obéissance ne se rapporte qu'à la créature.

Oh ! qu'il est donc essentiel, ma fille, que vous ne perdiez jamais de vue qu'en obéissant à votre Supérieure, vous obéissez à Dieu.

Combien de fautes n'avez-vous point commises jusqu'à present, pour ne point vous être conduite par ce principe ; combien d'actes d'obéissance dont le

Seigneur n'eſt point obligé de vous tenir compte, parce qu'il n'en a pas été le principe & la fin.

Quel malheur ne ſeroit-ce point, ſi dans les Communautés religieuſes il ſe trouvoit non-ſeulement de ces ames peu éclairées dans les voies de Dieu, qui n'obéiſſent pas ſelon Dieu; mais ſi on y découvroit quelqu'une de ces ames indociles qui n'euſſent jamais bien connu à quoi elles ſe ſont engagées par le vœu de l'obéiſſance, & qui euſſent conſervé toute leur volonté pour ne ſe conduire que par elle.

Oh ! qui pourroit exprimer leur malheur ! s'il s'en trouvoit quelqu'une, elle ne verroit la volonté de Dieu, ni dans la regle quelle tranſgreſſeroit ſans ſcrupule, ni dans les contrariétés qui lui arrivent, & où elle ſe croiroit toujours en droit de murmurer & de ſe plaindre, ni dans la volonté de ſa Supérieure, à laquelle elle ne ſe rendroit qu'extérieurement, & par l'impoſſibilité où elle ſeroit de s'en diſpenſer.

Quel ſcandale dans une Communauté, que des Religieuſes toujours prêtes à ſe roidir contre l'autorité ! C'eſt envain qu'on voudroit leur faire entendre qu'el-

les ſe perdent dans un état où elles ne ſont appellées que pour y aſſurer leur ſalut, & pour y avancer dans la perfection.

O ma fille, ſi vous avez malheureuſement de ſemblables reproches à vous faire, ſi juſqu'à préſent votre obéiſſance a été forcée, ſi vous n'avez eu ni l'obéiſſance d'entendement en ſoumettant vos propres lumieres à celles de votre Supérieure, ni l'obéiſſance de volonté, puiſque votre obéiſſance n'a été que forcée, rentrez en vous-même, il en eſt encore temps.

Vos jours s'écoulent inſenſiblement, & il ne vous reſte que peu de temps pour vous réformer, & pour rendre à Dieu ce que vous lui avez promis.

Reſpectez le Seigneur dans la perſonne de votre Supérieure, conſolez-là de vos réſiſtances par une obéiſſance exemplaire, jugez-vous de bonne foi dans le tribunal de la pénitence, condamnez vous à donner l'exemple d'une ſoumiſſion ſans réſerve, c'eſt ainſi que vous réparerez les ſcandales que vous auriez pu donner juſqu'ici.

CHAPITRE II.

De la pauvreté religieuſe.

LA pauvreté à laquelle vous vous êtes volontairement aſſujettie, & qui eſt une partie du ſacrifice que vous avez fait à Dieu en entrant dans la religion, ne conſiſte pas ſeulement dans le renoncement aux biens de la fortune & aux commodités de la vie.

Ce ſeroit peu d'être privé des biens de la terre, de la liberté de diſpoſer & d'acquérir, de l'eſpérance de parvenir aux richeſſes, & de jouir de tous les plaiſirs qu'elles procurent.

Cette pauvreté ſe trouve dans une infinité de perſonnes qui vivent dans le monde, & qui ſont pauvres ſelon le monde, mais qui conſervent toujours le deſir des richeſſes & des biens du monde.

Ce n'eſt donc point-là la pauvreté religieuſe, qui eſt eſſentiellement une pauvreté volontaire, & dont vous avez

prononcé le vœu en vous engageant dans la religion.

Connoiſſez bien, ma fille, l'eſprit de cette pauvreté, dont Jeſus-Chriſt a fait dépendre le bonheur de ceux qui le ſuivent, lorſqu'il a dit : *Bienheureux les pauvres d'eſprit, car le royaume des Cieux eſt à eux.* Matt. v. 3.

Cette pauvreté, qui eſt le fondement de la perfection à laquelle vous aſpirez, conſiſte dans le détachement du cœur, non-ſeulement pour les biens de la terre auxquels vous êtes morte civilement, puiſque vous ne pouvez plus ni les acquérir, ni en diſpoſer, ni en jouir ; mais même pour les choſes dont la religion vous donne l'uſage, mais dont vous vous êtes interdite la propriété.

La chambre que vous occupez n'eſt point à vous, les habits que vous portez appartiennent à la religion, les alimens que vous prenez, c'eſt la religion qui vous les donne ; & il n'eſt pas même en votre pouvoir d'en diſpoſer en faveur d'une autre, ſans la permiſſion de votre Supérieure.

Diſtinguez donc bien la propriété dont vous êtes incapable, de l'uſage qui

vous eſt permis, & que la religion ne vous accorde que pour vous ſeule.

S'il ſe trouve dans la religion des abus en matiere de pauvreté, cela ne vient que de ce que la cupidité ſubſiſte encore dans des Religieux qui reçoivent & qui diſpoſent ſans le conſentement de leurs Supérieurs.

Les fautes dont ils ſe rendent coupables, ſoit en recevant ſoit en diſpoſant, ſont plus ou moins conſidérables, à proportion de la valeur de ce qu'ils reçoivent & de ce dont ils diſpoſent.

Si ce qu'ils reçoivent eſt d'une valeur conſidérable, le Supérieur, ſans le conſentement duquel ils l'ont reçu, n'eſt point cenſé conſentir à l'uſage qu'ils en font ; & la propriété en appartient à la religion.

Enſorte qu'ils ne ſont point les maîtres d'en diſpoſer, puiſqu'en la recevant ils n'ont point pû en acquérir la propriété, qui demeure acquiſe à la religion, & que l'uſage qu'ils en font doit être néceſſairement autoriſé par leurs Supérieurs.

Si ce dont ils diſpoſent à l'inſçu de leurs Supérieurs eſt d'une certaine valeur, il faut diſtinguer : car où ils en diſpoſent à l'égard d'un autre Religieux, & en ce

cas ils péchent, mais la religion en retient toujours la propriété, & le Religieux qui le reçoit, n'en acquiert ni la propriété, ni l'usage légitime qui ne peut lui être accordé que par le Supérieur.

Si au contraire ils en disposent en faveur d'une personne du monde, c'est une disposition sacrilege, & manifestement contraire au vœu de pauvreté.

Ils ont péché mortellement & ont fait commettre un péché mortel à la personne à laquelle ils ont transporté une propriété qu'ils n'avoient pas eux-mêmes.

Je dis qu'ils ont fait commettre un péché mortel à la personne qui a reçu, supposé qu'elle n'ait pas ignoré invinciblement qu'un Religieux est incapable de propriété, & qu'en cette qualité il est aussi incapable de transporter la propriété d'une chose, à qui que ce soit, que de l'acquérir lui-même.

La personne qui a donc reçu d'un Religieux, une chose d'une certaine valeur, est indispensablement obligée d'en faire la restitution à la Communauté, en la remettant au Supérieur qui la gouverne.

La valeur de la chose dont on dispose, devient la matiere du péché que l'on

commet en en disposant, & cette matiere prise dans sa valeur, est ce qui détermine la qualité du péché.

Les Théologiens établissent la même regle, entre la matiere suffisante pour un péché mortel contre le vœu de pauvreté, & la matiere requise pour un péché mortel en matiere de vol.

Suivant cette regle : si ce dont un Religieux dispose est de la même valeur que ce qui suffiroit pour un péché mortel, par un vol fait à une personne aisée, le Religieux s'est rendu coupable d'un péché mortel par la disposition qu'il en a faite.

J'ai dit par un vol fait à une personne aisée, car il faut bien moins pour un péché mortel, lorsqu'on vole à une personne pauvre, à qui l'argent volé, quoique peu considérable en lui-même, pourroit suffire, & étoit absolument nécessaire pour vivre, ne fut-ce qu'une seule journée.

Voilà, ma fille, les principes que vous devez suivre pour pratiquer la pauvreté, selon l'esprit du vœu que vous en avez fait.

Il y a bien d'autres fautes moins

considérables à la vérité, que l'on peut commettre contre la pauvreté religieuse.

Un trop grand attachement où à sa cellule où aux petits meubles dont la religion vous permet l'usage, est contraire à la pauvreté religieuse.

Usez avec indifférence de ce qui vous est donné pour votre usage, & ne le regardez pas comme un bien qui vous appartient.

Vous êtes morte au monde & à toutes les choses de ce monde ; soyez donc par rapport à tout ce dont il vous est permis d'user, comme si vous étiez véritablement morte. Vous seriez incapable de faire la moindre résistance si on vous ôtoit le voile & l'habit dont vous seriez couverte.

Une trop grande facilité de donner, ce qui est assez ordinaire à un bon cœur, est également contraire à l'esprit de la pauvreté religieuse.

On fait des actes de propriété souvent sans s'en appercevoir, en prêtant ou en donnant des choses de peu de valeur, à celles qui peuvent en avoir besoin.

On s'y autorise souvent sur une

permiſſion interprétative, que l'on préſume ne devoir pas etre refuſée ſi on la demandoit à ſa Supérieure.

Mais on ne doit pas ignorer qu'une Supérieure eſt elle-meme aſſujettie à la pratique du vœu de pauvreté, ſoit pour elle-même, ſoit dans les permiſſions qu'elle accorde.

Il ſe gliſſe d'ailleurs une grande imperfection dans les petites diſpoſitions qu'on fait à l'égard de ſes Sœurs, lorſqu'on les fait ſans en avoir obtenu la permiſſion.

On favoriſe & on écoute trop ſon amour-propre qui ſe trouve humilié de l'obligation de recourir à ſa Supérieure.

On regrette de ſe voir gêné au point de ne pouvoir point ſuivre le penchant qui porteroit à obliger les autres.

Souvenez-vous que c'eſt juſtement cet amour-propre que vous devez regarder comme votre plus dangereux ennemi, & que vous devez mortifier dans toutes les occaſions qui ſe rencontrent.

On péche enfin contre la pauvreté religieuſe, lorſqu'on ſe procure des choſes ou inutiles, ou trop précieuſes.

On oublie qu'on eſt Religieux, &

on tombe dans une eſpece de luxe entierement contraire à la pauvreté.

Il s'enſuit de-là qu'on nourrit dans ſon cœur une plus grande attache pour ces petits meubles, que ſi on n'en avoit que de communs & de ſimples.

De-là encore le regret qu'on a quand on les perd, quand on les caſſe, & qu'on n'en a plus que des débris inutiles.

On perd ſa tranquillité, ſi c'eſt par la faute des autres qu'on en eſt privé : on éclate en plaintes & en murmures, on en devient moins diſpoſé à ſe deſſaiſir de ce que l'on a, & on fait revivre en ſoi l'eſprit de propriété.

Evitez, ma fille, de tomber dans de ſemblables fautes : ſoyez ſimple dans tout ce qui eſt à votre uſage; c'eſt-là le moyen d'en uſer avec indifférence, & comme n'en uſant pas, & de conſerver l'eſprit de pauvreté.

CHAPITRE III.

De la Chaſteté.

MA fille, n'oubliez jamais que vous êtes appellée au nombre de celles qui doivent un jour former le cortége raviſſant de l'agneau ſans tache, parce qu'elles ſont Vierges.

Quelle idée ne devez-vous donc pas vous former de cette vertu ſublime, qui l'emportera toujours infiniment au-deſſus de tout ce que vous pourriez en concevoir.

Cette vertu long-temps inconnue au monde, & dont la pratique eſt un miracle continuel de la grace, doit vous mériter une des places les plus diſtinguées dans le ciel.

Je ne vous dirai pas ſeulement, comme au reſte des Chrétiens, la volonté de Dieu eſt que vous ſoyez ſainte, & que vous vous abſteniez de toute impureté.

Mais je vous dirai que, devenue par votre conſécration, d'une maniere plus ſpéciale le tabernacle du Dieu vivant,

tout doit annoncer en vous cette vertu angélique à laquelle vous vous êtes consacrée.

Ne négligez donc rien, ma fille, pour la faire respecter ; plus elle est pure, plus elle est délicate & précieuse aux yeux du Seigneur.

Il ne vous suffit donc pas d'éviter tout ce qui pourroit en ternir la pureté aux yeux du monde, de vous interdire toutes les lectures, toutes les pensées, tous les amusemens capables de souiller votre ame.

Il faut encore mettre une garde de circonspection autour de vous, pour garder vos sens & les contenir dans les bornes de la plus exacte modestie.

C'est par-là que vous fermerez l'entrée de votre cœur à des sentimens d'autant plus dangereux, qu'ils ne semblent d'abord annoncer rien que de raisonnable.

La reconnoissance, l'estime, la confiance, sont certainement un tribut bien légitime à l'égard des personnes respectables, dont les conseils font votre appui & dont vous honorez la sainteté.

Mais il faut que Jesus-Christ, à

qui vous vous êtes consacrée, en soit le seul principe & la fin.

Votre cœur lui appartient tout entier & sans partage, tout ce qui le partageroit seroit un outrage fait à votre divin époux.

Et si ces sentimens occupoient trop votre esprit, s'ils excitoient en vous trop d'empressement, s'ils causoient de l'inquiétude, de l'humeur & de la jalousie, dès-lors ils dégénéreroient en des affections purement humaines.

Ces affections, sans vous faire même naître aucune idée capable d'allarmer votre vertu, ne laisseroient pas de la ternir.

Le Dieu à qui vous vous êtes vouée, est un Dieu jaloux, il demande beaucoup de vous, parce qu'il vous a beaucoup donné.

S'il vous appelle à une plus haute perfection, il exige de vous d'autant plus de fidélité, que le trésor qu'il vous a confié est plus précieux, & que l'ennemi de votre salut, fait plus d'efforts pour vous l'enlever.

Une liaison trop étroite qui seroit peut-être sans conséquence dans les personnes engagées dans le monde,

eſt toujours dangereuſe dans celles qui doivent tendre à la perfection.

Elles doivent être plus dégagées de tout ce qui tient à la terre, pour avoir la liberté de tourner toutes leurs affections vers le Ciel.

Et à Dieu ne plaiſe, ma fille, que vous traitiez jamis de puſillanimité, cette crainte ſalutaire qu'inſpire l'amour de la chaſteté.

C'eſt le propre des Vierges de craindre; la plus pure de toutes les Vierges fut troublée à la voix d'un Ange. *Ambros. lib. 2 in Luc.*

On craint d'autant plus de perdre un tréſor ſi précieux, qu'on l'aime d'avantage, on n'eſt fort qu'à proportion qu'on craint de ne l'être pas aſſez.

Ce n'eſt que par cette crainte qu'on ſe tient toujours en la préſence de Jeſus-Chriſt, pour écarter tout ce qui pourroit lui déplaire; & on eſt déja à-demi vaincu dès qu'on ceſſe de craindre.

Votre ame eſt ce jardin fermé de l'époux, où rien d'impur ne doit entrer, cette fontaine ſcellée, d'où il ne doit rien ſortir qui ſoit indigne d'une Vierge conſacrée à Jeſus-Chriſt. *Cant. in 12.*

Toute affection déſordonnée ou trop

humaine, eſt une infidélité dans laquelle une Religieuſe tomberoit à l'égard de Jeſus-Chriſt.

Une affection trop humaine n'eſt plus dans l'ordre, elle trouble la tranquillité de l'ame, elle occaſionne des aſſiduités qui ſe font obſerver & qui ſcandaliſent ; on ne penſe plus qu'à la perſonne dont l'image ſuit par-tout, dont les entretiens deviennent le ſujet des converſations les plus ordinaires.

Souvenez-vous que tout ce qui eſt en vous appartient à Jeſus-Chriſt, penſées, actions, deſirs, tout ce qui eſt en vous doit tourner au profit de ſa gloire.

CHAPITRE IV.

Du Parloir, & du ſoin qu'on doit prendre de s'y bien conduire.

MA fille, lorſque vous avez quitté le monde, vous en avez du quitter l'eſprit, les converſations, les manieres, & c'eſt ce que vous doit rappeller ſans

ceſſe l'habit ſaint dont vous êtes revêtue.

Les perſonnes que vous avez laiſſées dans le monde & que vous y avez fréquentées, ſe ſouviennent peut-être encore de vous, & viendront quelquefois troubler le repos de votre ſolitude.

Il ſeroit bien plus avantageux pour vous qu'elles vous euſſent entiérement oubliée, vous en ſeriez plus tranquille & moins expoſée à des converſations inutiles qui ne ſçauroient avoir aucun rapport avec la ſainteté de votre état.

De quoi viendront-elles vous entretenir ? Sera-ce de leurs plaiſirs ? Ces plaiſirs ne ſont plus pour vous, & vous ne devez plus y prendre aucune part. Sera-ce de leurs chagrins ? Vous ne ſçauriez leurs donner aucune des conſolations que le monde deſire.

Il peut arriver néanmoins qu'une Religieuſe réuſſiſſe à conſoler ſolidement une perſonne qui eſt dans l'amertume, & c'eſt-ce que vous devez vous propoſer en rappellant à ces perſonnes la ſoumiſſion que le Seigneur exige d'elles, & tous les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs peines pour leur ſalut.

Si vous vous attachez à leur remettre

devant les yeux ce que le Seigneur attend d'elles dans l'affliction, vous remplirez à leur égard un devoir de charité qui pourra leur être utile, & peut-être réuſſirez-vous à rétablir le calme dans leur ame.

Elles auront du moins lieu de s'édifier des motifs de conſolation que vous leur préſenterez, *& elles envieront le bonheur que vous avez de regarder* des yeux de la religion toutes les peines de cette vie.

Mais s'il arrivoit que des jeunes perſonnes du monde, vinſſent vous entretenir des plaiſirs que leur diſſipation leur procure, des frivoles amuſemens qu'elles goûtent, ne manquez jamais, ma fille, de leur donner lieu de s'appercevoir que leurs entretiens ne ſçauroient ni vous convenir, ni vous plaire, à cauſe de l'oppoſition qu'ils ont avec l'eſprit de votre état.

C'eſt un devoir pour vous d'édifier les perſonnes du monde par votre modeſtie & votre piété, cette édification eſt elle-même un moyen dont Dieu veut ſe ſervir pour les déſabuſer des illuſions du monde.

Combien donc ne vous rendriez-vous

pas coupable, si bien loin de les édifier par votre recueillement, vous teniez avec elles le langage du monde, & si vous paroissiez goûter le récit de ce qui se passe dans le monde?

Ne leur donneriez-vous pas lieu de penser, que sous l'habit de la religion vous vous conservez encore l'esprit du monde? Que vous en regrettez les amusemens, & que vous en aimez les maximes?

Seroit-ce là l'exemple qu'elles auroient eu lieu d'attendre d'une vierge consacrée à Jesus-Christ? Et pourriez-vous vous flatter d'avoir rapporté à Dieu les fruits de gloire qu'il attendoit de vos entretiens avec les personnes du monde?

On voit souvent des peres & des meres chercher à se consoler avec leurs enfans consacrés à Jesus-Christ dans la religion, des afflictions ameres dont ils sont accablés dans le monde.

Quoi de plus consolant en effet pour ces martyrs du monde, que de se voir ramener par leurs enfans aux maximes de la religion.

Voila, ma fille, les seules consolations que votre état puisse vous permettre de donner aux personnes du monde.

Ne cherchez pas à vous inſtruire de mille choſes qu'il vous eſt inutile d'apprendre, & qu'il eſt ſouvent très-eſſentiel d'ignorer.

Pourroit-on être édifié de voir une Religieuſe empreſſée de ſavoir ce qui ſe paſſe dans le monde, inſtruite de mille événemens, dont les gens occupés du monde même, n'ont ſouvent pas le temps de s'entretenir ?

A quoi ſert à une fille, qui ne doit vivre que pour Dieu, de prendre une connoiſſance étendue des généalogies & des alliances des gens du monde? Ces ſortes de connoiſſances ont-elles quelque choſe de commun avec l'eſprit de ſon état ?

Oh ! que le tems qu'elle emploie à acquérir ces connoiſſances vaines, ſeroit bien plus utilement employé à méditer ſur les devoirs de ſon état, ſur ſon avancement ſpirituel, ſur les moyens d'éviter les fautes où elle tombe le plus ordinairement ?

Ces connoiſſances au reſte ne ſont que le fruit que l'on retire des relations qu'on entretient avec le monde, ou plutôt de la diſſipation où l'on vit, & d'une curioſité indiſcrete.

Les perſonnes du monde qui rendent des frequentes viſites à une Religieuſe, ne lui parlent que du monde ; cherche-t-elle à gagner ou à entretenir leur amitié, il faut qu'elle s'accoutume à leur langage.

Au ſortir du parloir elle n'a rien de plus preſſé que d'aller répandre dans la Communauté ce qu'elle vient d'apprendre : c'eſt ainſi que les entretiens & les récréations de ces filles conſacrées à Jeſus-Chriſt & ſéparées du monde, ne rouleront que ſur le monde.

Ce ne ſeront plus des entretiens édifiants, tels qu'on devroit les former dans une ſociété religieuſe.

Ne vaudroit-il pas mieux d'ignorer tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & de tourner toutes ſes réflexions du côté de la religion ?

Ne dites pas que les converſations tariroient bien-tôt ; mais du moins ſeroient-elles propres à édifier, & il vaudroit mieux après tout garder le ſilence, que d'apprendre à celles qui l'ignorent, mille évenemens qu'on ne peut ſouvent répandre ſans bleſſer la charité, & ſans porter un grand préjudice à l'eſprit de la religion.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Combien une Religieuse doit fuir les visites inutiles.

A quoi vous sert, ma fille, le grand nombre de relations que vous entretenez avec les personnes du monde ?

Que de temps n'avez-vous pas perdu jusqu'à présent, & quel compte n'aurez-vous pas à en rendre un jour à Dieu ?

Vous n'êtes entrée en religion, que pour tâcher d'y parvenir à la perfection ; pouvez-vous dire que les relations que vous avez avec les personnes du monde, n'ont porté aucun préjudice à votre avancement spirituel ?

Ces personnes ont-elles rapporté en vous quittant l'édification que vous étiez obligée de leur donner ? Ne vous est-il échappé ni médisance, ni parole inutile ?

N'avez-vous du moins rien entendu, qui soit contraire aux intérêts de la religion, & qui ne soit devenu pour vous un obstacle à la méditation, & au recueillement ?

Un pere de l'Egliſe diſoit, qu'il eſt très-difficile, que des ames remplies d'ailleurs de religion & de piété, ne contractent quelque mal-propreté & ne ſe ſaliſſent de la pouſſiere du monde, quand elles le fréquentent.

Tout votre temps appartient à Dieu d'une maniere particuliere, par votre conſécration à Jeſus-Chriſt, & il ne vous eſt permis de l'employer que pour ſa gloire.

Or, pouvez-vous bien vous flatter que Dieu a été glorifié de vos converſations avec les gens du monde? que le temps que vous y avez employé n'eſt pas autant de dérobé aux devoirs devotre état?

Ne vous êtes-vous pas miſe par-là, dans la néceſſité de manquer à l'office, ou à l'oraiſon, ou du moins, de vous y rendre tard?

Si cela eſt, vous avez donc quitté Dieu pour le monde, vous avez donc donné au monde & à la ſatisfaction de vous entretenir avec le monde, la préférence ſur le bonheur ineſtimable de vous entretenir avec Dieu.

Qu'il eſt à craindre, ma fille, que cela ne vienne du peu de goût que vous

avez pour votre état, & pour les exercices qui vous rapprochent de Dieu ?

On voit quelquefois dans la religion de ces ames vaines, qui croient ſe donner du relief aux yeux de leurs Sœurs, par le grand nombre de relations qu'elles ont avec le monde.

Dès-lors elles ſe croient fort imtantes, tandis que les vraies Religieuſes, qui vivent dans le recueillement, gémiſſent de leur diſſipation & de la vanité de leurs penſées.

Cette vanité ſe manifeſte ouvertement dans leurs converſations, elles parlent avec complaiſance des perſonnes de diſtinction qu'elles frequentent, de leurs alliances, de leur fortune, de leurs emplois.

Il n'y a pas d'homme dans le monde, quelque verſé qu'il ſoit, dans les intérêts des familles, qui puiſſe en rendre un compte auſſi circonſtancié, & auſſi exact que cette Religieuſe, faite pour vivre ſous l'étendard de la croix & à l'ombre de la pénitence.

Peut-elle donc ne pas exciter la pitié de ſes Sœurs, lorſqu'elles la verront vouloir ſe faire un mérite de ſavoir mille choſes vaines, dont la connoiſſance doit la faire rougir un jour aux yeux de Dieu.

Il eſt rapporté dans la vie de ſaint Jérôme, que le goût qu'il avoit pour la lecture de Ciceron, & la perte du tems qu'il employoit à lire ſes ouvrages, lui coûterent bien cher.

Ce Saint eut une viſion dans laquelle il ſe ſentit tranſporté au tribunal du ſouverain Juge; Jeſus-Chriſt lui demanda s'il étoit chrétien, le Saint lui ayant répondu qu'il l'étoit : Jeſus-Chriſt lui répondit, non, vous n'êtes pas Chrétien, vous êtes un Cicéronien, & il commanda auſſi-tôt aux Anges de le châtier.

Que vous ſeriez heureuſe, ma fille, ſi livrée peut-être aux converſations du monde, Jeſus-Chriſt daignoit vous accorder une ſemblable faveur, pour vous déſabuſer par-là de ces relations dont vous faites gloire, & qui doivent être pour vous un jour la ſource de vos regrets.

Arbre planté dans la vigne du Seigneur, quel fruit rapportez-vous? Quels fruits avez-vous rapporté juſqu'ici? Sont-ce des fruits d'humilité, de recueillement, d'oraiſon, de ſilence, de mortification, d'obéiſſance, de charité pour vos Sœurs & de renoncement à vous-même?

Ne ſavez-vous pas que *tout arbre, qui ne portera pas de bons fruits, ſera coupé & jetté au feu?* Matt. VII. 19.

Si à la place de ces bons fruits que le Seigneur attend de vous, il ne trouve en vous que la diſſipation, la tranſgreſſion de vos regles, la perte du tems, des attachemens trop humains, l'amour aveugle de vous-même, la négligence à remplir vos devoirs, le mauvais exemple & ſes ſuites, à quoi devez-vous vous attendre?

Tâchez, ma fille, de bien concevoir que votre vrai bonheur, de quelque maniere que vous l'enviſagiez, ſoit le bonheur du temps, ſoit le bonheur de l'éternité, dépend néceſſairement de votre fidélité à vivre conformément à l'eſprit de votre état.

CHAPITRE VI.

Combien une Religieuse doit éviter tout attachement trop humain, même à l'égard des personnes qui la conduisent.

MA fille, veillez à la garde de votre cœur, & n'oubliez jamais que toutes ses affections doivent se tourner vers Dieu.

Ce cœur sensible & fait pour aimer, est malheureusement exposé à recevoir des impressions contraires aux sentimens que vous devez à Jesus-Christ.

Ces impressions ne vous rendront pas infidelle à ses yeux, si elles ne sont pas volontaires, & si vous avez soin de leur fermer l'entrée de votre cœur.

Ayez soin d'étouffer les sentimens qui les accompagnent, vous y réussirez, si vous écartez de votre esprit les pensées qui vous retracent les personnes dont votre cœur pourroit avoir été trop sensiblement affecté.

Les affections déſordonnées naiſſent des impreſſions primitives que les objets font dans l'homme ; ces impreſſions ſont-elles agréables ? l'eſprit s'en occupe, & à meſure que les penſées auxquelles il s'abandonne l'intéreſſent, le cœur s'en affecte avec plus ou moins de vivacité.

Voulez-vous donc garantir votre cœur d'un attachement déſordonné ? Soyez en garde contre les penſées qui vous retracent un objet qui a ſu vous plaire.

La facilité avec laquelle le cœur de l'homme ſe laiſſe affecter, à la vue de certains objets, eſt une ſuite néceſſaire de ſa corruption.

Cette corruption qui eſt l'effet & la ſuite du péché, s'accroît à meſure que le cœur ſe laiſſe intéreſſer par les objets dont l'eſprit lui offre l'image.

Si l'affection déſordonnée de ſes parens eſt contraire au détachement dans lequel une Religieuſe doit vivre, pour faire regner entiérement Jeſus-Chriſt ſur ſon cœur, à combien plus forte raiſon doit-elle être libre de toute affection terreſtre, pour toute autre perſonne

Il peut arriver qu'on tombe dans une illusion dangereuse, par rapport à la qualité des personnes pour lesquelles on conçoit un attachement trop humain.

Telles sont les personnes chargées du soin de nous conduire dans les voies de la sainteté, pour lesquelles il peut arriver qu'on laisse introduire dans son cœur une affection trop naturelle.

Cette affection ne sçauroit être dans l'ordre, si elle devenoit excessive; qu'importe que cette personne exerce à votre égard le ministere le plus saint, si vous ne l'envisagiez plus comme ministre, & si vous vous en laissiez affecter comme les personnes du monde.

Ah, ma fille, que l'ennemi de votre salut, qui connoît le secret de votre foiblesse, & les divers penchans du cœur humain, a de ressources pour vous perdre!

Rentrez dans votre cœur, & voyez ce qui s'y passe; si vous étiez chargée de veiller sur la conduite d'une jeune personne, que penseriez-vous si vous remarquiez en elle un trop

grand empreſſement à ſe trouver avec quelqu'un ?

Qu'auriez-vous lieu de penſer, ſi elle en faiſoit le ſujet de ſes converſations les plus ordinaires, ſi elle ne paroiſſoit contente qu'auprès de lui, ſi ſon abſence lui faiſoit perdre la tranquillité de ſon ame, ſi elle attendoit avec trop d'impatience l'inſtant de ſe trouver avec lui ?

Ne vous viendroit-il pas dans l'eſprit, & n'auriez-vous pas lieu de penſer que cette jeune perſonne auroit ouvert ſon cœur à des ſentimens trop humains.

Les circonſtances les plus ſaintes ne ſeroient pas capables d'en impoſer à des ſentimens trop naturels & trop vifs.

Ils deviendroient le mobile des actions les plus ſaintes en elles-mêmes, mais ils les prophaneroient & en ſouilleroient la ſainteté ; quel crime ! quel déſordre !

Pouvez-vous être aſſez en garde contre des ſentimens ſi contraires à la ſainteté de votre état.

Une perſonne du monde qui auroit

le malheur d'avoir conçu une passion déréglée en ce genre, auroit le temps d'en connoître l'horreur.

N'étant pas assujettie à l'approche des Sacremens, elle pourroit s'en éloigner, pour se mettre en état de s'en approcher saintement.

Mais il n'en seroit pas de même d'une fille consacrée à Jesus-Christ, & obligée par sa regle à des confessions & à des Communions fréquentes.

Quel parti pourroit-elle prendre ? Seroit-ce de s'en éloigner ? De rompre tout commerce avec Jesus-Christ ? Mais n'auroit-elle rien à craindre des réflexions de ses Sœurs ? Prendroit-elle le parti de cacher ce qui se passeroit en elle sous le voile de la piété ? Mais pourroit-elle s'en accommoder avec sa foi & avec sa conscience ?

Tremblez à la vue des suites funestes des sentimens encore plus criminels & plus dangereux dans une épouse de Jesus-Christ, qu'ils ne le seroient dans une personne du monde.

Estimez le bonheur de votre état, il vous oblige à mener une vie sainte, & c'est pour y vivre saintement que le Seigneur vous y a placée.

CHAPITRE VII.

Du choix des livres qu'une Religieuse doit lire, conformément à l'esprit de son état.

VOUS êtes entrée en religion pour oublier le monde, je veux dire, les scandales du monde, ses maximes, ses désordres, ses usages, ses entretiens, afin de remplir votre esprit des maximes de Jesus-Christ & de la sainteté de sa morale.

Prenez donc garde qu'une curiosité indiscrete ne vous porte à vous en retracer le souvenir par la lecture des livres pernicieux qui les renferment.

Oh qui peut exprimer les suites funestes de ces lectures dans une Religieuse, & les effets pernicieux que les mauvais livres produiroient en elle ?

C'est delà que naîtroient tant de pensées extravagantes, qui offusqueroient son imagination, & qui la dissiperoient

au milieu de ſes exercices les plus ſaints.

C'eſt à la lecture de ces livres contraires aux bonnes mœurs, que l'imagination s'échauffe, & que le cœur s'affecte pour des perſonnages fabuleux, dont les paſſions l'intéreſſent.

Cette ame qui ne devoit s'attendrir qu'au ſouvenir des ſouffrances du Dieu qui l'a rachetée, ne craindroit pas de ſouiller les ſentimens de ſon cœur, en les prodiguant à des ſuccès ou à des malheurs, qui n'ont d'autre réalité que celles qu'ils empruntent de l'auteur qui les raconte & du livre qui les renferme.

Ah, ma fille, concevez toute l'horreur que mériteroit une ſemblable conduite, & déteſtez une lecture qui ne peut que jetter un mortel poiſon dans votre ame.

Ne cédez jamais à la curioſité qui pourroit vous porter à vous les procurer & à les lire.

De quel crime ne rendriez-vous pas coupable quiconque ſeroit aſſez aveugle & aſſez téméraire pour les faire paſſer en vos mains?

Vous êtes dans l'heureuſe néceſſité

de ne goûter que des amuſemens innocens, n'en cherchez pas qui puiſſent devenir un jour la ſource de vos regrets les plus amers.

Nourriſſez votre eſprit par la lecture des livres de piété, ils ſeront pour vous une ſource féconde de bonnes penſées qui ſe préſenteront ſouvent à vous, & dont votre mémoire vous retracera le ſouvenir.

Ces penſées paſſant de l'eſprit au cœur, y deviendront le germe de mille bons deſirs dont il ſera rempli, & s'y réveilleront au milieu de vos exercices de piété.

Ce fut à la lecture des Epitres de ſaint Paul, que ſaint Auguſtin ſe ſentit éclairé d'une lumiere ſi vive, qu'il renonça entiérement au monde, pour ſe donner irrévocablement à Dieu. *Aug. L. 1. Conf. C. 6.*

Quels heureux effets n'eſt pas capable de produire ſur un cœur bien diſpoſé, la vie des Saints & la conſidération des vertus, par leſquelles ils ſe ſont élevés à une éminente ſainteté?

Cherchez dans ce livre la maniere de pratiquer celles par leſquelles le

Seigneur a réſolu de vous y faire parvenir.

Vous y verrez des Vierges ſéparées du monde comme vous, & deſtinées à la gloire dont elles jouiſſent.

Vous en trouverez d'autres qui malgré la foibleſſe de leur ſexe, ont ſuivi la route enſanglantée des Martyrs, & ont triomphé comme eux de l'horreur des cachots, & de la rigueur des tourmens.

Vous trouverez parmi elles, la pratique du ſilence, de la mortification, de l'humilité, de la patience & la plus exacte fidélité à leurs vœux.

Leur exemple vous touchera, leur courage vous fortifiera, leur conſtance vous ſoutiendra.

Si l'exemple des Martyrs vous ravit, vous vous ſouviendrez que votre vie eſt regardée par les Peres de l'Egliſe, comme un long martyre dont vous devez ſupporter les rigueurs en imitant leur patience.

Si vous vous ſentez animée à la vue de leurs triomphes, vous rappellerez que vous aſpirez à la même gloire, & que vous êtes auſſi intéreſſée qu'eux à y parvenir.

Vous verrez à leur tête un Dieu crucifié, & qu'il ne vous eſt permis de ſuivre qu'en portant votre croix.

Cette croix, vous la trouvez dans les auſtérités de votre état, dans la pratique de la pauvreté, dans le renoncement à vous-même, dans les contrariétés auxquelles vous vous trouvez expoſée, dans l'aſſujettiſſement à vos regles, dans l'obéiſſance, dans la mortification des ſens.

Vous verrez qu'ils ont partagé ſans ſe plaindre, les amertumes du Calice de Jeſus-Chriſt, & vous apprendrez de leur exemple à étouffer les murmures d'une nature toujours impatiente & toujours prête à ſe roidir contre tout ce qui la gêne & qui la contrarie.

Voilà, ma fille, les livres que vous devez lire, pour entretenir en vous l'eſprit de votre état, & pour vous élever au bonheur auquel vous aſpirez.

CHAPITRE VIII.

Combien il eſt eſſentiel à une Religieuſe d'avancer de jour en jour dans la perfection.

L'OBLIGATION où vous êtes de tendre à la perfection, vous met dans la néceſſité de faire chaque jour de nouveaux progrès.

Je veux dire, de devenir plus ponctuelle à vous rendre aux exercices, plus recueillie & plus humble, plus détachée de vous-même, plus fervente dans vos prieres, & plus édifiante dans toute votre conduite.

Les années ſe ſuccedent, les jours s'écoulent, & la rapidité de leur cours vous avertit que vous avancez avec la même vîteſſe vers la fin de votre carriere.

Vous ignorez ce qui vous reſte encore de tems à vivre, vous ne ſçavez point ſi quelque maladie inopinée ne vous

enlevera peut-être pas dans le cours de cette année.

Si vous en étiez bien convaincue, & si le Seigneur vous reveloit un ſecret ſi important, croiriez-vous être parvenue à la perfection, telle que vous êtes actuellement ?

Et ſi votre conſcience vous reproche d'avoir négligé juſqu'à préſent une affaire auſſi eſſentielle, & qui eſt la ſeule pour laquelle le Seigneur vous a placée dans l'état Religieux, quels efforts ne devez-vous point faire pour réparer le tems que vous avez ſi mal employé juſqu'à préſent ?

Ce n'eſt que pour cela que le Seigneur prolonge vos jours ; il vous attend, n'abuſez point de ſa patience : propoſez-vous aujourd'hui d'être plus édifiante que vous ne l'avez été hier.

Aurez-vous demain le tems de réparer les fautes que vous commettrez aujourd'hui ? Nul homme ne peut s'aſſurer du lendemain, il n'y a que le tems préſent qui vous appartienne.

Soyez donc occupée dès aujourd'hui de faire les progrès que le Seigneur attend de vous.

Combien de perſonnes dans le monde

qui seroient parvenues à une éminente sainteté, si elles n'avoient eu qu'à s'occuper que de l'affaire de leur salut.

Combien n'en voit-on pas qui soupirent inutilement après un temps dont vous ne connoissez pas le prix, & qui gémissent de la dure nécessité où elles sont de ne s'occuper que des soins insupportables du monde ?

Plus heureuse qu'elles, vous n'avez qu'une seule affaire dans la religion, c'est celle de votre salut & de votre perfection, tous vos devoirs se rapportent à Dieu, & ont immédiatement Dieu pour objet.

Lectures, méditations, chant des pseaumes, pratiques de mortification & de pénitence, peines & contrariétés que le Seigneur ne vous envoie que pour vous faire mourir à vous-même.

Que demande le Seigneur de vous ? C'est que vous rempliſſiez vos devoirs avec ferveur, que vous deveniez de jour en jour plus humble & plus morte à vous-même, que vous conserviez la paix & l'union au milieu des contrariétés que vous avez à essuyer.

Il demande que vous supportiez les défauts des autres, que vous deveniez

de jour en jour plus attentive à corriger ceux que vous appercevez en vous.

S'il trouve sa gloire aux soins que vous prendrez de vous perfectionner, de vous cultiver, n'y trouvez-vous pas de votre côté de quoi assurer l'affaire de votre salut, & l'acquisition du bonheur qui vous attend ?

Ranimez-vous donc, ma fille, & devenez de jour en jour plus Religieuse & plus fervente : ne soyez pas du nombre de ces vierges folles qui n'ont de religieux que l'habit.

Bien loin de surpasser les personnes qui vivent chrétiennement dans le monde, elles ne les égalent pas.

Elles se roidissent chaque jour contre la croix qu'elles sont obligées de porter à la suite de Jesus-Christ, & elles oublient qu'une croix portée sans soumission, ne les sauvera pas plus que le mauvais larron qui consomma sa réprobation sur celle où il fut attaché.

CHAPITRE IX.

Du zele que les anciennes doivent avoir, de donner le bon exemple pour maintenir dans leur maiſon l'eſprit de la regle.

MA fille, il y a déjà bien des années que vous vivez dans l'état Religieux : lorſque vous y êtes entrée, vous y avez trouvé des filles vertueuſes, qui vous y avoient précédée, & dont l'exemple vous a ſouvent édifiée.

L'intention du Seigneur eſt que vous tranſmettiez à celles qui viennent après vous, l'exemple des vertus religieuſes, que vous avez reçu de celles qui vous avoient précédée, & dont vous êtes dépoſitaire.

Quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, & combien le Seigneur n'auroit-il pas lieu d'être mécontent, ſi ce dépôt dépériſſoit entre vos mains, & ſi vous ne le faiſiez point valoir au profit de ſa gloire !

Hâtez-vous donc de travailler à votre perfection, & à apprendre à celles qui viennent après vous, ce qu'elles ſeront ob-

ligées de faire lorſqu'elles verront approcher de plus près le terme de leur carriere.

Si vous voyez dans une jeune Religieuſe plus de vertu, plus de régularité qu'on n'en apperçoit en vous, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire ?

Ce n'eſt pas ſeulement votre perfection que vous avez négligée ; le peu de ſoin que vous en avez pris, eſt contraire aux intérêts de la gloire de Dieu.

Depuis le tems que vous êtes en religion, à quelle éminente ſainteté ne devriez-vous pas être parvenue ?

Avec quelle perfection ne devriez-vous pas pratiquer les vertus chrétiennes & religieuſes, il faudroit que les Religieuſes, moins avancées que vous, n'euſſent qu'à obſerver votre conduite pour apprendre de quelle maniere le Seigneur exige qu'elles ſe conduiſent.

Vous leur devez l'exemple de l'obéiſſance, du détachement de l'humilité, de l'exactitude, de la douceur & de la patience, dans les contrariétés & les peines.

Si néanmoins vous prétendez vous autoriſer ſur votre ancienneté, à être moins exacte que les autres, moins patiente, moins humble, vous oublież

donc l'obligation indiſpenſable où vous êtes, de ſurpaſſer en vertu celles qui n'ont pas eu autant de tems que vous pour s'affermir dans ſa pratique.

Oh ! que vous entendez mal vos véritables intérêts, ſi vous croyez pouvoir vous relâcher à meſure que le tems de votre mort approche.

Quel penſez-vous, diſoit Jeſus-Chriſt dans l'Evangile, *qui eſt le ſerviteur fidele & prudent, que le Seigneur a établi ſur ſa famille, pour lui donner la nourriture dans ſon tems ?* Matt. XXIV. 45.

C'eſt l'heureux ſerviteur que le Seigneur trouvera occupé de ce ſoin, lorſqu'il viendra.

Appliquez-vous ces paroles, ma fille, je vous fais la même demande, & je vous dis, quelle penſez-vous qu'eſt la Vierge prudente & fidelle, que le Seigneur a établie pour donner plus particuliérement l'exemple de la régularité dans une maiſon Religieuſe ?

C'eſt l'heureuſe ſervante que le Seigneur trouvera occupée de ce ſoin, lorſqu'il l'appellera à lui.

Que deviendra la régularité de votre maiſon, & comment ſe ſoutiendra-t-elle, lorſque vous ceſſerez de l'habiter & que

vous aurez passé dans celle de votre éternité ?

Il depend de vous, ma fille, & des exemples que vous êtes obligée de donner à vos Sœurs, que le bon ordre & l'esprit de piété s'y soutiennent.

Une Religieuse qui n'a rien d'édifiant & de remarquable, y sera bientôt oubliée, ou si la mémoire s'en conserve durant quelques années, ce ne sera qu'autant qu'on se souviendra de sa lâcheté, de ses défauts, & du peu de ferveur avec laquelle elle aura rempli les devoirs de son état.

Il n'en sera pas de même d'une Religieuse, humble, mortifiée & fervente; placée au rang des justes, sa mémoire sera en bénédiction; la vie édifiante qu'elle aura menée, & dont ses Sœurs auront été touchées, sera après sa mort le sujet de leurs conversations.

On la croira heureuse, & aspirant au même bonheur, on pratiquera les vertus par où elle s'y est élevée.

C'est ainsi que sa mémoire prêchera la vertu même après sa mort, l'imitation de ses exemples, en faisant avancer ses Sœurs dans la voie de la perfection, deviendra pour elle-même un surcroît

de mérite, & d'une plus grande gloire.

Puissent, ma fille, ces réflexions vous animer à la pratique constante de vos devoirs, & des vertus propres de votre état; bientôt vous ne serez plus sur la terre, & vous ne pouvez vous promettre d'être heureuse, qu'autant que vous aurez mérité de le devenir.

Vivez donc comme vous avez vecu dans les temps heureux de votre premiere ferveur; vous êtes maintenant plus en état de bien concevoir, & de mieux comprendre, comment le Seigneur veut être servi, comment il mérite de l'être.

CHAPITRE X.

De la véritable maniere de conserver la paix avec les autres.

SI vous voulez conserver la paix avec vos Sœurs, n'oubliez jamais que le Seigneur vous ordonne de les aimer comme vous-même.

Si elles ont des défauts vous n'en êtes pas exempte; & s'il vous paroît difficile de vivre en paix avec elles,

& de ſupporter tranquillement leurs défauts, qui vous a dit, qu'il ne leur paroît pas tout auſſi difficile de vivre tranquillement avec vous, par rapport aux défauts qui vous ſont perſonnels. Il y a peu de caracteres qui ſe reſſemblent parfaitement, ils ne different ſouvent que par une légere nuance qui ſuffit pour les rendre incompatibles.

Quelle autre regle de conduite pouvez-vous ſuivre dans l'état religieux, que la religion même ? Or, cette religion vous oblige à ſupporter les défauts des autres.

Vous voulez-bien qu'on vous ſupporte, quelle raiſon plus preſſante pour vous de ſupporter les autres, ce ſupport mutuel, établit la concorde & l'unanimité parmi les freres, & cette concorde plaît à Dieu. *Eccli. XXV. 1.*

Pourrez-vous jamais vous perſuader que vous aimez votre prochain, lorſque vous ne pourrez point gagner ſur vous de ſupporter ſes défauts ?

Ceux que vous avez, & pour leſquels vous voulez qu'on ait de l'indulgence, n'empêchent pas Dieu de vous aimer ; & ſi Jeſus-Chriſt vous ordonne d'aimer votre prochain comme il vous

a aimée, imitez-vous à l'égard de votre prochain, la conduite qu'il a tenue envers vous ?

Oh ! que vous êtes injuſte, ma fille, lorſque vous entretenez dans votre cœur un fond d'averſion & d'éloignement pour vos Sœurs.

Le Seigneur vous a aimée, & il vous aime encore, malgré vos infidélités & vos offenſes ; que n'imitez-vous ſa conduite, en ſupportant les défauts de vos Sœurs ?

Faites donc attention que ces défauts qui vous les rendent inſupportables, ſont involontaires & deviennent chaque jour le ſujet de leurs gémiſſemens.

Le Seigneur leur donne tout le temps de la vie pour ſe corriger de leurs défauts, & il ſuffira pour leur bonheur, ſi à l'heure de leur mort elles ont fait des efforts pour ſe rendre meilleures.

Et vous plus exigeante que Dieu même, vous ne voudriez point accorder à votre Sœur le temps de réformer en elle ce qui vous déplaît & ce que Dieu ſupporte.

Depuis le temps que vous êtes entrée dans l'état religieux & que vous tendez à la perfection, avez-vous

réuſſi à vous corriger, & à réformer en vous, ce qui déplaît à Dieu & aux perſonnes avec qui vous vivez ?

Que n'avez-vous pour les autres autant d'indulgence que vous en avez pour vous-même, autant que vous deſirez que les autres en aient pour vous?

Leur conduite vous bleſſe ; vous attaque-t-elle perſonnellement? Mais peut-elle vous attaquer auſſi ſenſiblement que les fautes qui vous échappent chaque jour & dont le Seigneur eſt offenſé ?

Cependant le Seigneur ſe contente de vous avertir par les reproches de votre conſcience, reproches ſecrets dont Dieu ſeul eſt témoin ; que n'imitez-vous ſa conduite & la douceur dont il uſe à votre égard ?

Vous ne pouvez pas prendre ſur vous de laiſſer tomber une parole qui vous déplaît, de ne pas faire attention à une maniere qui ne vous offenſe que parce que votre délicateſſe eſt exceſſive.

Si vous étiez plus morte à vous-même, & ſi l'humilité avoit pouſſé de plus profondes racines dans votre cœur, ce qui vous bleſſe ne vous toucheroit que légerement.

Si toute la loi eſt renfermée dans ce précepte, *vous aimerez votre prochain comme vous-même*, que vous êtes éloignée de l'accompliſſement de la loi ! *Gal. v. 14.*

Il peut arriver que quelque raiſon particuliere vous porte à diſſimuler votre mécontentement en préſence de la perſonne qui l'a occaſionné, peut-être même la religion vous retient.

Mais quel fruit retirerez-vous de cette modération paſſagere, ſi vous vous permettez d'aller répandre auſſitôt après l'amertume de votre cœur, en préſence des perſonnes que vous voyez ordinairement, & avec leſquelles un même emploi vous donne une relation plus particuliere ?

Vous aurez voulu conſerver la paix avec la perſonne dont le procédé vous a offenſée, mais l'aurez-vous conſervée au-dedans de vous-même, lorſque vous aurez ſoulagé votre cœur au dépens de la charité ?

Croyez-moi, ma fille, ſachez faire dans ces occaſions un ſacrifice tout entier, & conſidérez qu'il eſt dans l'ordre de la Providence, que vous ayez à ſouffrir de la diverſité des caracteres de vos Sœurs, pour qui la diver-

lité du vôtre devient ſouvent un ſujet de peine.

Portez votre croix avec ſoumiſſion ; les moindres épreuves peuvent devenir pour vous un riche fond pour l'éternité, ſi vous vous accoutumez à ſouffrir dans le ſilence, & à ne vous entretenir de vos peines qu'avec Dieu.

Oh ! qu'on trouve de conſolation en uniſſant ſes ſouffrances à celles de Jeſus-Chriſt !

Et que ſont après tout les vôtres, ſi vous les comparez à celles d'un Dieu attaché à la croix après avoir ſubi la flagellation la plus barbare & la plus ſanglante ?

Regardez les perſonnes dont Dieu ſe ſert pour vous faire ſouffrir, comme vous les enviſagerez dans le Ciel.

Avec quelle complaiſance ne les regarderez-vous pas alors, comme les inſtrumens dont Dieu ſe ſera ſervi pour vous faire mériter la gloire dont vous jouirez.

Déteſtez la trop grande délicateſſe & l'exceſſive ſenſibilité de votre cœur, & dites vous ſouvent à vous-même, ſi j'avois plus de vertu, je ſouffrirois patiemment, ſi j'étois plus morte à

moi-même, je ſerois moins ſenſible : c'eſt donc ma faute, ſi mille petiteſſes m'affligent & me font ſouffrir.

CHAPITRE XI.

De la douceur dans les entretiens avec ſes Sœurs, & de l'eſtime qu'on doit leur témoigner.

MA fille, apprenez à pratiquer la douceur, & ſouvenez-vous que Jeſus-Chriſt a recommandé à ſes diſciples la pratique de cette excellente vertu, lorſqu'il leur a dit, *apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur.* Matt. XI. 29.

Cette douceur doit être accompagnée des égards que la nature & la religion inſpirent pour des perſonnes en qui nous nous retrouvons & qui ſe retrouvent en nous.

Elles ont les mêmes intérêts & la même ſenſibilité que nous, ce qui nous touche, les touche également, nos penchans ſont les leurs, elles deſirent comme nous les ménagemens &

les égards, & elles ſont auſſi ſenſibles que nous, lorſqu'on y manque.

Comment en avez-vous agi avec elles, le premier jour qu'elles ſont entrées en religion ? Vous les avez traitées avec honnêteté, & vous n'avez fait en cela que ce que l'Apôtre recommande à tous les chrétiens, lorſqu'il leur dit, *prevenez-vous les uns les autres, en vous rendant l'honneur que vous vous devez mutuellement.* Rom. XII. 10.

Cette recommandation ſuit immédiatement celle que l'Apôtre leur fait, *de pratiquer les uns envers les autres une charité vraiment fraternelle.* Ibid.

Une longue habitude de vivre les uns avec les autres, d'être témoins des foibleſſes, des imperfections auxquelles on eſt ſujet, & des fautes où l'on tombe, affoiblit inſenſiblement ces ménagemens & cette honnêteté ſi néceſſaires pour maintenir l'eſtime & le ſupport mutuel.

Le vrai moyen d'entretenir ce ſupport, ſi néceſſaire dans les ſociétés religieuſes, c'eſt de s'accoutumer à penſer que les autres ſont plus vertueux que nous, & ſont par conſéquent plus agréables au Seigneur que nous.

Il ne vous ſera pas difficile de n'avoir que des manieres douces & honnêtes, pour une perſonne que vous croirez devoir reſpecter, & ſur qui vous vous accoutumerez à penſer que le Seigneur a des vues d'une plus grande miſéricorde.

S'il ſe trouve parmi vos Sœurs quelque perſonne dont le caractere ſoit vif & bouillant, tâchez, ma fille, de ne lui oppoſer que la douceur, & ſoyez aſſurée que vous la ramenerez au calme.

Il ne faut qu'une parole douce pour faire évanouir la colere, au lieu qu'une réponſe dure met en fureur une perſonne vive & violente. *Prov. XI. 1.*

Vous aurez beau dire que des perſonnes de ce caractere ſont à charge à la ſociété, ſongez qu'elles ne ſont pas moins à charge à elles-mêmes, & ſous ce point de vue elles ſont à plaindre.

Saint Auguſtin fait cette réflexion ſi chrétienne & ſi digne de lui, *que le Seigneur laiſſe vivre le méchant, ou pour qu'il ſe corrige, ou pour donner de l'exercice à la vertu du Juſte.* In Pſalm. 54.

S'il arrivoit donc qu'il ſe trouvât

dans votre Communauté quelque perſonne dont le caractere fût méchant, le Seigneur ne l'auroit permis que pour vous donner le mérite de la ſupporter, & de la corriger par votre exemple.

Si elle étoit veritablement méchante, n'auriez-vous pas à remercier le Seigneur de ne pas être auſſi méchante qu'elle ?

Si la charité eſt dans votre cœur, ne devez-vous pas deſirer qu'elle ſe corrige, & qu'elle ne manque pas l'affaire de ſon ſalut ?

Si vous étiez aſſurée qu'elle ne ſe corrigera jamais, & que devenant de jour en jour plus méchante, elle mourra privée de la grace, & digne d'être à jamais ſéparée de Dieu, pourriez vous vous empêcher de la plaindre ?

Ne devriez-vous pas prier chaque jour le Seigneur d'avoir compaſſion d'elle, & de changer ſon mauvais caractere ?

Faites-le donc, ma fille, à l'égard de celles dont le caractere vous paroît devoir être un obſtacle à leur ſalut.

Mais d'ailleurs, qui vous a dit que cette perſonne qui vous paroit ſi défectueuſe, ne ſera pas un jour touchée

de la grace, & ne deviendra pas un modele de vertu ?

Qu'étoit Saint Auguſtin avant ſa converſion ? Qu'étoit Sainte Magdelaine avant l'heureux moment où elle alla ſe proſterner aux pieds de Jeſus-Chriſt ? Auroit-on penſé qu'elle dût être un jour ſon amante la plus fidelle, & le modele de la pénitence la plus ſincere ?

Les défauts que vous appercevez dans quelques-unes de vos Sœurs, ne doivent donc pas vous empêcher de leur accorder votre eſtime.

Vous ignorez les vues du Seigneur ſur elles ; une perſonne qui a bien commencé & qui s'eſt bien conduite pendant pluſieurs années dans la religion, ne doit pas pour cela ſe croire meilleure, & être ſans crainte au ſujet de ſa perſévérance dans le bien.

Cette perſévérance, Dieu l'accorde à qui il veut, & la crainte que vous devez avoir de ne point perſévérer, doit vous inſpirer de l'indulgence pour celles qui ne vous paroiſſent pas remplir les devoirs de leur état d'une maniere conforme aux vues de Dieu ſur elles.

CHAPITRE XII.

De la maniere de profiter des fautes d'autrui.

IL *n'y a rien*, dit l'Apôtre, *qui ne ſerve au bien de ceux qui aiment Dieu, & qui ſelon ſa volonté ſont ſaints par leur vocation.* Rom. VIII. 28.

Si vous voyez des modeles de vertu parmi vos Sœurs, leur exemple doit faire naître en vous une ſainte émulation qui vous porte à les imiter.

Si au contraire le Seigneur permet que quelqu'une d'entre elles rempliſſe mal les devoirs de ſon état, & tombe dans quelque faute conſidérable, vous devez la plaindre, & vous tenir ſur vos gardes, afin de ne pas en commettre de ſemblables.

Si vous êtes maintenant plus exacte qu'elle à vos devoirs, pouvez-vous vous rendre cet heureux témoignage, que par le paſſé vous n'êtes point tombée dans quelques fautes conſidérables, ſur leſquels vous ne devez pas être

tranquille & ſans crainte, quoique vous les ayez confeſſées, & que vous en ayez reçu l'abſolution du Pretre. *Eccli. v. 5.*

Gardez vous bien d'aller apprendre aux autres ce que vous avez vu, & dont peut etre vous vous etes mal édifiée, vous feriez en cela, ce que vous ne voudriez pas qu'on fît à votre égard, en pareille rencontre.

Suppoſé même que quelqu'autre en ait été témoin comme vous, abſtenez-vous de vous en entretenir avec elle.

Votre diſcrétion & votre ſilence toucheront la perſonne coupable, elle ne pourra point s'empécher d'etre touchée de votre charité, & elle en ſera plus diſpoſée à rentrer en elle-méme.

Si au contraire vous alliez indiſcretement répandre dans la communauté la faute où elle eſt tombée, à quel ſentiment d'aigreur & de mécontentement ne livreriez-vous pas ſon ame?

Ce ſeroit d'ailleurs un mauvais exemple que vous donneriez à vos Sœurs, à qui vous feriez une ſemblable confidence, & vous leur donneriez lieu de tomber dans une pareille faute, en l'apprenant à celles qui n'en ſeroient pas inſtruites.

Cette faute que vous avez vu commettre, vous paroît peut être beaucoup plus grave qu'elle ne l'eſt en elle-meme ; car qui vous a dit, qu'elle ne part pas beaucoup plus d'un défaut de réflexion que d'une mauvaiſe volonté ?

Accoutumez-vous à excuſer des fautes, dont le principe n'eſt pas évidemment mauvais ; ſouvent une perſonne paroît beaucoup plus coupable aux yeux des hommes, qu'elle ne l'eſt devant Dieu.

Vous ne ſçauriez dans mille occaſions, juger ſans témérité d'une intention qui vous eſt inconnue, & que Dieu ſeul eſt en droit de juger.

Excuſez donc l'intention, ſi vous ne pouvez entiérement excuſer l'action, par-là vous imiterez la conduite que Jeſus Chriſt a tenue à l'égard de ſes propres bourreaux, dont il ſollicitoit le pardon aupres de ſon Pere, parce qu'ils ne ſçavoient ce qu'ils faiſoient. *Luc. XXIII. 38.*

S'il vous vient dans l'eſprit, que quelqu'une de vos Sœurs eſt tombée dans quelque faute, gardez-vous bien de conſentir à cette mauvaiſe penſée, & regardez-la comme une tentation de l'ennemi de votre ſalut.

Vous ne devez pas seulement conserver la réputation de votre prochain, dans l'esprit des autres, en ne leur donnant aucune occasion d'avoir sur leur compte des pensées défavorables, mais vous devez encore la conserver au-dedans de vous, & écarter soigneusement toutes les mauvaises pensées qui vous viennent à son sujet.

Si les fautes qu'il commet à vos yeux vous portent à lui attribuer une mauvaise intention, c'est une tentation à laquelle vous vous trouvez exposée, & que vous devez combattre avec soin.

Vous ne voudriez certainement pas qu'on vous attribuât une mauvaise intention sans un fondement légitime, & qu'on perdît de propos délibéré la bonne opinion qu'on auroit de vous.

Vous vous croiriez autorisée à vous plaindre de la mauvaise interprétation qu'on donneroit à des actions dont on ne verroit que la surface, mais dont on ignoreroit l'intérieur & le principe.

C'est dans de semblables occasions, que vous devez veiller sur votre imagination, pour ne point vous arrêter aux pensées désavantageuses à votre

prochain & ſur votre volonté pour ne pas y conſentir.

Rappellez qu'un des caracteres de la charité chrétienne, eſt de ne point penſer le mal à l'égard du prochain ; c'eſt ce qui fait dire à ſaint Bonaventure, que de ſemblables penſées *éloignent le Seigneur de vous, & déchirent la charité fraternelle.* Bonav. in ſtimulo amoris. C. x.

Il n'appartient qu'à Dieu de connoître ce qui ſe paſſe dans le cœur de l'homme, c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt qui s'eſt réſervé le jugement des hommes, vous dit dans l'Evangile, *ne jugez pas, & vous ne ſerez pas jugé ; ne condamnez pas, & vous ne ſerez pas condamné.* Luc. VI. 37.

C'eſt à Dieu ſeul qu'il eſt reſervé *d'éclairer les ténebres qui cachent à nos yeux les intentions des hommes, & de mettre à découvert les penſées les plus ſecretes des cœurs*, parce que lui ſeul connoît ce qui s'y paſſe.

CHAPITRE XIII.

Du relâchement d'une Religieuse, & des moyens de faire revivre en elle l'esprit de son état.

MA fille, quand avez-vous résolu de rentrer dans votre cœur, & de vous occuper sérieusement du triste état de votre ame ?

Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour répondre à la grace de votre vocation ? Plusieurs de vos Sœurs se sont sanctifiées, & ont fait de grands progrès dans la voie de la perfection, & vous, aussi intéressée qu'elles à vous sanctifier, & à vous perfectionner, vous n'avez rien fait, & vous etes encore à commencer de travailler sérieusement à votre avancement.

Que vous revient-il de la dissipation où vous avez vécu jusqu'à présent ? Et de la lâcheté avec laquelle vous avez rempli vos devoirs ?

La violence que tant d'autres se sont faites pour se mettre au dessus d'elles-mê-

mes, afin de bien ſervir Dieu, eſt paſſée, & elles attendent avec confiance les récompenſes que le Seigneur réſerve à leur fidélité.

La vertu ne leur coûte plus que quelques légers efforts pour ſe mettre au-deſſus d'une nature, qui n'eſt pas encore entiérement ſoumiſe, & dont la réſiſtance ne ſert qu'à leur fournir de nouvelles occaſions de mérite.

Il en ſeroit de même de vous, ſi vous aviez ſuivi leur exemple, vous auriez comme elles la confiance que le Seigneur ſeroit content de vous, & de la maniere dont vous l'auriez ſervi juſqu'à préſent.

Vous avez ſecoué tout ce que votre regle a de trop gênant pour vous, & vous avez oublié qu'*il n'y a aucune proportion entre la gloire qui vous eſt promiſe, & tout ce que vous pourriez faire pour vous en rendre digne.* Rom. VIII. 18.

Vous n'avez pas ignoré que le royaume des cieux ſouffre violence, & qu'il n'y a que ceux qui ſe font violence qui s'y éleveront.

La perfection à laquelle vous deviez tendre ſans ceſſe eſt pour vous un lan-

gage inconnu ; vous craindriez de paſſer pour dévote parmi vos Sœurs, & vous oubliez que la gloire à laquelle vous prétendez vous élever, doit être la récompenſe de la dévotion.

Auſſi comment rempliſſez-vous les devoirs de piété auxquels votre état vous oblige? Quelle froideur & quelle diſſipation n'aſſociez-vous pas au commerce du Seigneur pendant l'office?

Cet exercice ſi ſaint & ſi propre à vous ſanctifier, ne ſert qu'à vous rendre coupable de toutes les fautes que vous y commettez chaque jour par le peu de ſoin que vous prenez de vous occuper de la préſence de Dieu.

Bien loin de le prier avec attention & avec ferveur, vous abandonnez votre eſprit à toute la diſſipation qui s'en empare : quel eſt donc le culte que vous rendez au Seigneur dans un exercice où Dieu n'a que l'articulation de vos paroles, tandis que mille objets inutiles ont la réalité de votre attention?

Eſt-ce bien là ce que le Seigneur attendoit de vous, en vous appellant à la religion, & en vous diſtinguant d'un grand nombre d'ames qu'il a laiſſées dans le monde, & qui auroient fait honneur à ſon choix?

Comment faites-vous vos méditations? Hélas! bien loin de vous y préparer par une lecture attentive, vous n'y apportez que la légéreté dont vous vous êtes fait une malheureuse habitude.

Le temps de l'oraison se passe sans que vous vous soyez mise dans la présence de Dieu, & sans lui avoir demandé la grace d'une attention suivie.

Y formez-vous de bons desirs, pour votre amendement & suppléez-vous par-là aux réflexions superficielles que vous faites sur la conduite que vous menez? Sentez du moins combien vous êtes à plaindre.

Quelles sont les lectures qui vous intéressent le plus, & qui fixent d'avantage votre esprit? Lisez-vous des livres propres à vous ranimer, & à faire revivre en vous l'esprit de votre état? où ne vous permettez-vous pas plutôt des lectures profanes qui ne sont propres qu'à vous inspirer du dégoût pour la vie Religieuse?

Ah! si c'est ainsi que vous vous conduisez dans un état saint, ne pouvez-vous pas vous appliquer ces paroles foudroyantes que l'Esprit Saint prononce

contre l'impie par la bouche d'un Prophete; *il a commis l'iniquité dans la terre des ſaints, il ne verra point la gloire du Seigneur.* Iſai. XX. VI. 10.

Si ce malheur vous arrive, ma fille, à qui devrez-vous vous en prendre? Ne ſerez-vous pas coupable d'avoir mené une vie toute ſéculiere dans un état ſaint, d'avoir aſſocié l'eſprit du monde à celui de la religion, ou pour mieux dire, d'avoir renoncé à l'eſprit de la religion pour vivre ſelon le monde.

En menant une vie ſi contraire à l'eprit de votre état, quelle idée devez-vous vous former de vos confeſſions & de vos communions?

La chair divine que vous recevez dans un cœur tout mondain, effacera-t-elle l'iniquité dont il eſt rempli? Jerem. XI. 15.

Vos Sœurs ſeront-elles édifiées en vous voyant approcher des Sacremens, elles qui gémiſſent de votre diſſipation & de la vie que vous menez?

Hâtez-vous donc de ſortir du malheureux état où vous êtes, tâchez de faire revivre en vous l'eſprit de religion qui y eſt preſqu'entiérement éteint. Faites de bonnes lectures, & commencez à remplir les devoirs de votre état, avec

toute l'exactitude que le Seigneur attend de vous.

CHAPITRE XIV.

De la correction fraternelle ; moyens de la faire utilement.

SI quelqu'une de vos Sœurs peche en votre préſence, ſouvenez-vous qu'elle eſt fragile, & n'oubliez pas que vous l'êtes vous-même ; ce ſouvenir vous portera à l'excuſer, comme vous voudriez qu'on le fît à votre égard, ſi vous aviez commis la faute dont elle vient de ſe rendre coupable.

Vous tomberez peut-être demain dans quelque faute qui vous rendra plus coupable qu'elle, & vous aurez beſoin de l'indulgence de vos Sœurs, comme elle a aujourd'hui beſoin de la vôtre.

Si cette faute étoit commiſe contre vous, & ſi elle vous bleſſoit perſonnellement, vous devriez vous eſtimer heureuſe de vous trouver en occaſion de pardonner, & de pratiquer la patience qui eſt inſéparable de la charité.

Vous devriez même porter votre générosité jusqu'à lui dérober la peine qu'elle vous a fait ressentir, à moins que vous ne fussiez obligée de vous justifier à ses yeux, d'un tort qu'elle vous attribueroit, & dont elle auroit lieu d'être mal édifiée.

Et dans ce cas vous devriez bien prendre garde, de ne point vous justifier avec aigreur ; mais de mettre beaucoup de douceur dans les moyens que vous prendriez de la désabuser.

Ne prenez point sur vous de reprendre vos Sœurs des fautes qu'elles peuvent commettre, à moins que leur caractere ne vous fasse espérer qu'elles prendront vos réflexions en bonne part.

Il faut un grand fonds de prudence pour entreprendre la correction des autres.

Il faut ajouter à cette prudence, une douceur qui prévienne & qui dispose la personne à vous écouter tranquillement.

A cette prudence & à cette douceur si nécessaires, ajoutez encore l'humilité.

Une personne qui s'ingere à reprendre les autres, & qui le fait sans ménagement, qui ne sçait pas discerner & choisir les moyens de ne point blesser

leur délicateſſe, prouve par-là qu'elle eſt plus propre à offenſer, qu'à corriger & à reprendre.

Si la charité vous porte à reprendre quelqu'une de vos Sœurs, vous ne devez vous y réſoudre, que dans l'intention de la rendre meilleure, & de la gagner à Dieu.

Voilà, ma fille, le ſeul motif qui doive vous faire agir ; car la charité ne ſe recherche pas elle-même, & ce n'eſt point par rapport à vous-même, que vous devez deſirer que votre Sœur ſe conduiſe mieux mais rapport à elle-même & par rapport à Dieu.

On peut trouver dans la religion des perſonnes dont le caractere eſt bouillant, & qui voulant ſoutenir hors de ſaiſon un air de franchiſe, reprennent les autres en répandant le fiel, & l'amertume dans leur ame.

Elles oublient que la charité eſt douce; que faudroit il, pour leur faire ſentir la néceſſité de cette douceur ? Faudroit-il les reprendre elles mêmes, avec auſſi peu de ménagement qu'elles en emploient à l'égard des autres ? On ne feroit que les irriter, parce qu'il eſt aſſez ordinaire que des perſonnes de ce caractere, ſe

croient faites pour donner à tout le monde des avis dont elles seules ne croient pas avoir besoin.

Si ces personnes pechent en votre présence, gardez-vous bien de les reprendre; elles ne feroient que s'irriter; & quelque mauvaise que fût leur conduite, elles auroient mille raisons pour se justifier, & pour vous tourner en ridicule en présence de quelque personne accoutumée à leur applaudir en tout.

Si les fautes qu'elles commettent sont considérables, & peuvent nuire au bon ordre, contentez-vous d'en avertir votre Supérieure, & ne vous proposez en cela que la gloire de Dieu & l'amendement de votre Sœur.

Priez pour elle, & demandez au Seigneur qu'il veuille l'éclairer sur une mauvaise conduite, qui peut devenir un obstacle à son salut & à sa perfection.

Il faut aussi distinguer, si la faute dont vous êtes instruite, ou dont vous avez été témoin, est l'effet de la pure fragilité, ou si elle présente quelques mauvaises dispositions du cœur; car ce n'est que dans ce dernier cas que vous devez prendre sur vous de l'en avertir, si elle est d'un caractere à bien prendre votre remontrance. Si

PRIÈRE

A LA SAINTE VIERGE ET A SAINTE ANNE.

Cent jours d'indulgence chaque fois.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; que votre grâce soit avec moi : vous êtes bénie entre toutes les femmes, et bénie soit sainte Anne votre mère, de laquelle vous êtes née sans tache et sans péché, ô Vierge Marie, vous qui avez donné le jour à Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. Ainsi soit-il.

POUR RECOMMANDER QUELQUE AFFAIRE A SAINTE ANNE.

Glorieuse sainte Anne, pleine de bonté pour tous ceux qui vous invoquent, pleine de compassion pour tous ceux qui souffrent, me trouvant accablé d'inquiétudes et de peines, je me jette à vos pieds, vous suppliant humblement de prendre sous votre conduite l'affaire qui m'occupe. Je vous la recommande instamment, et vous prie de la représenter à votre fille et notre mère la très-sainte Vierge, et à la majesté divine de Jésus-Christ, pour m'obtenir une issue favorable. Ne cessez pas d'intercéder, je vous en conjure, que ma demande ne me soit accordée par la divine miséricorde. Obtenez-moi par-dessus tout, glorieuse Sainte, de voir un jour mon Dieu face à face pour le louer et l'aimer avec vous, avec Marie et avec tous les élus. Ainsi soit-il.

AUTRE PRIÈRE.

Souvenez-vous, ô sainte Anne, vous dont le nom signifie grâce et miséricorde, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à

Sainte Anne, rempart de l'Eglise, priez pour nous.
Sainte Anne, refuge des pécheurs,
Sainte Anne, consolatrice des affligés,
Sainte Anne, protectrice des chrétiens,
Sainte Anne, délivrance des captifs,
Sainte Anne, consolation des époux,
Sainte Anne, mère des veuves,
Sainte Anne, institutrice des vierges,
Sainte Anne, protectrice des navigateurs,
Sainte Anne, guide des voyageurs,
Sainte Anne, guérison des infirmes,
Sainte Anne, santé des languissants,
Sainte Anne, lumière des aveugles,
Sainte Anne, langue des muets,
Sainte Anne, oreille des sourds,
Sainte Anne, aide de ceux qui ont recours à vous,
Sainte Anne, notre sainte Patronne,
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

Priez pour nous, heureuse sainte Anne;
Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez daigné choisir sainte Anne pour être mère de la Mère de votre Fils; faites, s'il vous plaît, que comme nous célébrons sa mémoire, ainsi nous parvenions par ses prières à la vie éternelle. Par J.-C. Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

« Chaste épouse de saint Joachim, sainte Vierge Marie, fille de saint Joachim et de sainte Anne, priez pour nous. »

« Sainte Anne, ô bienheureuse Mère, je vous en conjure, venez à mon secours avec votre fille Marie, et son divin fils Jésus. »

Si vous avez lieu de vous appercevoir que sa faute est habituelle, vous n'avez point d'autre parti à prendre, que d'en avertir votre Supérieure.

Vous ne ferez en cela rien d'opposé à la charité, vous ferez au contraire une action méritoire, & conforme à ce qui est prescrit dans la regle des ordres les plus anciens, & dont la pratique a donné de grands Saints à l'Eglise.

Si vous vous trouvez à la tête des autres & chargée de veiller sur leur conduite, & de maintenir le bon ordre, prenez garde de ne les réprendre qu'à propos.

Votre place demande du zele, mais ce zele doit être réglé par la prudence, & conduit par la charité.

Il vous est permis de parler & votre place vous y oblige ; mais comme le remarque l'Apôtre, *tout ce qui est permis n'est pas toujours convenable.* I. Cor. VI. 12.

Ayez de l'indulgence pour les fautes qui sont moralement inévitables à la foiblesse humaine, & ne vous servez de votre autorité que pour reprendre vos Sœurs des fautes qui peuvent être un sujet de mauvaise édification entre elles.

Mais en les reprenant, cherchez moins à les ramener par la crainte, que par l'amour du devoir, & ne ſéparez pas la douceur de l'uſage que vous ferez de l'autorité que vous avez ſur elles.

Quand on reprend quelqu'un il s'agit de lui faire connoître ſa faute, ſans chercher à le confondre, & de lui perſuader la néceſſité de l'éviter à l'avenir.

Faites en ſorte qu'en venant de recevoir votre correction elle n'emporte point dans ſon cœur une amertume qui pourroit l'empêcher de ſentir l'utilité de vos avertiſſemens, & devenir pour elle un mauvais prétexte de ne pas s'y rendre.

Imitez la conduite de Jeſus-Chriſt notre divin modele, qui recevoit avec douceur les plus grands pécheurs & qui renvoya la femme adultere, en lui diſant, *ne péchez plus à l'avenir.* Joan. VIII. 11.

CHAPITRE XV.

Des penſions & de la maniere d'en faire uſage.

MA fille, quoique vous ſoyez tenue à l'exacte obſervance de toutes vos regles, vous devez néanmoins vous aſſujettir d'une maniere particuliere à celles qui ont du rapport, & qui tiennent à la ſubſtance de vos vœux.

Les fautes qu'on peut commettre contre quelque regle particuliere, ſont des fautes légeres, lorſqu'elles ne ſont pas accompagnées du mépris.

Mais il n'en eſt pas de même de celles qui attaquent la ſubſtance des vœux, elles vous rendent infidelle à vos promeſſes, & digne de la colere de Dieu, ſi vous vous permettez de les violer.

Par le vœu de pauvreté, vous avez renoncé à toute eſpece de propriété, & vous ne vous êtes réſervé que l'uſage de ce que la religion vous accorde.

Si votre famille vous a aſſuré une

penſion, vous n'en êtes pas pour cela propriétaire, puiſque par le vœu de pauvreté, vous vous êtes rendue volontairement incapable de le devenir.

C'eſt votre Communauté qui a acquis cette penſion pour fournir à certains beſoins qu'elle n'eſt pas dans l'uſage d'accorder aux Religieuſes

Si votre Supérieure juge à propos d'employer une partie de cette penſion au ſoulagement de quelqu'une de vos Sœurs, vous n'êtes pas en droit de vous en plaindre, vos murmures deviendroient une preuve évidente que vous regardez l'uſage qu'on en feroit pour quelqu'autre, comme une injuſtice commiſe à votre égard, ce qui ne ſçauroit être.

Il n'y a pas d'injuſtice de priver une perſonne d'une choſe qui ne lui appartient pas ; il eſt vrai que votre Communauté l'a acceptée pour en uſer ſelon l'intention de vos parens.

S'il arrive qu'elle en change la deſtination, vous devez le voir tranquillement, & regarder dans l'ordre de la providence l'uſage qu'elle en feroit.

Ces penſions peuvent occaſionner bien des abus ; tel ſeroit celui où

tomberoit une Religieuſe qui exigeroit qu'on lui rendît compte de l'uſage de celle qu'on a reçue pour elle ; qui diroit, j'ai dépenſé tant, il me reſte tant.

Tel eſt encore celui d'une Religieuſe qui s'eſtime plus que celles à qui leurs parens n'ont point donné de penſion.

Cette Religieuſe eſt expoſée à ſatisfaire ſa cupidité, en ſe procurant des choſes inutiles & de pure fantaiſie, ou des choſes contraires à la pauvreté religieuſe ; à moins qu'une Supérieure attentive, ne la contienne dans de juſtes bornes : & il ne faut pas dire pour la juſtifier qu'elle n'en fait un ſemblable uſage qu'avec la permiſſion de ſa Supérieure.

Cette Supérieure ne peut pas accorder à ſon gré des permiſſions qui donnent atteinte au vœu de pauvreté. C'eſt ſouvent par une lâche condeſcendance que les Supérieures laiſſent introduire parmi les Religieuſes, des abus dont elles auront à répondre.

Il peut arriver auſſi qu'une Religieuſe diſpoſe ſans permiſſion d'une partie de ſa penſion en faveur de quelqu'une de ſes Sœurs : on a beau dire que la

propriété en reſte toujours à la Communauté, & qu'elle ne fait qu'en tranſporter l'uſage à une autre.

Ce tranſport eſt un acte de propriété, dont la Religieuſe qui donne & celle qui reçoit, ſont pareillement incapables, ce n'eſt qu'à la Supérieure bien informée du beſoin de cette Sœur, qu'il appartient de lui attribuer une partie de cette penſion.

Mais je veux que cette Religieuſe ait demandé à ſa Supérieure la permiſſion de donner à cette Sœur ce qui lui eſt néceſſaire ; ce n'eſt pas à une Religieuſe particuliere qu'il appartient de faire des dons, puiſque cela eſt contraire à l'eſprit de pauvreté.

Elle doit donc ſe borner à repréſenter à ſa Supérieure le beſoin de cette particuliere, & le deſir qu'elle a qu'elle veuille y pourvoir en prenant ce qui eſt néceſſaire ſur la penſion que la maiſon a reçu pour elle, ſi elle le juge convenable.

On ne ſçauroit trop prendre de précautions pour ne point donner d'atteinte au vœu de pauvreté.

Il ſemble que des Religieuſes craignent de paſſer pour pauvres, après avoir

fait vœu de pauvreté ; d'où cela vient-il ? Attache-t-on une infâmie dans la religion à la pauvreté réelle, comme cela n'arrive que trop ſouvent dans le monde?

Qu'il eſt à craindre que cette pauvreté qui paroît honteuſe, ne le paroiſſe que parce qu'on n'a pas la pauvreté d'eſprit, je veux dire, parce qu'on n'eſt pas détaché d'eſprit & de cœur de l'amour des aiſes & des commodités de la vie.

Une Religieuſe qui n'a que ce que la religion lui accorde, ne peut en être pour cela moins eſtimée, que par celles qui ne connoiſſent pas tout ce qu'exige d'elles la pauvreté dont elles ont fait vœu.

Cette pauvreté exclud l'uſage de tout ce qui eſt ſuperflu, la communauté fournit au néceſſaire, ſi une Religieuſe ſait ſe borner à cela, & ne deſire que cela, elle obſerve exactement ſon vœu de pauvreté.

Mais il n'arrive que trop ſouvent ; que la facilité qu'on a de ſe procurer des ſuperfluités, par une condeſcendance aveugle de ſa Supérieure, met une Religieuſe en contradiction avec les promeſſes qu'elle a faites à Dieu.

Ne perdez jamais de vue, ma fille, tout ce que renferme le vœu de pauvreté que vous avez fait ; c'eſt de l'accompliſſement de ce vœu que dépend votre bonheur & ſur la terre & pour l'éternité.

Ne rougiſſez point de votre pauvreté parmi vos Sœurs.

Il eſt des occaſions où l'orgueil humain ſe trouve flatté de paroître en état de ſe procurer ce que la cupidité fait deſirer.

Prenez des ſentimens contraires, & paroiſſez contente de vous trouver dans l'impoſſibilité de vous procurer ce qu'elle pourroit vous faire deſirer à vous-même.

Ne craignez pas de tenir ce langage en leur préſence : vous pouvez vous procurer bien des choſes que je deſirerois peut-être comme vous, ſi j'avois votre aiſance, mais le Seigneur m'en a privée, je ſçais me contenter de peu, & je ne rougirai jamais de ma pauvreté.

CHAPITRE XVI.

De la confession & des dispositions qu'une Religieuse doit y apporter.

MA fille, vous vous approchez fréquemment du sacrement de pénitence, mais avez-vous lieu d'être bien tranquille sur les dispositions que vous y apportez?

Les fautes que vous y déclarez vous paroissent légeres, mais vous devez avoir du regret de les avoir commises, & être dans la ferme résolution de veiller sur vous-même pour ne plus les commettre.

Sans ce regret, & sans cette résolution, votre vie ne sera qu'une alternative continuelle de pénitence & de péché.

C'est-à-dire, que vous y déclarerez toujours les mêmes fautes, & que vous ne vous en corrigerez jamais; vous promettez toujours au Seigneur de ne plus les commettre, & vous ne prendrez aucun moyen de les éviter.

Vous sentez combien une vie pareille, est différente de celle que doit mener

une vierge consacrée à Dieu, & obligée par état, de tendre sans cesse à la perfection.

Si votre vie se passe ainsi, aurez-vous bien répondu aux desseins que le Seigneur a eu sur vous, en vous appellant à la religion.

Quelle est la Religieuse qui y répond en effet ? C'est celle qui gémit intérieurement devant Dieu de ses moindres fautes, & qui veille sur elle-même pour les éviter. Elle gémit des distractions qu'elle ne prend pas assez de soin de repousser, de l'amour propre qu'elle n'a pas assez d'attention à réprimer, du défaut de ponctualité à se rendre aux exercices de son état, du peu de ménagement pour ses Sœurs, de sa trop grande sensibilité dans les contrariétés & dans les reproches.

Quelle est cette vraie Religieuse qui tend de jour en jour à la perfection ? C'est celle qui en se disposant au sacrement de pénitence, rappelle dans une salutaire confusion, les sujets de mécontentement qu'elle donne à Dieu, par le peu de soin qu'elle prend de ne pas rompre le silence, de s'abandonner aux murmures intérieurs dans les événemens qui la contrarient, de ne point être assez sou-

miſe à Dieu, de tenir encore à ſa propre volonté, de ne point aſſez réprimer ſon impatience naturelle, de chercher avec inquiétude les commodités de la vie, de parler avec peu de ménagement des défauts de ſes Sœurs, de conſerver encore trop d'attachement pour ſes parens.

Mais une Religieuſe qui tombe ordinairement dans ces fautes, & qui ne travaille pas à s'en corriger, qui les déclare ſans regret & comme par habitude, qui le jour même de ſa confeſſion, & peut-être l'inſtant après qu'elle s'eſt confeſſée, y retombe avec la même facilité, qui n'eſt pas touchée de ſes rechûtes, qui ne s'en afflige pas devant Dieu, cette Religieuſe prouve par ſa conduite qu'elle approche du Sacrement de Pénitence ſans regret, & ſans aucun propos ſincere d'amandement.

Il peut arriver qu'elle ſe tranquilliſe ſur ſes fautes, à raiſon de ſa fragilité, & des occaſions qui ſe renouvellent chaque jour de les commettre.

Mais ne doit-elle pas faire attention que l'obligation où elle eſt de ſe perfectionner chaque jour, doit la rendre bien plus vigilante ſur elle-même, &

lui inſpirer plus de regret de ſes fautes ?

Ne doit-elle pas penſer qu'en vivant de la ſorte, elle ne fait aucun progrès dans la perfection, que bien loin de combattre les penchans de la nature, elle ne fait que les flatter, & qu'elle riſque enfin de paſſer ainſi toute ſa vie, & de ne point être trouvée telle qu'elle doit être, lorſque le Seigneur la retirera de ce monde.

Je vous exhorte, ma fille, à conſidérer que les fautes d'une Religieuſe déplaiſent bien plus à Dieu, que celles d'une perſonne qui vit dans le monde, qui ne s'eſt point engagée à porter ſa croix, & à mener une vie plus parfaite que celle qui convient à une perſonne qui vit chrétiennement dans le monde.

Songez d'ailleurs que le Seigneur exige que vous vous faſſiez une continuelle violence, que vous le ſerviez d'une maniere plus particuliere que les perſonnes du monde.

Reprochez-vous donc vos moindres infidélités, affligez-vous-en devant Dieu, & ne vous conſolez que par l'eſpérance & le deſir de mener déſormais une vie plus mortifiée & plus fervente.

Souvenez-vous que ne pas avancer

dans la voie du salut & de la perfection, c'est reculer, parce que c'est résister à la volonté de Dieu, qui veut que vous avanciez de jour en jour, & que vous deveniez plus parfaite.

Desirez qu'on observe votre conduite, qu'on remarque vos fautes, & qu'on vous en avertisse; ne cherchez jamais à les dissimuler aux yeux de vos Sœurs, parce que cette dissimulation ne sçauroit vous mettre à couvert des regards de Dieu, qui les apperçoit telles qu'elles sont.

Et lorsque vous vous disposez au Sacrement de Pénitence, demandez au Seigneur de vous les faire connoître, comme il les connoît lui-même, de vous en faire concevoir tout le regret quelles méritent, & de répandre sa bénédiction sur la résolution où vous êtes de les éviter à l'avenir.

Déclarez-les ensuite au Prêtre, non pas froidement & comme vous déclareriez les fautes d'une autre, mais dans les sentimens d'une salutaire confusion, à la vue de votre inconstance, de votre fragilité & de votre ingratitude envers Dieu,

CHAPITRE XVII.

Comment une Religieuse doit se préparer à la Communion.

JESUS-CHRIST.

APPLIQUEZ-VOUS à bien concevoir quelle est la grace que vous recevez dans le sacrement du corps qui a été livré pour vous, du sang divin qui a été répandu pour vous.

Cette grace n'est pas comme celles qui sont attachées aux autres sacremens, qui la reproduisent dans l'ame qui l'a perdue, & qui l'augmentent dans celle en qui le péché l'a affoiblie.

Lorsque j'ai établi le sacrement de l'Eucharistie, ce n'a été que pour perpétuer ma demeure parmi les hommes; c'est pour cela que j'y ai renfermé mon corps, mon sang, mon ame, ma divinité, & toutes les graces qui accompagnent ma présence.

Plus votre ame sera disposée à s'unir à moi, plus je lui ferai ressentir les douceurs ineffables qui accompagnent une union aussi sainte.

L'état que vous avez embraſſé, & où ma main vous a conduite, vous met plus à portée de vivre avec moi; vous vivez à l'ombre de l'autel, vous êtes deſtinée à chanter mes louanges, tous les exercices dont vous êtes occupée tendent à me glorifier.

Connoiſſez-donc votre bonheur, & reconnoiſſez tout ce que vous devez à mon amour.

Oh! bienheureuſe l'ame religieuſe, & uniquement occupée du ſoin de me ſervir, ſes œuvres ſont marquées du ſceau de l'immortalité; je ne l'ai conduite dans la ſolitude que pour parler à ſon cœur, & pour y entretenir le feu ſacré que je ſuis venu apporter à la terre.

Mais ces ſaintes communications que le ſacrement de mon amour, établit entre vous & moi, je veux que vous vous en rendiez de jour en jour plus digne par une humilité profonde, & par un entier détachement de toutes les choſes terreſtres.

Ne vous regardez plus comme appartenante au monde, mon amour pour vous vous en a retirée, & j'attends dorénavant que vous n'aimiez que moi ſeul. *Jerem.* XXXI. 3.

En vain chercheriez-vous quelque prétexte pour concilier des affections humaines avec mon amour, je ſuis un Dieu jaloux, & j'exige que toutes vos affections ſe tournent vers moi.

Lorſque vous vous diſpoſez donc à m'introduire dans votre ame, ayez ſoin de la purifier & de n'y laiſſer aucune attache à la créature, ou aux fautes qui échappent à votre fragilité.

Gémiſſez-en & humiliez-vous-en dans le Sacrement de la pénitence, deſirez de mener une vie qui me ſoit plus agréable, car plus vous avez été favoriſée par une vocation toute ſainte, plus vous devez répondre à mon choix par une vigilance continuelle ſur vous-même.

Que ſeroit-ce, ſi je ne trouvois dans votre ame que de la froideur & de l'indifférence, pour un pain qui fait chaque jour les délices des Anges ?

De quel autre objet voudriez-vous faire dépendre votre contentement & votre bonheur, ſi ce n'eſt d'une nourriture qui a fait la conſolation des Saints ſur la terre, & qui fait leur bonheur dans le Ciel ?

Bientôt vous ne ſerez plus ſur la

terre, & votre bonheur dépendra du ſoin que vous aurez eu de vous attacher à moi, & d'avancer par-là dans la perfection.

N'oubliez jamais que je ſuis en droit d'attendre de vous plus de diſpoſitions dans la Communion, que d'une perſonne du monde moins favoriſée que vous.

Que ſeroit-ce cependant ſi cette perſonne du monde, plus expoſée aux illuſions du monde que vous, plus préoccupée des ſoins du monde, apportoit à la Communion plus de recueillement que vous ?

Si elle y apportoit une foi plus vive, un regret de ſes fautes plus ſenſible, un amour plus ardent, une humilité plus profonde, une confiance plus étendue, un empreſſement & un deſir de me recevoir plus ſincere ?

Rentrez donc en vous-même pour connoître les diſpoſitions de votre ame : tâchez de rendre votre conduite plus édifiante & plus conforme aux vues de ma Providence ſur vous.

Tâchez d'y ranimer le ſentiment des vertus dont votre ame doit être ornée pour me recevoir.

Ce n'eſt point aſſez de purifier votre conſcience, il faut y renouveller le deſir d'une vie plus ſainte & qui réponde aux communications intimes que vous avez avec moi.

CHAPITRE XVIII.

Combien il eſt important à une Religieuſe de communier ſouvent.

QUE pouvez-vous deſirer ſur la terre, qui ne ſoit renfermé dans l'auguſte Sacrement du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt ?

C'eſt un pain qui donne la vie à celui qui le reçoit dans un cœur pur, & qui devient le gage aſſuré de la vie éternelle & d'une réſurrection glorieuſe.

C'eſt un breuvage qui appaiſe la ſoif de celui qui le boit, & qui la reproduit en lui, pour faire renaître le deſir de ſe déſaltérer de nouveau. *Ecc. XXIV.* 29.

C'eſt un feu divin qui éclaire & qui échauffe l'ame par les ſaintes ardeurs qu'il lui communique.

C'eſt un remede qui guérit ſes infirmités, qui répare ſes forces, & qui ſemblable au pain qui fortifia Elie & qui le ſoutint quarante jours & quarante nuits, juſqu'à la montagne d'Horeb, ranime ſon courage & ſes forces & la met en état de ſurmonter tous les obſtacles qu'elle trouve dans la voie qui conduit au Ciel. *III. Reg. XIX. 8.*

C'eſt un Tréſor où l'ame puiſe les richeſſes de la grace & où elle remédie aux maux de ſa pauvreté & de ſa miſere.

Elle repréſente à Jeſus-Chriſt ſes beſoins, & elle en obtient les graces qui lui ſont néceſſaires, une piété fervente, une humilité profonde, le détachement d'elle-même, le recueillement dans ſes prieres, la ſoumiſſion à ſes ordres dans les contrariétés, le don précieux de ſçavoir conſerver la paix avec le prochain.

Oh, ma fille, ſi vous êtes tombée dans une illuſion funeſte qui vous éloigne du ſacrement de l'autel, dans un état où la communion fréquente eſt heureuſement établie, & où le Seigneur qui vous y a appellée a réſolu de vous conduire à la perfection, par

la fréquente communion, connoiſſez tout le danger d'un éloignement que vous devriez combattre, & dans lequel néanmoins vous vous entretenez ſans crainte.

Attendez-vous que le Seigneur emploie quelqu'autre moyen pour vous ſanctifier & pour vous élever à la perfection à laquelle il vous appelle.

Mais quel moyen plus puiſſant que la fréquente communion ? Ne conviendrez-vous pas que la ſeule conſidération d'une communion prochaine, eſt un motif preſſant de mieux remplir vos devoirs, d'être plus fervente dans vos prieres, plus humble & plus douce avec vos ſœurs, plus ponctuelle à ſuivre la voix de Dieu, lorſque le ſon de la cloche vous appelle aux exercices & aux devoirs de votre état ?

A cette conſidération joignez les réflexions que vous préſente la communion que vous aurez faite le jour même ou la veille.

Pouvez-vous vous empêcher de dire, j'ai eu le bonheur de communier aujourd'hui, je dois donc rendre ſenſible la préſence de Jeſus-Chriſt dans mon ame, par mon recueillement, ma douceur, mon obéiſſance & mon humilité.

Je me disposé à faire ma communion demain, je dois donc faire en sorte que Jesus-Christ trouve dans mon ame la pratique & le sentiment des différentes vertus dont elle doit être ornée pour le recevoir.

Veillons donc sur nous, ô mon ame, afin d'éviter les moindres fautes, *car il ne s'agit pas de préparer une demeure à un homme, mais à Dieu même.* I. Par. XXIX. 1.

Voilà ma fille, comment la seule idée d'une communion prochaine devient pour votre ame un motif pressant de régularité & de vigilance.

Et si c'est ainsi que le Seigneur a résolu de vous faire parvenir à la perfection, n'est-il pas évident que vous rendez ce moyen inutile, & que vous frustrez les intentions de Dieu, en vous éloignant autant que vous le pouvez de la sainte table ?

Aux effets merveilleux que produit dans une ame la seule idée d'une communion qu'elle vient de faire, ou de celle à laquelle elle se prépare, joignez ceux que produit en elle une communion faite avec ferveur.

Car la présence de Jesus-Christ dans

une ame disposée à le recevoir, augmente la grace en elle, elle y affermit l'empire de la vertu, elle y affoiblit la concupiscence, elle y devient le gage assuré de la gloire & d'une résurrection glorieuse.

Que pouvez-vous alléguer qui puisse justifier votre éloignement pour la communion ? Direz-vous que vous n'avez pas lieu de vous appercevoir que le fréquent usage de ce Sacrement, produise ces heureux effets dans celles qui le reçoivent fréquemment ?

Mais, qui êtes vous, pour prononcer ainsi sur les effets que produit ce Sacrement dans les ames ? Connoissez-vous ce qui se passe dans celles que vous jugez si témérairement ?

Prétendrez-vous faire dépendre les changemens secrets & insensibles qu'il produit en elles, & dont les nuances sont infinies, de la conduite extérieure qui vous paroît la même d'un jour à l'autre, & qui change néammoins aux yeux de Dieu, quoiqu'elle vous paroisse toujours la même.

Vous ne voyez pas croître les arbres des forêts & les lys des champs, quelqu'attention que vous apportiez à les

bien conſidérer, voulez-vous en conclure qu'ils ne croiſſent pas & qu'ils reſtent toujours dans le même état ?

Vous n'appercevez pas ſenſiblement l'accroiſſement des opérations & des facultés de l'ame d'un enfant qui commence à begayer, voulez-vous conclure que ſon ame ne ſe développe pas à meſure que ſes organes croiſſent & ſe fortifient.

Les Saints eux-mêmes, ont-ils apperçu les accroiſſemens de la vertu dans leurs ames, les opérations du bras du Seigneur, l'affoibliſſement de leurs vices, leurs progrès dans la vertu ?

Ce ſont-là les myſteres de la grace que le Seigneur a dérobé à leurs yeux, & c'eſt par-là qu'il les a contenus dans les bornes d'une humilité profonde.

Un malade atteint d'une dangereuſe maladie & ſecouru à propos, recouvre ſa ſanté ſans appercevoir les changemens intérieurs que les remedes produiſent en lui.

La grace imite la nature. Saint Auguſtin, comme il le reconnoît lui-même dans ſes confeſſions, ſe rapprochoit peu-à-peu de Dieu, ſans s'en appercevoir.

Elle éclaire l'entendement & le déſabuſe inſenſiblement de ce dont il étoit plus aveuglément préoccupé; elle change d'une maniere inſenſible les diſpoſitions de la volonté, elle en affoiblit & en briſe enfin les liens.

Dans ſes premieres opérations, l'homme n'offre ſouvent aucun changement extérieur bien ſenſible; mais à meſure qu'il change intérieurement, ſa conduite extérieure change, quoiqu'elle ne paroiſſe pas toujours changer.

Ne jugez donc point de l'effet des communions fréquentes de vos ſœurs; premiérement, parce que le Seigneur vous le défend; ſecondement, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul, qui connoît les diſpoſitions du cœur humain, de juger des progrès d'une ame & des changemens qui s'operent en elle.

Mais, quand il ſeroit vrai que pluſieurs de celles qui communient fréquemment, ne retireroient aucun fruit de leurs communions, il n'en ſeroit pas moins vrai, que le Seigneur qui vous a appellée à l'état religieux, a réſolu de vous y ſanctifier par la fréquente communion.

Répondez

Répondez-donc, ma fille, aux intentions de Dieu, il ne s'agit que de vous bien disposer à la premiere communion que vous ferez, & de ne mettre d'autre intervalle entre cette communion & celle qui la suivra, que celui qui doit être employé suivant l'intention de Jesus-Christ, à le remercier de la grace qu'il vous a faite en se donnant à vous, & à vous préparer à le recevoir de nouveau, en vous appliquant à entretenir en vous les sentimens des vertus que votre ame doit offrir aux yeux de Jesus-Christ, lorsqu'il se communiquera à elle.

CHAPITRE XIX.

Du dégoût de la Communion.

Combien ce dégoût est préjudiciable à une Religieuse.

D'OU vient le dégoût que vous avez conçu pour la communion? appliquez-vous à en connoître le principe,

prévoyez-en les ſuites funeſtes, vous pouvez les inférer des triſtes effets que ce dégoût a déja produit en vous.

Si vous remontez à ſon principe, vous le trouverez ou dans une éducation peu chrétienne, ou dans un ſyſtême mal conçu & contraire aux intentions de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe, ou dans une vie diſſipée & incompatible avec l'approche des ſacremens, ou dans l'éloignement que vous vous ſentez pour tout ce qui gêne & contrarie vos penchans, ou enfin dans une humilité mal entendue.

Quel que puiſſe être le principe de votre dégoût, concevez combien il s'accorde peu avec les intentions de Dieu qui a voulu vous conduire à la perfection par le fréquent uſage des Sacremens.

Ce dégoût vient-il d'une éducation peu chrétienne ?

Mais depuis que vous êtes en religion, n'avez-vous pas eu le temps de concevoir tout ce que l'amour de Jeſus-Chriſt pour les hommes, en établiſſant le Sacrement de ſon corps, pour être la nourriture de leurs ames, exige d'eux, je veux dire le deſir & l'empreſſement de le recevoir ?

Cet éloignement prend-il ſa ſource dans un ſyſtême mal conçu & contraire aux intentions de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe ? Mais quelle idée devez-vous vous former d'un ſyſtême qui ne tend à rien moins qu'à faire déſerter la Sainte-Table, & à abandonner Jeſus-Chriſt dans nos tabernacles.

Qui a mieux connu les intentions de Jeſus-Chriſt pour la communion que les Apôtres ? Or, dans les premiers temps de l'Egliſe, les Chrétiens ne communioient-ils pas chaque jour & ne puiſoient-ils pas dans cet auguſte Sacrement les graces qui leur étoient néceſſaires pour faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu, & pour parvenir à une ſainteté éminente.

Seroit-ce que vous menez dans la religion une vie diſſipée & incompatible avec le fréquent uſage des Sacremens ?

Mais avez-vous oublié que votre vie doit ſe paſſer dans le recueillement & dans la mortification ? Et cette diſſipation où vous vivez peut-elle ſoutenir en vous l'eſpérance de tendre & de parvenir à la perfection ?

Voulez-vous en vous éloignant ainſi

des Sacremens, conserver la liberté de vivre à votre gré & de ne vous assujettir ni au recueillement & au silence, ni à la pratique des vertus propres de votre état, ni à l'esprit intérieur, si nécessaire pour remplir comme il faut les devoirs de la priere, de la méditation & des autres exercices de piété auxquels vous êtes obligée d'assister chaque jour ?

N'est-ce pas encore que vous ne voulez pas combattre l'éloignement que vous vous sentez pour tout ce qui gêne & contrarie vos penchans ? Mais avez-vous donc oublié que vous n'êtes entrée en religion que pour leur déclarer une guerre ouverte ?

Ces penchans appartiennent à la nature corrompue, & vous éloignent nécessairement des voies de Dieu. Combien donc n'êtes vous pas obligée à les combattre & à ne rien leur accorder de ce qu'ils demandent ?

Car la gloire à laquelle vous aspirez doit-elle être la récompense du peu de soin que vous prenez de résister aux penchans de la nature, ou n'est-ce pas plutôt de la fidélité avec laquelle vous aurez suivi les mouvemens &

les inſpirations de la grace qui lui ſont contraires ?

L'éloignement enfin que vous vous ſentez pour la communion, vient-il d'une humilité mal entendue ?

La vraie humilité eſt une vertu que vous devez apporter au Sacrement de l'Autel ; elle vous fait reconnoître que vous êtes indigne de vous approcher d'un Sacrement qui renferme la ſource de la ſainteté.

Si lorſque vous vous éloignez de la communion par un principe d'humilité vous deveniez plus attentive à veiller ſur vous-même afin de vous y mieux diſpoſer ; ſi pour vous préparer à la faire avec plus de fruit on avoit lieu de s'appercevoir que vous vivez dans un plus grand recueillement, que vous vous rendez plus ponctuellement aux exercices de votre état, que vous êtes plus douce & plus patiente, on devroit penſer que touchée de votre indignité vous travaillez à vous en rendre moins indigne.

Mais pourra-t-on le penſer lorſque vous voyant manquer à vous approcher de la Sainte-Table, on s'appercevra que vous n'en êtes ni plus exacte à

garder le silence, ni plus recueillie dans la maison, ni plus patiente dans les contrariétés, ni plus retenue dans les conversations ?

Croyez-moi, ma fille, l'humilité qui vous éloigne de la communion, & qui ne vous porte pas à vous y mieux préparer, est une fausse humilité, qui ne tend à rien moins qu'à vous faire abandonner entiérement la communion.

Les fautes légeres auxquelles on ne conserve point d'attache, n'ont jamais été regardées comme des motifs suffisans de s'éloigner de l'autel. *Venez à moi, disoit Jesus-Christ, vous tous qui êtes chargés, & je vous soulagerai.* Matt. xi. 28.

Si Jesus-Christ est le pain des forts, il n'est pas moins le pain des foibles; il a établi le Sacrement de son corps adorable pour les hommes, il n'en est aucun qui ne soit sujet à pécher; le jour même de la communion, il peut à raison de sa fragilité tomber dans quelques fautes.

Ce Sacrement n'est établi que pour fortifier l'ame, & il ne faut pas conclure qu'elle demeure toujours dans le

même état, parce qu'elle retombera toujours dans quelques fautes.

L'effet du Sacrement ſera produit, ſi l'ame ſe nourrit ; or en ſe nourriſſant, elle ſe fortifie, elle conçoit de jour en jour plus d'éloignement pour certaines fautes, elle ſe les reproche plus vivement, elle ſe propoſe de les éviter.

Mais quoiqu'elle y retombe, ce n'eſt pas à dire qu'elle n'ait fait une communion utile, puiſque la communion n'eſt pas établie pour rendre l'homme impeccable.

Se priver de la communion parce qu'on ſera retombé dans des fautes dont les occaſions ſont continuelles, c'eſt renoncer au remede parce qu'on eſt malade, c'eſt s'éloigner du feu parce qu'on a froid, c'eſt ſe priver des alimens parce qu'on tombe en défaillance.

Mais n'eſt-il pas des occaſions où l'on peut utilement s'éloigner de la communion, par reſpect pour le Sacrement & pour ſe diſpoſer à s'en approcher avec plus de ferveur ?

Je conviens qu'une ame qui vit ſaintement, & qui ſera tombée dans quelque faute plus conſidérable que celles qu'elle commet ordinairement, peut

par un principe d'humilité & par reſpect pour Jeſus-Chriſt, ſe priver d'une communion, afin de s'humilier d'avantage de la faute où elle eſt tombée.

Mais cet éloignement n'eſt pas celui que je vous reproche, & dont il vous plaît de faire un état habituel ; cette privation paſſagere du corps de Jeſus-Chriſt ne vient point de l'éloignement que l'on ſe ſent pour la communion, elle eſt au contraire une preuve que l'on donne à Jeſus-Chriſt du reſpect qu'on a pour lui, & cette privation l'honore.

Il n'en eſt pas de même de l'éloignement dans lequel on s'entretient pour la communion, c'eſt un état que l'on aime & dont on ne ſort qu'avec une eſpece de contrainte; on en vient juſqu'à ce point, qu'on ſeroit bien-aiſe qu'il ne fût plus queſtion de communion, on ne peut ſe réſoudre à céder aux inſtances que fait un Confeſſeur pour déterminer une perſonne dégoûtée de la communion à la recevoir.

C'eſt ainſi que l'eſprit particulier de l'ennemi du ſalut des hommes trouve le moyen de tromper un grand nombre de perſonnes qui menent d'ailleurs une

vie exacte, mais qui en s'éloignant de la Sainte-Table fruſtrent les intentions de Jeſus-Chriſt, & ne s'élevent pas au dégré de perfection où il avoit réſolu de les conduire.

On peut appliquer à ces perſonnes ces paroles du Roi Prophete, *J'ai été abattu comme l'herbe, & mon cœur eſt devenu aride, parce que j'ai oublié de manger mon pain.* Pſ. 101. 5.

C'eſt en effet delà que vient le peu de progrès que fait une ame dans la voie de la perfection, le peu de zele qu'elle ſe ſent pour ſon avancement ſpirituel, ſon peu d'exactitude à remplir ſes devoirs au gré de Dieu, le défaut d'édification qu'elle donneroit à ſes ſœurs, par une vie peu commune.

Tout cela joint à l'abus d'une infinité de graces, ne ſuffit-il pas pour irriter le Seigneur contre elle, & pour lui faire manquer non-ſeulement l'affaire de ſa perfection, mais même celle de ſon ſalut?

Ame ſéduite, rentrez donc en vous-même, & tâchez de bien pénétrer le principe de l'éloignement que vous vous ſentez pour la communion.

Craignez que pour vous punir de votre indifférence & du dégoût que vous entretenez en vous pour Jesus-Christ, ce Dieu irrité ne vous prive du bonheur de le recevoir, ou de le recevoir comme il faut dans votre derniere maladie.

CHAPITRE XX.

Qu'on ne doit pas se mal édifier, ni juger témérairement les Religieuses qui manquent quelquefois les Communions d'usage.

Si vous vous appercevez que quelqu'une de vos sœurs ne s'approche pas quelquefois de la Sainte-Table, gardez-vous bien de la blâmer & de vous en mal édifier.

Le jugement que vous en porteriez ne pourroit que vous rendre coupable aux yeux de Dieu, à qui seul il appartient de juger de ce qui se passe dans le cœur de l'homme.

Vous manqueriez aux devoirs de la charité *qui ne pense pas le mal*, vous

jugeriez qu'elle s'en éloigne par un principe qui vous eſt inconnu, & que peut-être le Seigneur approuve.

Mais que le Seigneur l'approuve ou qu'il ne l'approuve pas, ce n'eſt point à vous de juger votre prochain, & il y a toujours de la témérité à blâmer ce qu'on ne connoît pas.

Vous voyez qu'une perſonne ſe prive de la communion, cette privation en elle-méme ne préſente rien de blâmable, & c'eſt la ſeule choſe que vous connoiſſez.

Mais parce qu'elle peut avoir quelquefois un bon principe, il eſt également conforme à la prudence & à la charité de ne point lui en attribuer de mauvais.

Pourquoi aimerez-vous mieux croire le mal que le bien? Les mauvais ſoupçons que vous vous permettez, vous rendent coupable d'une injuſtice manifeſte à l'égard du prochain.

Nous ſommes tous en droit d'exiger qu'on ne nous condamne pas ſans un fondement légitime, rentrez au-dedans de vous-même, ſondez votre cœur, & vous trouverez en vous le deſir que les autres ne vous condamnent point témérairement.

Tout doit vous porter à juger favorablement une perſonne dont la conduite ordinaire vous édifie, & que vous voyez exacte à faire les Communions d'uſage & preſcrites par la regle.

Il n'y a donc point à ſe mal édifier, lorſque dans quelques circonſtances particulieres, vous ne la verrez point s'approcher de la Sainte-Table.

Il n'en ſeroit pas de méme s'il s'agiſſoit d'une Religieuſe qui paſſeroit pluſieurs mois ſans s'en approcher, & dans un cas ſemblable, vous devriez vous contenter d'en gémir, & de demander à Dieu par des prieres ferventes de faire ceſſer les cauſes d'un pareil éloignement.

Mais vous ne devriez pas vous permettre de la juger intérieurement, vous devriez vous borner à la plaindre en abandonnant à Dieu le jugement équitable, que lui ſeul peut en porter.

Soyez prompte à croire le bien, & lente à croire le mal, c'eſt le caractere des véritables enfans de Dieu.

CHAPITRE XXII.

Qu'on ne doit pas se mal édifier, lorsqu'on verra approcher de la Sainte-Table une Religieuse qui sera tombée dans quelque faute.

N'IMITEZ point la conduite de ceux qui jugent témérairement ceux qui s'approchent de la Sainte-Table, après être tombé dans quelques fautes venielles.

Pensez au contraire que cette faute dont vous avez été témoin, a pu devenir l'occasion d'une plus grande préparation, par le regret qu'on en a conçu, & par les sentimens d'une humilité profonde qu'elle a fait naître.

Connoissez-vous assez l'état de votre conscience, pour pouvoir vous assurer que vous vous en êtes approchée avec plus de dispositions que la personne à qui vous aurez vu commettre cette faute qui vous paroît un obstacle à la communion ?

Ce ne sont point les fautes où l'on tombe qui doivent empêcher une ame

de recevoir Jesus-Christ, lorsque ces fautes sont légeres, & qu'on n'y conserve point d'attache.

Venez-à moi, dit Jesus-Christ, *vous tous qui êtes dans la peine, & qui êtes chargés, & je vous soulagerai.* Matt. XI. 28.

Il entretient & augmente la force de l'ame dans les forts; mais il fortifie l'ame foible, & la préserve des chûtes où une trop grande foiblesse pourroit l'entraîner.

Si vous vous trouvez indigne de recevoir le pain des Anges, qui vous a dit qu'elle ne s'en trouve pas plus indigne que vous?

N'imitez point le Pharisien qui remercioit Dieu de n'être pas comme le reste des hommes, & semblable au Publicain qui prioit Dieu dans le temple avec lui, craignez de vous préférer à la personne qui approche comme vous de la Sainte-Table.

La faute où elle est tombée vous paroît plus grande qu'elle ne l'est, parce que vous n'avez pas assez de charité pour l'attribuer à la fragilité de la nature, qui en est le seul principe.

Voilà cependant ce que devroit vous

inſpirer la charité chrétienne, ſi elle étoit véritablement en vous.

N'avez-vous point à vous reprocher non-ſeulement de vous être mal édifiée de la communion de cette Religieuſe, peut-être plus vertueuſe & plus agréable à Jeſus-Chriſt que vous, mais même d'avoir communiqué à d'autres des réflexions ſi peu charitables ?

Si cela eſt, vous permettrez vous de vous approcher de la Sainte Table ſans vous être humiliée de cette faute dans le Sacrement de Pénitence, & ſans avoir réparé le mauvais exemple que vous avez donné aux perſonnes que vous avez inſtruites de la communion faite par celle de vos Sœurs, qui étoit tombée dans cette faute légere ?

Avez-vous deux poids & deux balances différentes, pour peſer les fautes de vos Sœurs, & celles dans leſquelles vous tombez ?

Vous avez bien à craindre que le Seigneur ne réforme un jour l'injuſtice de vos jugemens, & ne vous puniſſe rigoureuſement, d'avoir attenté ſur le droit qu'il s'eſt réſervé de juger les actions des hommes.

Pourquoi vous embarraſſez-vous de

la conduite des autres? Etes-vous entrée en religion pour cela? Où n'eſt-ce point plutôt pour faire chaque jour l'examen & la cenſure de vos propres actions? Voilà ce qu'il y a d'intéreſſant pour vous.

Peu vous importera un jour que les autres ſe ſoient bien ou mal conduites, qu'elles aient bien ou mal répondu à leur vocation, vous n'aurez à répondre que de vos œuvres, & du peu de ſoin que vous aurez pris d'édifier vos Sœurs, par vos bons exemples.

Oh! que vous perdez de vue vos véritables intérêts, lorſque vous vous occupez de la conduite des autres, & que vous négligez le ſoin de réformer la vôtre!

La moindre imperfection dans vos Sœurs fixe votre attention, vous l'obſervez & vous la jugez le plus ſouvent ſans en connoître l'étendue ou le principe, que ne tournez-vous cette attention ſur vous-même?

Pourriez-vous ne pas gémir de votre diſſipation dans la priere, de votre trop grande ſenſibilité lorſqu'on vous contrarie, de votre inexactitude dans vos devoirs, de votre immortification, &

de votre impatience, dans tout ce qui vous gêne.

Voilà des objets qui vous ſont perſonnels, & que vous perdez de vue, pour ne vous occuper que de ce qui vous eſt étranger.

Penſez, ma fille, & tâchez de vous bien perſuader qu'il n'eſt aucune de vos Sœurs qui ne ſoit meilleure que vous : ſi vous en jugez ainſi, vous vous édifierez de leur conduite, vous vous occuperez de leurs vertus, & vous fermerez les yeux ſur leurs imperfections.

Vous ne vous permettrez plus de les faire remarquer, mais vous prendrez ſoin de les défendre contre le blâme & la cenſure.

Songez qu'il s'en faut bien que vous ſoyez parvenue au point de perfection où vous devriez vous trouver depuis que vous êtes en religion, & que vous avez commencé à marcher dans la voie de la perfection.

Vous ignorez le nombre des jours qui vous reſtent, pour avancer dans la voie qui y conduit. Vous vous approchez chaque jour de *cette nuit* longue *où perſonne ne pourra plus travailler.* Joan. IX. 4.

Dans quel état vous trouvera-t-elle ? Serez-vous du nombre des *Vierges prudentes*, *& préparée à recevoir leurs Epoux* ? Ou ne ſerez-vous point du nombre des *Vierges folles*, qui ſongeoient à s'y préparer lorſque l'Epoux entra, & que l'Epoux méconnut ?

Voilà des réflexions bien dignes de toute votre attention ; occupez-vous-en, ma fille, & abandonnez aux autres le ſoin de ſe reprocher les fautes où elles peuvent tomber, mais d'où vous n'aurez pas à repondre.

CHAPITRE XXII.

Combien la foi eſt néceſſaire dans les afflictions.

MA fille, ſi vous vous accoutumez à ne voir rien que d'humain dans les adverſités de la vie, vous ne parviendrez qu'à des conſolations momentanées.

Vous porterez le joug du Seigneur, & vous n'en ſentirez pas les douceurs, parce que c'eſt de lui ſeul que vous devez apprendre que ſon joug eſt doux & ſon fardeau leger.

Vous croirez avoir à vous plaindre des créatures, & cela ne ſervira qu'à augmenter vos murmures & vos chagrins.

Mais ſi vous tournez vos regards vers le Ciel, vous y découvrirez la premiere cauſe des événemens qui vous affligent, & vous conviendrez que Dieu eſt le maître de vous éprouver, lorſqu'il le veut & comme il le veut.

Accoutumez-vous à penſer que l'amertume à laquelle votre cœur s'abandonne, dépend bien plus de la trop grande ſenſibilité de votre ame, que du procédé qui l'a occaſionnée.

La perſonne dont vous vous plaignez a-t-elle pu ſçavoir juſqu'à quel point la conduite qu'elle a tenue à votre égard pourroit vous affecter?

Connoît-elle, & peut-elle connoître aſſez les diſpoſitions de votre ame, pour s'aſſurer que ſa conduite vous affecteroit autant qu'elle l'a fait?

Combien de perſonnes moins ſenſibles que vous, que ce qui vous touche ſi vivement, ne toucheroit que d'une maniere ſuperficielle, & qui ne trouveroient dans ce qui vous bleſſe, rien de légitime pour s'entretenir dans le murmure & dans les plaintes.

Si toute l'amertume que vous reſſentez devoit être attribuée à la cauſe dont vous vous plaignez, une perſonne beaucoup moins ſenſible que vous, ne devroit-elle pas en être affectée également ?

Ce n'eſt donc qu'à votre trop grande ſenſibilité que vous devez vous en prendre, ſi vous êtes dans une amertume qui vous eſt inſupportable, & vous devez bien prendre garde de ne point l'attribuer entiérement à la perſonne dont vous vous plaignez.

Vous vous obſtinez à ne voir en elle que le deſir de vous contrarier, d'aggraver votre joug, & de vous rendre la vie inſupportable, tandis que Dieu ne voit en elle qu'un défaut de réflexion, une ſimple inadvertence, dont les ames les plus attentives ne ſont pas toujours à l'abri.

Vous ne voyez que la ſurface des actions, ce qui affecte vos ſens, les dehors de la conduite, mais vous ne connoiſſez pas les motifs qui ſont agir, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul de ſonder les cœurs & de juger des intentions.

Convenez, ma fille, que vos plaint ſont bien peu raiſonnables.

Vous n'ignorez pas que vous n'êtes entrée en religion que pour porter votre croix, & pour marcher à la suite de Jesus crucifié.

Si vous ne voulez pas porter la croix de votre état, refuserez-vous du moins de partager la pesanteur de la sienne ? Voyez-le accablé sous le poids de celle dont il est chargé pour vous, il implore votre secours, il vous demande de le soulager d'une partie du poids sous lequel il succombe, lui refuserez-vous un soulagement auquel il a tant de droit de s'attendre ?

Vous n'ignorez pas qu'en qualité de chrétienne, vous devez porter votre croix ; si vous refusez de la porter, ne consentirez-vous pas du moins à vous charger d'une partie de la sienne ?

Vous êtes membre du corps mystique de Jesus-Christ, imitez donc les membres de son corps naturel, qui se sont tous prêtés à la porter, ses bras l'ont embrassée, ses épaules en ont été chargées, ses jambes & ses pieds l'ont portée ; il n'en est pas un seul qui n'en ait senti la pesanteur.

Quelle est la croix qui vous paroît

insupportable, & que le Seigneur veut que vous portiez dans votre état ?

Ah ! si comme les Martyrs, vous vous trouviez obligée, pour suivre Jesus-Christ, de souffrir la faim & la soif, l'horreur des cachots, la pesanteur des chaînes ; si vous étiez étendue sur le chevalet, pour y souffrir les tortures les plus inouies, si vous étiez attachée à la croix comme tant de saintes filles qui y ont consommé leur sacrifice comme Jesus-Christ, quel témoignage seriez-vous en état de lui rendre ?

N'abandonneriez-vous point l'affaire de votre salut ? Ne renonceriez-vous point à la foi en Jesus-Christ, à l'espérance de le posséder un jour, vous qui vous découragez pour quelques légeres peines qui ne vous paroissent si ameres, que parce que vous tenez encore à votre propre volonté, à votre délicatesse, à votre amour propre ?

Glorifiez-vous ensuite, d'être l'Epouse de Jesus-Christ, & continuez à n'envisager vos peines que du côté des créatures qui les ignorent, tandis que vous vous obstinez à les leur attribuer, & à les en rendre coupables.

Qu'elles le soient, ou qu'elles ne le

ſoient pas, vous n'êtes pas moins obligée a les recevoir avec ſoumiſſion, & à les ſouffrir avec patience, puiſque c'eſt Dieu qui en eſt la premiere cauſe, & qu'il ne cherche qu'à vous offrir des occaſions de mérite dans toutes les peines qu'il vous envoie.

A quoi aboutiſſent d'ailleurs vos plaintes & vos murmures? Eſt-ce un grand ſoulagement pour vous de les dépoſer ainſi dans le ſein de vos Sœurs? Si elles ne vous rappellent pas à l'obligation où vous êtes de ſouffrir avec patience, que peuvent-elles vous dire qui ſoit propre à vous tranquilliſer & à rétablir le calme dans votre ame?

Vous diront-elles qu'on a tort d'en agir ainſi avec vous? Mais vous n'en êtes déjà que trop perſuadée, vous qui penſez qu'on ne ſe propoſe que de vous contrarier mal à propos.

Ajouteront-elles qu'on ne ſe conduit ainſi à votre égard que parce que le caractere qui vous eſt propre, ne s'accorde pas avec celui des perſonnes qui ont de l'autorité ſur vous?

Mais eſt-ce bien le moyen de vous tranquilliſer, que de vous préſenter dans cette contrariété de caractere une cauſe

qui ne changera pas & qui ſera toujours la même.

Croyez-m'en, ma fille, tournez vos regards vers Dieu, qui voit tout, qui conduit tout, & qui ne permet que les choſes tournent ainſi, que pour vous faire mourir à vous-même.

Vous conviendrez ſans peine que vous êtes trop ſenſible, vous avez donc beſoin de beaucoup de contrariétés pour ceſſer de l'être, & pour devenir conforme à l'image de Jeſus-Chriſt ſouffrant & ſoumis.

Cette trop grande ſenſibilité ne vient que d'une trop grande attache à votre volonté, vous avez beſoin de paſſer par le creuſet des tribulations pour vous accoutumer inſenſiblement à vous détacher de vous-même.

Lorſque vous aurez renoncé à votre volonté propre, il ne vous en coûtera point de vous conformer à celle de vos Supérieures, qui ne font que vous intimer les ordres de Dieu.

S'il vous ſemble qu'elles abuſent de leur autorité, en vous exerçant mal-à-propos, c'eſt que vous ne faites pas attention qu'elles vous parlent au nom de Dieu, à qui vous avez fait le ſacrifice de

de votre volonté & qui attend de vous une obéiſſance entiere.

Revenez donc à Dieu par une réſignation parfaite à ſa volonté, il eſt témoin de vos peines, & il eſt prêt à les partager avec vous, ſi vous vous déterminez à ne les conſidérer que comme une diſpoſition de ſa providence favorable à votre ſalut & à votre perfection.

C'eſt ainſi que vous éprouverez combien il eſt doux de ſouffrir pour lui & avec lui.

CHAPITRE XXIII.

Du reſpect & des ſentimens qu'on doit avoir pour les Confeſſeurs.

MA fille, *obéiſſez & ſoyez ſoumiſe à vos paſteurs, car ils veillent ſur votre ame, devant en rendre compte, faites qu'ils le faſſent avec joie, & non en gémiſſant, ce qui ne vous ſeroit pas avantageux.* Hebr. XIII. 17.

Suivez exactement les regles de conduite qu'ils vous donnent, écoutez

attentivement leurs conseils ; ils tâchent de vous faire connoître les justes dimensions de vos fautes, & ils vous prescrivent des moyens pour vous les faire éviter.

Ils vous exhortent à marcher dans la voie de la perfection, où vous vous êtes engagée d'avancer chaque jour ; ils se réjouissent devant Dieu, lorsqu'ils vous voient pratiquer les vertus propres de votre état, & s'affligent lorsqu'ils ont lieu de s'appercevoir que vous négligez l'unique affaire pour laquelle le Seigneur vous a séparée du monde.

Ils vous prescrivent l'usage de la communion, si vous êtes encore foible dans la vertu, afin de vous affermir & de vous rendre plus forte, ils sont vos Juges, mais ils sont encore vos médecins, ils étudient les dispositions & les maladies de votre ame, afin d'y appliquer un remede convenable.

Ils s'occupent de votre salut peut-être avec plus de zele que vous, ils sollicitent pour vous à l'Autel les graces dont vous avez besoin, ils offrent leurs communions pour le salut de votre ame.

Ne perdez point de vue la fin pour laquelle ils ont été institués, & réfle-

chiſſez ſur tout ce que leur miniſtere a de merveilleux & de divin.

C'eſt par lui que la grace eſt reproduite & s'augmente en vous, ils vous viſitent & vous conſolent dans vos maladies, ils tâchent de ranimer votre confiance en Dieu dans vos derniers momens.

Inſtruits que l'eſprit ennemi renouvelle ſes efforts & vous tend de nouveaux pieges, ils appliquent un remede à vos infirmités & un ſoulagement à vos maux, ils effacent par un dernier ſacrement les reſtes des péchés que vous avez commis par le mauvais uſage de vos ſens.

C'eſt par la vertu de l'huile ſainte que vos ſens refleuriſſent, & ſont rendus à leur premiere innocence.

Plus le moment de votre départ de ce monde approche, plus leurs ſoins deviennent plus aſſidus, ils tâchent de ranimer votre foi, de rendre votre eſpérance plus ferme, votre amour pour Dieu plus ardent, le regret de vos fautes plus vif, & d'ôter tous les obſtacles qui pourroient vous empêcher de recevoir avec fruit le corps de Jeſus Chriſt, qui devient pour vous le viatique qui doit vous conduire aux jours éternels.

A mesure que les forces de votre corps diminuent, ils tâchent de vous entretenir dans les sentimens des vertus chrétiennes, ils animent votre confiance en Dieu contre les inquiétudes & les horreurs de la mort.

Ils recommandent votre ame à Dieu qui l'a créée, à Jesus-Christ qui l'a rachetée, à l'Esprit Saint qui l'a sanctifiée, ils prient les Anges qui l'ont protégée de venir au devant d'elle, & de la conduire dans le séjour de la paix.

Et après que votre ame a passé de ce monde à l'autre, & que ce qui y a de terrestre en vous a subi la loi générale qui assujettit tout homme à la mort, votre ame, redevable peut-être encore à la justice divine, est soulagée par leurs sacrifices, tandis que votre corps introduit dans le séjour de la mort, est confié à une terre sanctifiée pour le reproduire un jour à la gloire.

Tout est divin dans le ministere des Prêtres, tout doit par conséquent vous inspirer pour eux le même respect dont vous devez être pénétrée pour les fonctions qu'ils exercent.

Oh! dignité du Sacerdoce des Prêtres, s'écrioit saint Augustin, que tu es

reſpectable ! quelle eſt donc ta ſublimité & ton excellence, puiſque tu exerces ton pouvoir ſur Dieu même, & que tu fais couler ſur les hommes les graces d'un Sacrement tout divin.

Jeſus-Chriſt a tranſmis aux Prêtres pour la reproduction de la grace dans les ames un pouvoir auſſi étendu que celui dont il les a revêtus pour la reproduction de ſon corps, puiſqu'il a voulu que les péchés fuſſent remis à ceux à qui ils les remettroient.

Ne voyez donc en eux que le caractere dont ils ſont revêtus, & que la ſeule idée de ce caractere, qui les rend ſi reſpectables, vous empêche de traiter avec eux d'une maniere toute humaine.

Vous n'oſeriez uſer de familiarité à l'égard d'un roi qui ne ſe montreroit à vous que ſous la ſplendeur du trône ; qui pourroit donc vous autoriſer à en agir autrement à l'égard d'un miniſtre & d'un ambaſſadeur de Jeſus-Chriſt ?

Vous ne le ſçauriez qu'en perdant de vue la ſublimité de ſon caractere, pour ne vous occuper que de ce qu'il y auroit d'humain en lui.

Vous ne l'enviſageriez que comme homme, & vous ſeriez expoſée à rece-

voir ſouvent des impreſſions auſſi contraires à votre état, & à ce que vous devez à Jeſus-Chriſt, qu'à la religion dont il eſt le miniſtre.

Et ne dites pas qu'une fille doit aimer ſon pere, qu'une malade doit aimer ſon médecin, c'eſt-là ſouvent le voile dont on ſe ſert pour couvrir des ſentimens que la religion déſavoue.

Qu'il eſt facile de tomber dans une illuſion dangereuſe, & d'abandonner ſon cœur à des affections déſordonnées, quand on cherche à juſtifier par un prétexte ſpécieux des affections humaines qui épuiſent toute la ſenſibilité.

C'eſt ainſi que le cœur s'accoutume à n'être ſenſible qu'à ce qui intéreſſe l'objet de ſes affections, & qu'il ſe rend incapable d'être touché d'une maniere ſenſible de ce qui déplaît à Dieu.

Evitez, ma fille, de tomber dans une illuſion auſſi déplorable, & de laiſſer introduire dans votre ame des diſpoſitions auſſi contraires à ce que Jeſus-Chriſt eſt en droit d'attendre de vous.

CHAPITRE XXIV.

Combien il eſt important de faire une revue générale de ſes fautes pendant la retraite.

LE Seigneur vous a conduite dans la ſolitude pour parler à votre cœur, pour cela il veut que débarraſſée de tout autre ſoin vous ne vous appliquiez qu'à écouter les inſpirations de ſon eſprit, & à méditer les vérités qu'il doit vous faire entendre.

Vous devez vous propoſer de réformer dans votre conduite tout ce qui peut s'y être gliſſé de contraire à votre état, & à l'obligation où vous êtes de tendre ſans ceſſe à la perfection.

Dieu veut que vous vous renouvelliez dans l'eſprit de votre vocation, que vous formiez la réſolution de mener déſormais une vie plus édifiante, & d'éviter les fautes que vous commettez le plus ordinairement.

A quoi vous ſerviroit une retraite dans laquelle vous ne chercheriez point

à rentrer dans vous-même, & à vous renouveller par les bonnes réſolutions & par une plus grande vigilance ſur votre conduite.

Ce qui doit le plus vous y engager, c'eſt que vous devez penſer que c'eſt peut-être ici la derniere retraite que vous ferez, & que c'eſt de cette retraite que doit peut-être dépendre votre ſort dans l'éternité.

Si vous en étiez aſſurée, & ſi le Seigneur vous avoit révélé que vous mourrez peu de jours après que vous l'aurez faite, combien ne vous appliqueriez-vous pas à la bien faire?

Mais l'incertitude où vous êtes à ce ſujet ne doit-elle pas vous engager à donner toute votre attention à la méditation de tout ce que le Seigneur attend de vous dans l'état de la religion où il vous a appellée?

Combien de fois ne vous a-t-il pas inutilement parlé depuis votre derniere retraite, tantôt par les reproches de votre conſcience, tantôt par les bons exemples qu'il a mis ſous vos yeux, & qui ont fait naître en vous le deſir de les imiter, tantôt par de ſaintes lectures qui vous ont éclairée, tantôt par des prédications qui vous ont touchée?

Vous vous trouvez cependant aujourd'hui toute auſſi imparfaite, & vous avez à vous reprocher d'avoir abuſé des graces paſſageres que le Seigneur vous a faites dans tant d'occaſions.

Rien donc de plus intéreſſant que d'entrer dans les vues de Dieu, en méditant les grandes vérités de la religion & en uſant des ſecours extraordinaires qu'il vous offre pendant le temps de cette retraite.

Vous devez y repaſſer dans l'amertume de votre ame les fautes que vous avez commiſes, votre lâcheté dans le ſervice de Dieu, les mauvais exemples que vous avez donnés, par le peu de ſoin que vous avez eu de tendre à la perfection de votre état.

C'eſt par-là que vous avez réſiſté à la grace du Seigneur qui vous invitoit à une vie plus réguliere & plus édifiante, & qui vouloit faire revivre en vous le deſir de votre perfection.

Après tous les ſujets de mécontentement que vous avez donnés à Dieu, il ne vous reſte plus que de vous en humilier en ſa préſence par la déclaration de toutes les fautes que vous avez commiſes, & de vous renouveller

dans le desir de mieux répondre à l'avenir aux vues de miséricorde qu'il a sur vous.

O moname, balancerons-nous encore à travailler sérieusement à notre perfection ? N'est-ce pas là ce qu'il y a de plus intéressant pour nous ? Et que nous revient-il de tout le temps que nous avons perdu, de tous les adoucissemens que nous avons recherchés, de toutes les infractions de nos regles que nous nous sommes permises ?

En est-il une seule à laquelle nous puissions nous flatter d'avoir été exactement fideles, que nous n'ayons transgressée dans un grand nombre d'occasions sous le plus léger prétexte, & sans écouter le langage d'une conscience qui nous reprochoit nos infidélités ?

Le Seigneur n'a-t-il point pu me surprendre dans ce dangereux état ? Et n'est-ce pas par un effet de sa miséricorde infinie, qu'il me donne encore le temps de réparer celui que nous avons perdu ?

Je veux donc rappeller dans ma mémoire tant de prieres faites sans attention, tant de messes entendues sans recueillement, tant de confessions faites sans regret, & sans un sincere & ferme

propos d'éviter mes fautes à l'avenir.

Je veux rappeller tant de négligences à me rendre ponctuellement aux exercices, où le son de la cloche, ou pour mieux dire, où la voix du Seigneur m'appelloit.

Tant d'infractions de la regle du silence, tant de jalousies, tant de murmures, tant de discours inutiles, tant de médisances, tant d'irrésolution dans ma volonté, tant de légéretés dans mon esprit.

Je veux rappeller tant de pensées frivoles, tant d'offices mal recités, tant de dissipation dans la journée, tant de mauvaises habitudes, l'attachement à moi-même, mon peu de douceur dans mes paroles, mon impatience & mon humeur dans les contrariétés.

Je veux rappeller la trop grande vivacité dans mes désirs, les attaches secretes que j'ai formées contre la sainteté de mon état, une obéissance extérieure si souvent associée à une désobéissance de cœur & de volonté, tant de fautes contre mon vœu de pauvreté.

Je veux rappeller encore l'empressement insensé que j'ai eu d'apprendre les affaires d'un monde dont je devrois ne vouloir plus entendre parler, les nou-

velles qui s'y débitent, & si souvent contraires à la charité, qui ne tendent qu'à décrier, qu'à scandaliser, qu'à dissiper un esprit qui devroit vouloir ignorer tout ce qui n'a pas de rapport à Dieu.

O mon ame! que de fautes dont nous nous sommes rendus coupables! Ne nous contentons pas de les rappeller, mais tâchons d'en concevoir le plus sensible regret.

Voilà de quoi vous devez vous occuper pendant le temps de votre retraite; rien n'est plus important pour vous que de réparer vos fautes passées, & d'acquérir par-là la confiance de commencer à vivre comme vous voudriez, comme vous devriez avoir vécu jusqu'à présent.

Demandez-en la grace au Seigneur, & préparez-vous à cette confession générale, comme vous le feriez, si vous étiez assurée que c'est la derniere de votre vie.

CHAPITRE XXV.

Du fruit qu'on doit retirer de la parole de Dieu pendant la retraite.

MA fille, appliquez-vous à écouter attentivement la parole de Dieu pendant la retraite ; il vous parle, & en vous faisant entendre sa voix, il se propose de ranimer votre zele, en vous remettant devant les yeux les vues de sa miséricorde, qui vous a séparée du monde & qui vous a consacrée à son service.

Ma parole, disoit-il autrefois par un prophete, *ne retournera pas à moi sans effet* ; elle produit infailliblement l'accompliſſement de la volonté de Dieu, ou d'une volonté bienfaisante qui se propose le salut de l'homme, s'il profite de sa parole, ou d'une volonté vengeresse, dont l'objet est de punir l'homme qui refuse de s'y soumettre. *Isai. LV. 11.*

Soyez donc persuadée que la parole que vous allez entendre servira ou à votre salut, si vous en profitez, ou à votre condamnation, si vous refusez d'en faire la regle de votre conduite.

Pourquoi le Seigneur vous éclaire-t-il ſur un grand nombre de fautes que vous commettez chaque jour, & qui ne vous font rien perdre de votre tranquillité ? Pourquoi ſe prépare-t-il à répandre l'alarme dans votre ame ?

Ce n'eſt que pour vous en faire connoître le danger, & pour faire naître en vous le deſir d'une conduite plus religieuſe.

Voilà l'objet de cette volonté bienfaiſante, qui trouvera ſon effet dans votre avancement ſpirituel ; & dans votre ſalut, ſi vous en profitez.

Mais ſi malgré tous les ſoins que le Seigneur prend de vous faire porter des fruits de perfection, vous reſiſtez à ſa parole, ſi vous ne vous renouvellez point dans l'eſprit de votre vocation, & ſi votre vie eſt toujours auſſi imparfaite, vous n'en ſerez que plus rigoureuſement punie.

Et voilà l'objet de cette volonté vengereſſe qui trouvera ſon effet dans les châtimens dont il punira votre réſiſtance à ſa parole, & le refus que vous aurez fait de vous y ſoumettre.

A quelle excuſe pourriez-vous avoir recours pour juſtifier votre relâchement

& la vie languiſſante que vous menez ?

Exemple, remords, ſollicitations, rien ne vous manque ; que de moyens de vous ranimer dans la voie de la perfection, dans l'approche des Sacremens, dans les exercices de piété, dans les bonnes lectures, dans les inſpirations ſecrettes !

Que pourrez-vous répondre à tant de perſonnes qui ſe perdent chaque jour dans le monde, lorſqu'elles vous diront que ſi le Seigneur avoit fait pour elles ce qu'il a fait pour vous, elles ſe ſeroient ſauvées par les exercices de la pénitence ?

Prenez donc garde de ne point recevoir en vain la grace que le Seigneur vous preſente, écoutez le Prédicateur, comme un miniſtre de Dieu, comme un Ambaſſadeur de Jeſus-Chriſt qui vous parle de ſa part. 2. *Cor.* XI. 1.

Le Seigneur n'ignore pas les reproches que vous avez à vous faire, puiſqu'il eſt offenſé du peu de ſoin que vous prenez de marcher dans la voie de la perfection où il vous a fait entrer.

Il va vous faire ces mêmes reproches par la bouche du Prédicateur, les rendrez-vous inutiles par votre

dissipation ? Refuserez-vous de vous en faire une juste application ? Et bien loin de vous occuper de ce qui vous touche personnellement, en ferez-vous l'application à quelques-unes de vos sœurs qui les méritent bien moins que vous ?

Car c'est-là une illusion où tombent une infinité de personnes qui reconnoissent souvent dans la morale d'un Prédicateur le caractere des vices dont elles se croient exemptes, & qui en font souvent des applications injustes à des personnes qui ne s'y trouvent pas intéressées.

Il y en a qui s'attachent à censurer les expressions du Prédicateur, & qui ne sont occupées que des ornemens que l'éloquence seme dans un discours.

On diroit à les entendre qu'elles n'écoutent la parole de Dieu que comme on écoute la parole d'un homme ; tantôt on lui donne des applaudissemens, tantôt on le blâme, & on ne s'occupe pas de la parole de Dieu, de ses promesses, de ses menaces.

Saint Jérome écrivant à Nepotien, lui disoit que ce ne sont ni les applaudissemens ni les louanges qui honorent

un Prédicateur, mais la componction, la triſteſſe & les larmes.

Peu lui importe que vous lui applaudiſſiez ou que vous le cenſuriez, pourvu que vous tâchiez de vous pénétrer des grandes vérités qu'il vous annonce.

Voilà, ma fille, d'où doit dépendre un jour votre bonheur.

Combien n'y a-t-il point aujourd'hui dans le Ciel de ſaintes filles qui ſe ſont ſanctifiées dans l'état que vous avez embraſſé, aſſujetties aux mêmes exercices, obligées de pratiquer les mêmes vertus ?

Quel ſoin n'ont-elles pas pris de mettre à profit les mêmes moyens de ſalut que le Seigneur vous préſente, avec quelle édification & quel recueillement n'ont-elles pas ſuivi tous les exercices des retraites qu'elles ont faites ?

Quels fruits n'en ont-elles pas retirés ? On les a vues à la ſuite de ces retraites plus exactes à obſerver le ſilence, plus ponctuelles aux exercices de la communauté, plus patientes dans les contrariétés, plus douces dans le commerce de la vie.

On les a vues ſe reprocher les

moindres fautes, pratiquer l'humilité, ne ſe rien permettre contre l'obéiſſance & leurs autres vœux, s'aſſujettir avec plus de joie à tout ce que la regle a d'auſtere, éviter ſoigneuſement les diſcours ſuperflus & les médiſances.

Et voilà les fruits que vous devez retirer de la parole de Dieu que vous allez entendre, demandez à l'Eſprit Saint de vous éclairer & de vous conduire ; évitez ſoigneuſement tout ce qui pourroit tant ſoit peu vous diſſiper ; pratiquez rigoureuſement le ſilence, & dites avec le Prophete *j'écouterai les paroles que le Seigneur va me faire entendre.* C'eſt ainſi que vous pouvez eſpérer de faire la retraite avec fruit. Pſ. LXXXIV. 9.

Ecrivez enfin chaque jour les réſolutions que vous formerez pour en faire à l'avenir la regle de votre conduite.

CHAPITRE XXVI.

De la maniere de ſe conduire pendant les maladies par rapport aux devoirs de la vie Religieuſe.

MA fille, regardez la maladie dont vous êtes affligée, comme une grace puiſée dans les tréſors de la miſéricorde du Seigneur pour vous.

Cette maladie eſt un avertiſſement qu'il vous donne de vous tenir prête à paroître devant lui, & un moyen d'expier vos fautes par votre ſoumiſſion à ſes ordres & par la pratique de la patience dans vos maux.

Si votre maladie n'eſt pas ſérieuſe & ne vous empêche pas de remplir certains devoirs de la religion, ne vous en diſpenſez pas trop facilement.

Vous pouvez méditer, vous pouvez prier, obſerver le ſilence dans les heures où la regle le preſcrit, & ces devoirs n'ont rien que vous ne puiſſiez aſſocier à votre état.

Si au contraire votre maladie eſt

grave, & si vos souffrances sont aigues, suppléez par de fréquentes élévations de votre esprit & de votre cœur vers Dieu à ce que vous ne pouvez point faire d'ailleurs.

Considérez que vous faites votre purgatoire, & tâchez d'imiter la patience de ces ames justes qui achevent de se purifier par les souffrances & de satisfaire à la justice divine pour les restes de leurs péchés.

Tenez-vous en garde contre l'impatience & les murmures, vous déshonoreriez la croix sur laquelle vous êtes étendue, & vos souffrances ne mériteroient plus d'être associées à celles de Jesus-Christ soumis à la volonté de son pere.

Si malgré votre vigilance sur vous-même il vous échappe quelquefois quelqu'un de ces premiers mouvemens qui préviennent le libre usage de votre raison, humiliez vous-en aussi-tôt devant Dieu, cherchez même à les réparer en les désavouant devant vos sœurs qui sont auprès de vous, & en reconnoissant l'injustice de vos plaintes.

Vous réparerez par-là le mauvais exemple que vous auriez pu leur donner,

ASSOCIATION

DES

VICTIMES DU CŒUR DE JÉSUS

PRÉAMBULE

Un grand nombre d'âmes généreuses, vivant dans le cloître ou dans le monde, ne cessent de s'offrir en union avec Marie, Reine du Clergé, comme victime du Cœur de Jésus, pour obtenir le triomphe de l'Église et la sanctification du Clergé.

« *Il faut unir l'action à la prière*, » a dit le Glorieux Captif du Vatican. Mais tout le monde n'est pas appelé à l'action en prêtant son concours personnel aux Œuvres militantes. Il fallait donc une Œuvre qui permît à toutes les âmes généreuses de déployer leur activité pour

PATRONS DE L'ASSOCIATION

Le Sacré-Cœur de Jésus.
Notre-Dame du Clergé (Regina Cleri).
L'Archange Saint-Michel.
Saint Joseph, Patron de l'Église universelle.
Saint Pierre et Saint Paul.
Saint Jean l'Évangéliste.
Saint François d'Assise.
La Bienheureuse Marguerite-Marie.

Permis d'imprimer.

Bordeaux, le 11 Novembre 1875.

MARTIAL,
Vicaire-Général.

Le Souverain Pontife, sur la demande de M. Brion, gérant de l'Œuvre Franciscaine, a daigné bénir l'Œuvre des *Victimes du Cœur de Jésus* et tous les Associés.

Rome, le 10 Décembre 1875.

« QUE DIEU VOUS BÉNISSE ET VOUS DIRIGE »

PIE IX.

NOTA. — Pour les Notices, s'adresser à M. Brion, 41, rue St-François, à Bordeaux.

Bordeaux. — Imprimerie A. SAMIE, rue du Parlement-St-Pierre, 16.

& vous leur apprendrez que vous êtes disposée à souffrir avec patience tous les maux que le Seigneur vous envoie.

Oh qu'il est avantageux à l'homme d'expier ses offenses durant la vie, & de profiter de ce conseil de Jesus-Christ, *soyez d'accord avec votre adversaire, tandis que vous êtes dans la voie.* Matt. v.

Que de fautes durant la vie qu'on n'a pas reconnues, dont on ne s'est pas humilié, dont on n'a point fait pénitence, & que le Seigneur vous permet d'expier par la soumission & la patience dans les maladies.

Le Seigneur attend de vous que votre exemple serve d'instruction à vos sœurs, qu'elles trouvent à s'édifier de votre conduite, & à apprendre de quelle maniere elles doivent se conduire dans les souffrances qu'il leur enverra.

Quand vous n'auriez pas des fautes à expier, ne sçavez-vous pas que les membres d'un Dieu qui étoit la source de la sainteté & qui endura les plus horribles souffrances, doivent souffrir avec lui ?

Le Seigneur veut trouver sa gloire dans les épreuves par où il veut vous

faire paſſer, il veut même que vous y trouviez la vôtre par l'imitation de ſa patience.

Dites-vous donc à vous-même ce que Moyſe diſoit au peuple qu'il conduiſoit, *Dieu vous tente afin de faire voir ſi vous l'aimez, ou non, de tout votre cœur.* Dent. XIII. 3.

Dites-vous encore ce que le plus ſage des Rois diſoit des ſaints Patriarches, *Dieu les a tenté pour prouver qu'ils étoient dignes de lui.* Sap. III. 5.

Béniſſez le Seigneur dans vos infirmités & dans vos ſouffrances, ſa gloire s'y trouve intéreſſée, il eſt glorieux pour lui que ſes créatures lui ſoient ſoumiſes & entrent dans toutes les vues de ſa Providence.

Dites donc avec le ſaint homme Job, au milieu des plus rudes épreuves par où le Seigneur le fit paſſer, *ſi nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi ne ſupporterons-nous pas les maux qu'il nous envoie.* Job. II. 10.

S'il eſt aucun temps où vous deviez pratiquer la patience dans les contrariétés, c'eſt principalement celui de la maladie toujours deſtinée ou à l'ex-

piation de vos fautes, ou à donner plus de luſtre à votre vertu.

Que ſont après tout vos ſouffrances en comparaiſon de celles de Jeſus-Chriſt & des Martyrs, qui ont marché ſi conſtament dans la route enſanglantée du Calvaire.

Ne vous laiſſez donc point aller à l'inquiétude, vous êtes entre les mains du pere le plus tendre, qui ne vous afflige que pour vous conſoler, qui ne fait couler vos larmes que pour les eſſuyer & en tarir la ſource à jamais.

Heureuſes ſouffrances qui font aujourd'hui le fondement de la félicité de tant de ſaintes ames qui ſe ſont ſanctifiées dans votre état, & qui béniront à jamais le Seigneur du ſoin qu'il a pris de leur faire mériter une éternité de bonheur au prix de quelques ſouffrances paſſageres.

Béniſſez le vous-même, puiſque votre ſalut eſt entre vos mains, & qu'il eſt en votre pouvoir de vous élever au même bonheur, en ſupportant avec patience les douleurs momentanées qui vous y conduiſent.

Faites par votre ſoumiſſion à Dieu que les ſœurs qui vous environnent

ſoient touchées de votre patience, & puiſſent s'en retracer le ſouvenir, lorſque le Seigneur les éprouvera comme vous.

CHAPITRE XXVII.

De la viſite des malades & du ſoin de les conſoler.

MA fille, ne négligez point de viſiter celles de vos ſœurs qui ſont malades & ſur leſquelles la main du Seigneur s'eſt appeſantie, elles ont beſoin de conſolation, & vous pouvez la leur procurer en les viſitant & en leur donnant lieu de penſer que vous partagez leurs ſouffrances.

Souvenez-vous qu'elles ſont les membres ſouffrans de Jeſus-Chriſt qui veut bien prendre pour lui tout ce que vous aurez fait pour elles; *Matt.* XXV. 40. Il eſt avec elles dans les tribulations & les ſouffrances, & en les conſolant, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même, que vous conſolez. *Pſ.* LXXXX. 15.

Par les viſites que vous leur ferez & les

les consolations que vous leur procurerez, vous mériterez d'entendre au dernier jour ces paroles qui assureront votre bonheur à jamais, *venez les bien-aimés de mon Pere, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'établissement du monde.* Matt. XXV. 34.

J'ai eu faim & vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif & vous m'avez donné à boire, j'ai été infirme & vous m'avez visité, j'ai été en prison & vous êtes venu à moi. Matt. XXXV. 35.

Voilà, ma fille, les œuvres de miséricorde & de charité que vous exercez à l'égard de Jesus-Christ lorsque vous allez visiter celles de vos sœurs qui sont malades.

Animez-vous donc d'un esprit de foi qui vous fasse envisager Jesus-Christ en elles. Dites en allant les visiter, c'est Jesus-Christ que je vais visiter, c'est lui que je vais servir, c'est lui que je vais consoler. Quel bonheur de pouvoir me consacrer au service de Jesus-Christ souffrant, de pouvoir essuyer ses larmes.

Je ne porterai donc plus envie à ces saintes femmes qui le suivoient dans ses voyages, qui s'employoient à pré-

parer pour lui & pour ses Apôtres ce qui leur étoit nécessaire pour vivre ; je le vois dans mes sœurs malades & souffrantes, en les servant, c'est Jesus-Christ que je sers. *Matt. XXV. 55.*

Je vois en elles les infirmités de son enfance, les langeurs de son agonie, ses souffrances sur la croix, c'est Jesus-Christ que je veux servir en les servant, c'est lui que je veux consoler en les consolant.

Voilà l'esprit dont vous devez tâcher de vous animer ; elles sont comme vous les membres du corps mistique de Jesus-Christ, c'est donc Jesus-Christ que vous servez & que vous consolez dans ses membres souffrans.

Il peut arriver quelquefois que des souffrances aigues les impatientent & les rendent inquiettes, gardez-vous pour lors de les contrarier, redoublez au contraire votre attention à les servir comme elles le desirent.

N'opposez à leurs plaintes que la douceur, le silence & l'humilité ; ne cherchez point à vous justifier avec humeur, cette malade est bien assez à plaindre du côté des douleurs qu'elle endure, sans avoir encore à souffrir

de votre impatience & de votre aigreur. Sçachez, pour la radoucir & pour la calmer, convenir que c'eſt par votre faute qu'elle s'impatiente, & laiſſez-lui entrevoir le regret que vous en avez, & le deſir de la mieux ſervir à l'avenir.

N'imitez point ces ames impatientes & dures, qui ne ſçavent rien ſouffrir de la part d'une perſonne qui ſouffre, & en qui quelques mouvemens d'impatience ſont bien excuſables.

L'amour-propre dont elles ſont remplies fait qu'elles s'offencent de la plus légere marque de mécontentement dans une perſonne que le Seigneur afflige.

Elles portent quelquefois leur dureté juſqu'à renoncer à les viſiter; ce n'eſt certainement pas l'eſprit de charité qui leur inſpire une ſemblable conduite.

Elles auront beau dire pour ſe juſtifier, qu'elles ne veulent pas leur donner de nouveaux ſujets d'impatience; c'eſt-là ſouvent un prétexte dont elles ſe ſervent pour jetter un voile ſur leur humeur & ſur leur peu de diſpoſition à ſouffrir.

Mais ſi on peut réuſſir à tromper

les hommes, il n'en eſt pas de même d'un Dieu qui connoît ce qu'il y a de plus intime dans le cœur de l'homme, & qui découvre le vrai principe de ſes actions. *I. Reg. XVI.* 8.

Sçachez vous mettre à la place d'une perſonne qui eſt dans les ſouffrances, vous imiterez en cela la conduite de l'Apôtre qui ſçavoit partager l'affliction & les ſouffrances de ceux d'entre ſes freres qui ſouffroient. *II. Cor. XI.* 29.

Si vous ſouffriez vous-même, comment voudriez-vous qu'on vous ſupportât & qu'on en agît envers vous ? Ne voudriez-vous pas trouver dans vos ſœurs de la douceur à vous ſupporter & de la patience à vous ſervir ?

Vous voulez qu'on vous ſupporte maintenant, & dans un temps où rien ne vous inquiete, à combien plus forte raiſon ne le voudriez-vous pas ſi vous étiez dans un état de ſouffrance, & agitée par des douleurs aigues ?

Si celle de vos ſœurs que vous viſitez vous paroît proche de ſa fin, vous devez redoubler vos attentions & vos ſoins à ne point lui donner le moindre ſujet de s'impatienter.

Sans cela vous auriez à vous reprocher de lui donner occaſion de commettre quelque faute qui pourroit la rendre coupable aux yeux de Dieu.

Le Seigneur ne la fait ſouffrir que pour la purifier à ſes yeux, faites donc tout ce qui dépendra de vous pour qu'elle mette à profit ſes ſouffrances pour la gloire.

Offrez-lui de temps en temps de faire auprès d'elle quelque bonne lecture pour la conſoler, & pour lui faire enviſager ſes ſouffrances comme un moyen de ſanctification que le Seigneur lui préſente.

Si elle ſouffre avec patience, parlez-lui de la miſéricorde du Seigneur qui lui accorde la grace d'imiter Jeſus-Chriſt dans ſa ſoumiſſion à la volonté de ſon Pere.

Dites lui que vous vous eſtimeriez bienheureuſe, ſi le Seigneur daignoit faire un jour pour vous ce qu'il fait pour elle.

C'eſt ainſi, ma fille, que vous réuſſirez à conſoler cette ſœur ſouffrante, & que vous pourrez eſpérer de contribuer à la ſoutenir contre les inquiétudes qui naiſſent des ſouffrances, &

qui jettent quelquefois une ame dans un abattement qui l'accompagne jusqu'à sa sortie de ce monde.

CHAPITRE XXVIII.

Combien une revue générale de ses fautes est nécessaire à une Relegieuse dans sa derniere maladie, & comment elle doit se préparer à recevoir Jesus-Christ en viatique.

ACCOUTUMEZ-VOUS, ma fille, à penser que votre fin approche & que vous touchez de près à vos derniers momens.

Mais n'imitez point les personnes du monde qui dans de pareilles circonstances n'apperçoivent rien que de désespérant dans leur mort, la fin d'une vie ou criminelle, ou tout au moins inutile & le jugement terrible qui les attend.

Elles ne trouvent en elles ni le bon usage de leur esprit qui ne s'est occupé que du monde, ni le bon usage des affections de leur cœur qui n'a sou-

piré que pour le monde, ni le bon emploi du temps qu'elles ont consacré au plaisir, ni l'esprit de mortification essentiel à toute personne chrétienne, ni la pratique de la vertu qui devoit les rendre conformes à Jesus-Christ.

Elles n'ont de chrétien que le nom, mais ce nom qui devoit faire leur gloire, elle l'ont déshonoré par une conduite toute payenne.

Leur foi qui se réveille aux approches du tribunal de Jesus-Christ ne leur fait appercevoir que les terribles conséquences d'une conduite si manifestement contraire à l'esprit du Christianisme.

Il n'en est pas de même de vous, ma fille, s'il s'est glissé des imperfections dans votre vie, c'est que vous étiez fragile, & que cette fragilité devoit durer autant que vous-même.

Vous avez donc nécessairement été exposée à tomber dans des fautes, & à en commettre dans vos actions même les plus saintes ; mais vous n'avez point conservé une criminelle attache à ces fautes.

Vous avez desiré de servir Dieu d'une maniere plus digne de lui, vous avez

fermé l'entrée de votre cœur à tout attachement profane, vous ne vous êtes paſſionnée pour aucune créature, & toutes les affections de votre cœur ſe ſont tournées vers Dieu.

Vous avez quitté le monde, ſa gloire, ſes richeſſes, ſes plaiſirs, pour ſuivre Jeſus-Chriſt, pour porter votre croix après lui, & pour marcher dans la voie étroite & difficile qu'il vous a tracée lui-même pour vous conduire au ciel.

Tout ce que ces penſées ont de conſolant pour vous aux approches de votre mort, ne vous préſente que les récompenſes que le Seigneur vous a promiſes, le centuple de tout ce que vous avez quitté pour lui, & une couronne de gloire qui vous attend au ſortir de ce monde.

Vous allez le quitter ſans le regretter, & votre mort va mettre le dernier ſceau à l'abandon volontaire que vous en avez fait en vous conſacrant à Dieu.

Votre exemple a encouragé les ames foibles, fille du Roi du Ciel & de la terre, il les a animées, & votre exacte régularité ne leur a laiſſé aucun prétexte pour ſe rallentir dans la pratique de la vertu.

La mort des Saints eſt précieuſe aux yeux du Seigneur, dit le Prophete, eſpérez qu'il en ſera de même de la vôtre, mais pour cela diſpoſez-vous-y par une confeſſion générale de toutes vos fautes. Pſ. CXV. 13.

Cette confeſſion accompagnée d'une douleur ſincere purifiera votre ame, & vous donnera la confiance de paroître devant Jeſus-Chriſt avec la robbe d'innocence, dont vous avez été revêtue dans votre baptême.

Ne négligez donc rien pour bien faire cette confeſſion qui ſera peut-être la derniere de toute votre vie.

Faites l'examen de votre conſcience, après avoir ſincérement demandé à Dieu la grace de vous éclairer ſur toutes vos fautes, afin de donner à la déclaration que vous en ferez toute l'intégrité qu'il vous ſera poſſible.

Après les avoir reconnues, tâchez d'en concevoir un extrême regret, en conſidérant tout ce que le Seigneur étoit en droit d'attendre de vous, & l'ingratitude ou le peu de zele avec lequel vous avez répondu à la grace de votre vocation.

Ainſi purifiée de toutes vos fautes,

disposez-vous à recevoir les Sacremens & tâchez de réveiller en vous les sentimens de toutes les vertus dont votre ame doit être ornée, lorsque Jesus-Christ lui sera présenté par les mains du Prêtre.

Ces vertus dont vous devez prononcer les actes sont une foi vive sur la présence réelle du corps, du sang, de l'ame & de la Divinité de Jesus-Christ dans le saint Sacrement de l'Autel.

Une douleur sincere de toutes les fautes que vous avez déclarées dans la confession, & de toutes celles que vous pourriez ne pas avoir rappellées dans l'examen de votre conscience ; toute purifiée que vous êtes, demandez au Seigneur de vous purifier encore d'avantage, & de former en vous un cœur nouveau, vuide de toute affection pour tout ce qui pourroit lui déplaire.

Une humilité profonde qui vous fasse concevoir que si vous n'êtes pas digne de la moindre de ses faveurs, vous êtes encore bien moins digne du plus grand de ses bienfaits, qui est celui de recevoir le Saint des Saints, le maître & l'arbitre souverain de toutes les créatures.

Un amour ardent pour le Dieu que vous allez recevoir, & qui se donne à vous malgré la distance infinie qui se trouve entre vous & lui ; demandez-lui d'embraser votre cœur de ce feu divin qu'il est venu répandre sur la terre, afin que désormais votre cœur ne soit rempli que de son amour, & du desir de le posséder dans sa gloire.

A cet amour joignez une espérance ferme dans la miséricorde d'un Dieu qui vous aime, & qui après s'être donné à vous ne sçauroit vous refuser aucunes des graces qui vous sont nécessaires pour votre salut.

Ajoutez enfin aux actes de toutes ces vertus celui d'un desir ardent de le recevoir, & dites-lui avec le Prophete, Seigneur, ne tardez pas, je vous en conjure, à vous donner à moi.

Mon ame soupire après vous, comme un cerf altéré soupire après la fraîcheur d'une fontaine ; qui me donnera de me réunir à mon bien-aimé, à l'auteur de mon être, au Rédempteur de mon ame ; venez, ô mon divin époux, mon cœur brûle du desir de vous recevoir, & il tombe en défaillance, jusqu'à ce qu'il ait le bonheur de vous avoir reçu. *Ps. XLI. 2.*

Avant de le recevoir, humiliez-vous en préſence de votre communauté, en demandant pardon à vos Sœurs des mauvais exemples que vous pouvez leur avoir donnés, & des peines que vous avez pu leur cauſer.

CHAPITRE XXIX.

Sentimens d'une Religieuſe qui a reçu les Sacremens, & comment elle doit s'occuper de la penſée de la mort.

VOUS avez eu le bonheur de recevoir les Sacremens, ma fille, ſongez que rien de terreſtre ne doit plus vous occuper; le Seigneur eſt avec vous, & en entrant dans votre ame, il vous a comblée de ſes graces & de ſes plus grandes faveurs.

Que tous vos deſirs ſe tournent donc vers le Ciel, où eſt le ſéjour de ſa gloire, occupez-vous du bonheur qui vous attend, vous avez reçu le gage le plus précieux de ſon amour, puiſqu'il ne s'eſt donné à vous que pour vous conduire aux jours éternels.

Temoignez-lui toute votre reconnoiſſance pour une grace qui a mis le ſceau à toutes celles que vous avez reçues juſqu'à préſent, & dont vous reſſentirez les effets juſqu'à votre dernier ſoupir.

Admirez l'excès de ſon amour & de ſa tendreſſe pour vous, l'Auteur de la grace & de la Sainteté n'a pas dédaigné de deſcendre juſqu'à vous, il a oublié ſa grandeur & votre baſſeſſe, dites-lui donc avec la Reine des Vierges.

Mon ame glorifie le Seigneur, & mon eſprit peut à peine ſoutenir les tranſports de la joie dont je me ſens enivrée; il a jetté un regard favorable ſur la baſſeſſe de ſon humble ſervante, que les générations & les ſiecles publient mon bonheur pour une grace dont j'étois indigne. *Luc. I. 46.*

Après avoir admiré l'excès de ſa miſéricorde & de ſa tendreſſe, rendez-lui mille actions de graces, & remerciez-le d'être venu au ſecours de votre foibleſſe, d'avoir ranimé en vous l'eſpérance de le poſſéder à jamais, & dites-lui.

Que vous rendrai-je, Seigneur, qui puiſſe répondre à la faveur que vous m'avez faite de deſcendre juſqu'à moi,

que tous les Esprits bienheureux, que tous les Saints qui jouissent de votre gloire, que tous ceux qui vous sont unis sur la terre s'unissent à moi pour vous en remercier.

Témoignez-lui ensuite votre amour. Vous vous êtes donné à moi, mon aimable Jesus, toute indigne que j'en suis, feu divin, embrasez-moi, devorez mon cœur par vos celestes flammes, purifiez-le pour qu'il n'aime désormais que vous, que n'ai-je, Seigneur, l'amour de tous les Saints, pour vous aimer autant qu'ils vous aiment, autant que vous méritez d'être aimé.

Offrez-vous ensuite à Jesus-Christ. Quoique je sois indigne de m'offrir à vous, ô mon Dieu, j'ose espérer qu'après vous être donné à moi, vous daignerez suppléer à mon indignité, je vous offre donc mon esprit pour ne plus penser qu'à vous, mon cœur pour ne plus aimer que vous, je ne tiens plus à l'amour de la vie que pour vivre pour vous, je vous en fais le sacrifice, & je desire que votre volonté s'accomplisse en moi, je vous offre tout ce que je suis, disposez-en, ô mon aimable Jesus, selon votre adorable volonté.

Demandez-lui enfin tout ce qui vous eſt néceſſaire pour paſſer avec confiance de ce monde à l'autre. Je ne vous demande point, Seigneur, la conſervation de ma vie, ni le retour de la ſanté après le ſacrifice que je viens de vous en faire : une ſeule grace épuiſe les deſirs de mon cœur, c'eſt, ô mon Dieu, de mourir dans votre amour, & de vous poſſéder éternellement dans votre gloire ; entretenez donc cet amour dans mon cœur, faites que mon dernier ſoupir ſoit un ſoupir de l'amour le plus ardent qui tranſporte mon cœur au pied de votre trône pour vous aimer & vous bénir éternellement.

Demandez à celles de vos Sœurs qui ſont auprès de vous, de faire de temps en temps quelques pieuſes lectures, pour ne plus vous occuper que de Dieu, & de votre paſſage du temps à l'éternité.

Ne veuillez plus entendre parler de ce qui ſe paſſe dans votre maiſon ; une perſonne dont le dernier moment n'eſt pas éloigné ne doit plus penſer qu'à Dieu, & au bonheur de le poſſéder.

Demandez qu'on n'attende pas pour

recommander votre ame à Dieu, que vous ayez perdu la connoiſſance, & imitez en cela la conduite de tant de Saints qui ont voulu unir leurs prieres à celles de l'Egliſe, en recommandant eux-mêmes leur ame à Dieu.

Oh que la vie eſt mépriſable, ma fille, quand on la compare à l'éternité, oh que la mort eſt deſirable quand on la regarde comme la fin d'une vie ſujette à tant de miſeres & de dangers, & le commencement d'un bonheur ſi long-temps attendu, & dont on a la confiance de jouir après la mort.

Faites de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, tenez un crucifix entre vos mains pour vous occuper des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & pour vous rappeller la mort qu'il a endurée pour vous.

Dites lui avec confiance: vous ſçavez Seigneur, que j'ai tout quitté pour vous, que je me ſuis aſſujettie à une vie auſtere pour vous ſuivre, que j'en ai ſouffert patiemment les rigueurs.

Je ſuis étendue ſur ce lit de douleurs, comme vous avez été étendu ſur la croix, mes forces ſont épuiſées par les douleurs de la maladie que vous m'avez

envoyée par un effet de votre miſéricorde.

J'ai connu la fauſſeté des douceurs de la vie, & je meurs dans les exercices de la pénitence; vous daignez me tendre les bras, recevez-moi, Seigneur, dans le ſein de votre miſéricorde, j'eſpere tout d'elle, parce qu'elle eſt infinie.

J'attends vos ordres pour ſortir de ce monde, heureux moment qui doit me réunir au Dieu de mon cœur. Finiſſez mon exil, ô mon Dieu; oh! que les momens qui retardent celui de ma mort s'écoulent lentement; daignez, Seigneur, en précipiter le cours.

Voilà les ſentimens dans leſquels vous devez vous entretenir juſqu'à votre dernier moment.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *DE la Vocation à la Vie Religieuſe.* Page 1

CHAP. II. *Combien il eſt important d'être fidele à ſa vocation.* 5.

CHAP. III. *De la maniere de ſe conduire aux approches de la Profeſſion Religieuſe.* 9.

CHAP. IV. *Du ſacrifice qu'une Religieuſe doit faire à Jeſus-Chriſt de ſa volonté.* 13.

CHAP. V. *De quelle maniere une Religieuſe doit recevoir les reproches de ſa Supérieure.* 18.

CHAP. VI. *De l'obligation où eſt toute Religieuſe d'édifier ſes Sœurs par ſon exemple.* 22.

CHAP. VII. *De l'obligation où ſont les Supérieures de s'aſſujettir à la regle,*

& de maintenir les Particulieres dans l'autorité que la regle leur donne dans leurs emplois. Page 27.

CHAP. VIII. *Du ſoin qu'une Supérieure doit prendre d'agir avec douceur à l'égard des Religieuſes, & des moyens de conſerver cette douceur à l'égard de celles dont le caractere eſt difficile.* 32.

CHAP. IX. *De l'élection de la Supérieure, & de l'obligation où ſont les Vocales de donner leurs ſuffrages à celle qui leur paroîtra la plus propre à maintenir la regle par ſes paroles & par ſes exemples.* 37.

CHAP. X. *Des amitiés particulieres, & des fautes qu'elles occaſionnent parmi les Religieuſes.* 41.

CHAP. XI. *Néceſſité de la mortification pour avancer dans la perfection.* 48.

CHAP. XII. *De la Médiſance.* 52.

CHAP. XIII. *De l'antipathie & de ſes remedes.* 58.

CHAP. XIV. *De l'obligation de ſupporter les défauts des autres.* 65.

CHAP. XV. *De l'oubli du monde.* 72.

CHAP. XVI. *Des Récréations.* 76.

TABLE.

CHAP. XVII. *Des Conversations particulieres.* Page 81.
CHAP. XVIII. *De l'obligation & de la maniere de vivre sous l'empire de Dieu.* 86.
CHAP. XIX. *Conduite & malheur d'une Religieuse qui vit selon sa propre volonté.* 91.
CHAP. XX. *De la jalousie pour les emplois des autres.* 95.
CHAP. XXI. *De la pratique du silence.* 98.
CHAP. XXII. *Du soin qu'on doit prendre de ne point mortifier les autres dans ses paroles.* 103.
CHAP. XXIII. *Du soin de réprimer l'impatience & l'humeur. La voix du bien-aimé.* 108.
CHAP. XXIV. *De la raillerie. Combien une Religieuse doit s'en abstenir à l'égard des autres, & se renfermer dans les bornes de l'humilité.* 113.
CHAP. XXV. *De la ponctualité avec laquelle on doit se rendre aux devoirs auxquels la voix de Dieu nous appelle.* 119.
CHAP. XXVI. *De la maniere de bien assister au Chœur.* 123.

TABLE.

CHAP. XXVII. *De l'Oraiſon mentale.* Page 128.

CHAP. XXVIII. *De l'humilité & de la maniere de la pratiquer dans la religion.* 134

CHAP. XXIX. *De l'Orgueil, & combien ce vice rend une Religieuſe mépriſable.* 141.

CHAP. XXX. *De la conduite des Religieuſes de Chœur à l'égard des Religieuſes Converſes.* 146.

CHAP. XXXI. *De la conduite des Sœurs Converſes à l'égard des Meres du Chœur.* 151.

CHAP. XXXII. *Des différends qui peuvent ſurvenir entre les Religieuſes, & des moyens d'y remédier.* 156.

CHAP. XXXIII. *Du calme de l'ame & du véritable moyen de l'acquérir.* 161.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I. *Du reſpect & de l'obéiſſance qu'une Religieuſe doit à ſa Supérieure.* 169.

CHAP. II. *De la pauvreté Religieuſe.* 175.

CHAP. III. *De la Chasteté.* Page 183.
CHAP. IV. *Du Parloir & du soin qu'on doit prendre de s'y bien conduire.* 187.
CHAP. V. *Combien une Religieuse doit fuir les visites inutiles.* 193.
CHAP. VI. *Combien une Religieuse doit éviter tout attachement trop humain, même à l'égard des personnes qui la conduisent.* 198.
CHAP. VII. *Du choix des livres qu'une Religieuse doit lire, conformément à l'esprit de son état.* 203.
CHAP. VIII. *Combien il est essentiel à une Religieuse d'avancer de jour en jour dans la perfection.* 208.
CHAP. IX. *Du zele que les anciennes doivent avoir de donner le bon exemple pour maintenir dans leur maison l'esprit de la regle.* 212.
CHAP. X. *De la véritable maniere de conserver la paix avec les autres.* 216.
CHAP. XI. *De la douceur dans les entretiens avec ses Sœurs, & de l'estime qu'on doit leur témoigner.* 222.
CHAP. XII. *De la maniere de profiter des fautes d'autrui.* 227.
CHAP. XIII. *Du relâchement d'une Religieuse & des moyens de faire revivre en elle l'esprit de son état.* 232.

CHAP. XIV. *De la correction fraternelle ; moyens de la faire utilement.* 237.
CHAP. XV. *Des Pensions & de la maniere d'en faire usage.* 243.
CHAP. XVI. *De la confession & des dispositions qu'une Religieuse doit y apporter.* 249.
CHAP. XVII. *Comment une Religieuse doit se préparer à la Communion.* 254.
CHAP. XVIII. *Combien il est important à une Religieuse de communier souvent.* 258.
CHAP. XIX. *Du dégoût de la Communion. Combien ce dégoût est préjudiciable à une Religieuse.* 265.
CHAP. XX. *Qu'on ne doit pas se mal édifier, ni juger témérairement les Religieuses qui manquent quelquefois les Communions d'usage.* 274.
CHAP. XXI. *Qu'on ne doit pas se mal édifier, lorsqu'on verra approcher de la Sainte-Table une Religieuse qui sera tombée dans quelque faute.* 277.
CHAP. XXII. *Combien la foi est nécessaire dans les afflictions.* 282.
CHAP. XXIII. *Du respect & des sentimens qu'on doit avoir pour les Confesseurs.* 289.
CHAP. XXIV. *Combien il est important*

de faire une revue générale de ses fautes pendant la retraite.

CHAP. XXV. *Du fruit qu'on doit retirer de la parole de Dieu pendant la retraite.* 301

CHAP. XXVI. *De la maniere de se conduire pendant les maladies par rapport aux devoirs de la vie Religieuse.* 307.

CHAP. XXVII. *De la visite des malades & du soin de les consoler.* 312.

CHAP. XXVIII. *Combien une revue générale de ses fautes est nécessaire à une Religieuse dans sa derniere maladie, & comment elle doit se préparer à recevoir Jesus-Christ en viatique.* 318.

CHAP. XXIX. *Sentimens d'une Religieuse qui a reçu les Sacremens, & comment elle doit s'occuper de la pensée de la mort.* 324.

FIN DE LA TABLE.

CB
110

6745725
18 Aug